PQ
2157
E42a
v.27
pt. 3-4
SMRS

Wann-Chlore.

Una fides, unus Dominus
Un même amour, un seul maître.
St. Paul, *aux Corinthiens*

TOME TROISIÈME.

PARIS.

URBAIN CANEL, LIBRAIRE,
place Saint-André-des-Arts, n° 30;

DELONGCHAMPS, LIBRAIRE,
boulevard Bonne-Nouvelle, n° 3.

M DCCC XXV.

WANN-CHLORE.

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX
Rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

WANN-CHLORE.

Una fides, unus Dominus:
Un même amour, un seul maître.
St. Paul, *aux Corinthiens.*

TOME TROISIÈME.

PARIS,

URBAIN CANEL, LIBRAIRE,
place Saint-André-des-Arts, n° 30;

DELONGCHAMPS, LIBRAIRE
boulevard Bonne-Nouvelle, n° 3.

M DCCC XXV.

WANN-CHLORE.

CONTINUATION DES MÉMOIRES D'HORACE LANDON.

Ire *lettre d'Annibal à Horace.*

« Il y a réellement du plaisir à être ton ami, la belle miss Wann-Chlore me regarde avec quelque bienveillance : ne lui apportais-je pas les bulletins de la grande armée? et, Dieu sait avec quelle avidité ils sont lus! tout cela pour un petit capitaine de chasseurs qui, dans ce moment, trotte inaperçu parmi cent mille hommes. Je vois venir de belles comtesses, des duchesses, des femmes de généraux; elles traversent la cour du mi-

nistère, et, sans s'inquiéter si leur joli pied sera crotté, montent, sollicitent des nouvelles sur leurs nobles époux, avec ardeur j'en conviens; mais demandent aussi, et cela avec indifférence, si l'un de leurs parens, jeune capitaine, a été épargné : elles remuent ciel et terre si, par hasard, nouvelle leur manque sur le petit capitaine ; elles n'obtiennent pas grand chose; elles ont mis en l'air gens, voitures, employés, elles vont même jusqu'au ministre!... Au sein du Marais, vit obscurément une jeune fille, qui, par la seule vertu de son sourire, obtient chaque fois, avant tout Paris, l'assurance que l'amour de ses regards galope au son de la trompette en toute liberté : Amitié! voilà ton ouvrage!...

« Elle veut être mon amie, parce que tu m'aimes... Heureux de posséder une âme aussi touchante, tu devrais ne rien trouver de mal, quelque chose qui t'arrivât! Tu es pour elle une éternelle pensée. Elle est vêtue de blanc, mais elle porte une ceinture noire et des ornemens de deuil; il n'y a dans cette conduite aucune affectation, c'est chez elle une chose toute simple. Elle prononce rarement ton nom, et quand elle l'entend elle n'est pas maîtresse d'une émotion profonde. Ce que j'ai le plus admiré en elle et ce dont tu ne m'avais pas parlé, c'est cette expression de dévouement qui éclate au milieu d'une naïve ingénuité, son nez fin qui respire l'enjouement et forme un singulier con-

traste avec la douleur dont se voilent les beautés de sa figure. Ah! Horace, pourquoi te l'ai-je montrée!.. elle est à toi, n'en parlons plus.

« Je leur ai fait un sensible plaisir en leur apportant la carte du théâtre de la guerre, et partout où va ton régiment tu sens que là est pour eux le quartier-général : une banderolle fixée par de la cire sur l'épingle annonce que là vit le bien-aimé, et cette carte est pour elle un bonheur.

« Horace, Horace, heureux ami! tout a été couronné par un de ces événemens qui me feraient rester comme une statue, éternellement agenouillé devant une si noble créature. Tu m'avais vanté son talent, cette brillante inspiration, cette harmonie angélique, si je te retraçais

tes discours je couvrirai vingt pages.., tu sens que j'étais curieux d'entendre cette merveille; je le demandai humblement, au nom de notre amitié; elle refusa: je le demandai en ton nom; elle se leva, un air de prophétesse régnait sur sa figure, elle marche à sa harpe, prend un couteau, d'un seul coup tranche toutes les cordes, saisit un crêpe, l'y jette, puis me regarde fièrement comme pour me dire : croyez-vous que cette harpe doive chanter en son absence ?..

« Elle était sublime!.. Un frisson s'est glissé jusqu'à mon cœur. Mon ami, voilà de la musique supérieure à celle que tu as pu entendre. Quand elle revint s'asseoir, une sorte de respect, ce respect que l'on a pour

les grands hommes aux âmes supérieures, se mit entre elle et moi.

« De quelle foule de questions je suis accablé sur ton compte!.. avec quel bonheur et quelle joie je réponds. Je raconte nos aventures de collége, notre vie dans le monde. Elle tressaille, pleure et rit quand je dis que depuis ton arrivée à Paris je n'ai pu te décider à aller dans aucune assemblée; quand je vante ton amour pour les arts, l'ingénuité de ton caractère, ta bonté, ta bienfaisance; et cette nonchalance d'existence, cette heureuse disposition de l'âme qui font trouver plus de bonheur dans une douce conversation au coin du feu, entre deux ou trois amis, que dans le grand monde. Elle ne t'aime pas, Horace, elle t'adore!

« Chaque fois je sors le cœur pressé, désirant une miss Wann et pénétré de l'impossibilité d'en trouver une seconde. Eh! qu'elle soit laide, pourvu qu'elle soit gracieuse, qu'elle brise les cordes de sa harpe en mon absence, qu'elle porte mon deuil et que je vive au fond de son âme! Je regarde dans le monde, au bal, toutes ces pauvres petites misérables créatures d'un œil de pitié, en les voyant se harnacher comme des chevaux de cortége, avec des plumes, des parures, des colliers. Et la parure de l'âme? leur demandais-je. Elles aiment comme elles se lèvent, se couchent, s'habillent, babillent, mangent et se déshabillent tous les jours. Adieu, il faut que j'aille au ministère. Tu trouveras ci-incluses les lettres de ton ange.

IIe *lettre d'Annibal Salvati à Horace Landon.*

« Je te félicite de ta nomination au grade de chef d'escadron, mais tes exploits font frémir ta chère Wann. Plus je la vois et plus elle me semble étonnante : le temps n'affaiblit en rien sa douleur et son amour. On dirait, à l'entendre parler de toi que ton départ est d'hier. L'Empereur a passé une revue aux Tuileries, elle y était. En l'apercevant, elle a fait un pas comme pour lui parler, et s'est évanouie dans nos bras. La vive amitié dont elle m'honore, le charme de ses manières, l'agrément de sa conversation et la gentillesse de *son parler* m'ont enivré; ma visite du soir est un besoin pour moi.

Je doute qu'elle soit aussi brillante en ta présence que parmi nous; son amour doit lui ôter ses moyens. C'est une sirène! quand elle s'ingère de parler sur un sujet, elle captive. J'ai admiré l'étendue des connaissances que le vieil ami lui a inculquées et dont elle ne fait jamais parade comme nos Parisiennes.

« Je t'envoie ses dépêches, dans lesquelles elle te recommande, m'a-t-elle dit, de ne jamais tant te risquer. La santé du pauvre père Wann n'est pas très-bonne.

« La chère créature t'envoie son portrait. Que l'on doit être brave quand on porte sur la poitrine une image aussi gracieuse, le portrait d'un ange d'amour dont chaque pensée nous est adressée dans le si-

lence! Pour ton ami, il repète sans cesse que tu es trop heureux; et, si je ne t'aimais pas autant, j'enverais ton bonheur bien davantage. Il me prend souvent des envies de ne plus voir cette sirène enchanteresse, elle me *charme*. Adieu. »

IIIe *lettre de Salvati à Landon.*

« Aussitôt que j'ai appris la nouvelle de ton affaire brillante à S***; que j'ai su que tu avais été blessé si dangereusement, j'ai couru chez tes amis pour atténuer le terrible coup que le bulletin porterait; car tu es cité. O cher ami! lorsque j'en trai, qu'elle aperçut mon air triste, elle jeta un cri horrible, renversa lentement sa tête dont les cheveux se déroulèrent et s'écria : « *Il est*

mort!.. » Je courus à elle, lui jurant sur l'honneur que tu vivais. Elle me regarda d'un œil hagard et me dit d'une voix mal assurée : « Ne me cachez rien, j'ai du courage. » Je lui ai tout raconté : « Y a-t-il une lettre? demanda-t-elle. » Je lui dis que non. Elle resta immobile et stupide toute la soirée : il n'y avait plus personne pour elle dans le monde.

« Le lendemain je m'empressai, dès le matin, d'aller savoir de ses nouvelles, l'on m'a dit *qu'ils* n'y étaient pas : voici trois jours que l'on me fait la même réponse, et la plus vive inquiétude m'a saisi. Je m'empresse de t'écrire et vais faire des démarches pour apprendre ce qu'ils sont devenus. Donne-moi de tes nouvelles, je t'en supplie. »

Lettre de M. Horace Landon à M. Annibal Salvati.

« Ne les cherche plus tant, mon cher Salvati, voici mon aventure. Dans la journée de..... j'étais avec mon régiment sur l'aile gauche; c'était une bien chaude affaire; mais nos gens enrageaient, nous avions l'ordre de ne pas marcher. La victoire restait indécise et il y avait précisément en face de nous un carré terrible composé de bonnes troupes. La nuit arrive, l'ordre de donner nous est transmis, grands cris de joie, nous partons. Arrivé à portée de fusil, je me suis approché du colonel, qui m'aime comme tu sais, et je lui dis : « Je gage, colonel, que ces gens-là masquent une bat-

terie... — Nous verrons bien!.. répondit-il d'un air sévère. Notre régiment a été balayé, le colonel est mort... Commandant au reste de nos hommes d'avancer, nous avons emporté le poste après une lutte terrible. Je suis resté le seul officier. En même temps que nous nous rendions maîtres de cette partie de la ligne, on triomphait sur l'autre, et ce fut au sein même de la victoire qu'un dernier coup m'atteignit dans la poitrine. Le portrait de Wann a amorti le coup. L'armée a marché en avant et l'on m'a laissé dans le petit village de S..... avec une grande quantité de blessés. On m'a établi dans une misérable cabane allemande, bâtie en bois. La blessure était si grave qu'on m'a tenu pour mort

pendant long-temps. Je suis resté sur mon lit de douleur, immobile, souffrant, sans avoir aucune perception des choses de ce bas monde, mais des souffrances... inouies! Le chirurgien a retiré le portrait pièce à pièce, l'éclat de l'obus était aussi dans la plaie.

« Je ne te dirai pas combien de temps je suis resté aveugle. Une nuit, à la lueur d'une mauvaise lampe, je distinguai cependant à travers le voile nuageux qui obscurcissait mes yeux, une ombre legère; elle voltigeait dans ma chambre. J'accusai ma raison égarée, et je mis cette apparition sur le compte des songes. Tantôt elle veillait au chevet de mon lit, tantôt elle arrangeait la chaumière, en apportant dans cet asile de la souffrance l'esprit d'ordre

et de propreté qui la suit partout. Était-ce Wann-Chlore?.. Je crus d'abord à la présence de quelque béguine allemande. Chaque minute me semblait ma dernière heure, et je n'avais même pas toute la sensation que comportaient mes douleurs; il semble que l'indulgente nature vous aide à vivre le plus qu'elle peut, même en vous ôtant des forces vitales. Cette ombre légère et ces soins me tourmentaient beaucoup. La nuit je la voyais toujours les yeux fixés sur les miens; et, dans mon délire, je reconnaissais parfaitement l'expression des yeux de Wann-Chlore.

« Enfin, un matin, je sentis une main si douce et si tendre faire à ma blessure une friction avec un soin si minutieux, recommencer avec tant

de patience, y mettre une légèreté, une douceur, si grandes, que j'eus l'idée que ce pouvait être elle!.. Oh! il faut avoir passé par ce monde inconnu de douleur pour s'en figurer les émotions : les objets ne paraissent plus sous leurs couleurs et dans leurs dimensions véritables : les forces du corps sont anéanties à un tel point que lever la main est un supplice; il règne dans l'âme une teinte d'aliénation qui rend les objets de la vue, des fantômes; la parole est difficile; on rassemble tout ce qu'il y a d'énergie dans nos facultés, et l'on ressemble encore à une vraie machine. Ainsi tu peux, cher Salve, imaginer à travers quel voile j'apercevais. Ce fut alors que je levai la main, pour saisir une autre main qui

me sembla la sienne, en disant : « Wann !... » J'entendis le murmure confus des voix, les expressions de joie et bientôt le silence, car je retombai dans ma première faiblesse.

« Ce fut quelques jours après, une nuit que, n'ayant plus de fièvre, éprouvant un bien-être qui me faisait croire que je *renaissais*, j'aperçus, à la douce lueur d'un flambeau nocturne, ma chère Wann, dont les yeux attachés sur les miens semblaient se complaire à me veiller. Je la reconnus alors... et je l'appelai doucement. Elle me prit les mains, les baisa, me dit : « Reste calme, » et me montra son père qui dormait dans un grand fauteuil... Quel délicieux moment, quelle joie au milieu de la souffrance! Wann était maigre,

ses doigts effilés, toute sa figure déposait de sa vigilante tendresse. La cabane était devenue un temple.

« Depuis ce moment, soit que la certitude de sa présence ait agi sur moi, soit que ses soins aient augmenté en apercevant poindre la santé, j'allai sensiblement mieux, et j'eus dès lors le touchant spectacle de son attentive tendresse : une mère ! une mère qui soigne un enfant chéri !

« Elle me raconta comment, le jour même de la nouvelle, elle était partie avec son père, et ses souffrances de cœur, et ses craintes d'arriver trop tard, de ne pas retrouver ma trace ; enfin sa terreur quand elle m'aperçut aux portes de la mort ; elle a tu le reste.

« La délicatesse des soins d'une

femme, Salvati, est incroyable; j'admire maintenant son adresse à saisir mes pensées : elle voit avant moi, qu'un rayon de soleil trop fort me blesse et gaiement attache un mouchoir, dispose un rideau, drape un schal; elle devine quand je la regarde, avec la même fidélité qu'elle se retourne lorsque je lui parle.

« Avant-hier le vieillard s'est penché sur mon lit et m'a dit : « Horace, ordonne qu'elle se couche et qu'elle dorme, voici vingt jours qu'elle n'a pas dormi!... » Le vieillard pleurait. Elle a consenti à prendre du repos, en voyant le mal produit sur moi par cette confidence.

« Ce matin, j'ai entendu les sons les plus doux, le chant le plus pur, présider à mon réveil. Wann était

penchée sur une harpe et me regardait en chantant. Cette délicieuse musique m'a versé un baume dans l'âme. La raison, le courage, sont revenus.

« Je me suis levé, elle m'a prêté son bras, m'a conduit, aidée par le vieillard, sur un banc de gazon, dessous un peuplier. Vois-tu ce tableau? le soleil était brillant, le ciel sans nuages, l'aspect de la nature séduisant; ah, qu'elle m'a paru belle! avec quel bonheur je l'ai saluée! Wann me pressait la main, je l'appelais du doux nom de mère, et... elle pleurait!..

« Oh! si tu pouvais la voir me mesurer la nourriture et me la faire prendre! Sa fatigue cesse, elle revient à la santé avec moi, nous croissons ensemble. Elle semble vivre tout-à-

fait de ma vie, respirer de mon souffle. Dans tout le village on l'a nommée l'*Ange!* Wann a quelque chose d'imposant qui la fait respecter partout. Elle a cet attrait et cet empire qui partout arrêtent un mot sur les lèvres, un geste, un regard... elle est reine! Non, mon cher Salve, tu ne connaîtras jamais Wann, car tu ne l'as pas vue dans l'asile de la souffrance, tu ne l'as pas vue sur son trône de gloire, répandant toutes les richesses de sa présence et de son esprit dans une humble cabane... Ma tête se fatigue, j'ai fait écrire cette lettre pendant son sommeil, elle m'aurait empêché de la dicter; c'est mon second médecin, il faut obéir quand elle ordonne. Toutes ses facultés sont tendues vers un seul but

qu'elle poursuit avec une opiniâtreté extraordinaire; elle a voulu ma santé comme elle veut mon bonheur, comme elle veut mon amour!... »

Adieu, cher Salve, sois tranquille, et envoie-moi, je te prie, une assez forte somme; j'ai une horrible peur; tout ce qui s'est fait ici serait-il aux frais de sir Wann? Grand Dieu! quarante livres sterling de rente!... le capital en serait bien attaqué. Je pense au moyen de leur constituer mille écus de rente sans qu'ils puissent me refuser. Adieu, écris-moi, car on proclame sourdement que la paix va se conclure et je voudrais savoir la vérité.

« Mademoiselle, à cette époque je fus ramené à Paris, où je restai six

mois à recouvrer la santé. Mais laissez-moi ensevelir dans le fond de mon âme le souvenir de ces jours de bonheur, et reportons-nous brusquement à la fin de cette désastreuse campagne de 1813 : alors j'étais en Espagne, et la correspondance qui suit vous peindra fidèlement tous mes malheurs.

IVe *lettre d'Annibal Salvati à Horace Landon.*

« Notre vieil ami est bien dangereusement malade : tous les malheurs, comme tu vois, nous accablent à la fois : la France n'est pas encore menacée, mais encore un peu l'Empire ne sera plus vierge d'invasion. Tu dois rester à ton poste, il est périlleux; je tâcherai de te remplacer, mais je ne saurais te cacher qu'il

n'y a plus guère d'espérance. Wann-Chlore est au désespoir. Oh! je l'ai vue combattant le mal, comme tu me le souhaitais!... Adieu, sa lettre t'en dira plus que la mienne. »

Lettre de sir Wann à Landon.

« Mon fils, je suis aux portes de la tombe, et quand vous recevrez cette lettre, vous pourrez à juste titre la nommer un testament; alors, ce sera du fond de mon cercueil que j'élèverai la voix. Landon, à la première visite que tu me fis, j'aperçus facilement que je n'en étais pas l'objet. Ma fille chérie te plut, tu l'aimas, elle t'adore. Je te la lègue, prends soin de son bonheur : c'est cette voix qui te fut si connue, qui te parle et te fiance à une âme digne de la tienne,

Après de cruelles inquiétudes sur le sort de ma fille, je la rattache dans la vie à un être bon, grand, généreux... ma tâche est remplie ; je meurs comme j'ai vécu, sans regret, sans envie, les yeux tournés sur votre heureux couple ; ne te vois-je pas à mon chevet ? Adieu, où que j'aille, je serai bien reçu, j'espère ; et, songez que mon ombre vous accompagnera sans cesse. Adieu donc, toi, le protecteur de ma chère Wann-Chlore !.. »

V^e *lettre d'Annibal Salvati à Horace Landon.*

« Ton digne ami n'est plus ! Il souffrait déjà depuis long-temps lorsqu'il prit le parti de se mettre au lit. J'ai vu Chlora, sans cesse à ses côtés, suivre avec une douleur croissante,

les progrès du mal, c'est tout te dire en un mot.

« Attentifs également, ne quittant jamais des yeux le lit chéri dans lequel reposait le juste, marchant légèrement pour éviter le bruit, veillant ensemble, nous comprenant d'un regard, nous entendant comme une seule âme pour tout ce qui pouvait être soulagement et bien-être au malade, nous ressemblions à deux anges gardiens chargés d'adoucir les derniers momens d'un prophète.

« Il n'a pas laissé échapper une seule plainte; son visage a toujours respiré une résignation sublime; et il a conservé jusqu'au dernier moment ce léger sourire qui disait tant à l'âme. Souvent, la nuit, quand à la lueur tremblante de la

lampe nous le regardions dormir en nous parlant du geste et des yeux, je l'ai vu soulever sa paupière pesante pour jeter un coup d'œil d'inquiétude sur sa fille adoptive.

« Hier au soir, nous étions assis à son chevet, le silence régnait. Depuis le matin toutes les facultés du vieillard s'étaient insensiblement affaiblies; et, le visage penché sur lui, nous écoutions avec horreur le souffle saccadé de ce cher être de bonté, craignant que chaque suspension trop longue n'eût annoncé son dernier soupir. La lampe jetait une lueur pâle qui donnait au visage de sir Wann cette couleur livide, triste présage!... Tout à coup le vieillard releva lentement sa paupière par un dernier effort, et nous montra l'œil

éteint de la mort, cet œil sans idées et sans couleur. Nous avons frémi comme si nous n'eussions plus vu que l'ombre de celui qui naguère nous jetait de si tendres sourires.

« Chlora, dit-il d'une voix qui s'éteignait, ma fille, je suis ton père!.. Quoique la force de ton âme me fût bien connue, j'ai gardé ce pesant secret sur mon cœur, craignant de te faire rougir. Je l'ose maintenant qu'un autre *moi* te reste... J'aurais désiré vous voir... mais l'heure de l'éternité sonne pour moi!...

« Il s'arrêta, lui jeta un dernier regard de tendresse et de regret, son œil s'arrêta sur cette dernière expression et un souffle plus fort que tous les autres s'échappa sans qu'il pût le renouveler. Terrifiés, nous

nous sommes regardés en croyant que le cœur allait reprendre son mouvement, mais, au milieu du silence, nous n'avons entendu que les pulsations précipitées de nos cœurs. Bientôt la blancheur de la mort et l'aspect céleste que le visage respire en ce moment suprême sont venus nous détromper, nous sommes tombés ensemble à genoux, et nous tenant par la main, nos âmes ont accompagné un instant celle du juste qui franchissait alors les frontières du monde.

« L'aube nous a surpris à genoux!... Oh! je ne veux plus voir Wann-Chlore!.. et cependant dans l'horrible crise où elle se trouve, je suis forcé de te remplacer. Elle n'a pas encore versé une larme, et ne sent encore son

malheur qu'en masse. Quels soins ne faut-il pas lui prodiguer : je vais lui tenir compagnie chaque jour, ne plus la quitter, mais par quels secrets lui cacherais-je le vide affreux qu'elle va sentir ? Elle entendra les accens d'une voix qui ne lui dit rien, recevra les soins d'un être sans charme pour elle !.. Adieu ! »

VIe *lettre d'Annibal Salvati à Horace Landon.*

« Wann-Chlore est mieux, elle a pleuré. Elle a daigné m'écouter et prendre quelque nourriture. Quel spectacle ! je donnerais volontiers ma vie pour adoucir sa peine. . . . .

« Aventure extraordinaire, mon cher Orazi, le sir Wann d'Italie était à Paris, cherchant son frère, et l'an-

nonce du décès de sir Wann dans les journaux lui a fait découvrir la demeure de Wann-Chlore. Il est arrivé hier; sa présence la prive tout à coup de la faible succession de son père. Heureusement tes mille écus de rente sont constitués de manière à rester à la pauvre enfant. Par ma première lettre je te donnerai des renseignemens sur nos hôtes nouveaux, car sir Georges Wann a une fille.

. . . . . .

VIIe *lettre d'Annibal à Horace.*

« Maintenant, Orazi, miss Wann-Chlore est sauvée, mais long-temps encore la plaie sera vive dans son âme. L'image de son père est comme une ombre qui l'accompagne sans cesse; et, pour comble de douleur,

elle vit au milieu d'une foule d'objets, qui tous parlent du vieillard. Cependant miss Cécile, la fille de sir Georges, lui a plu, et cette amitié naissante jette un voile sur la souffrance de son âme.

« Rien n'est plus original que le contraste produit par la réunion de ces trois êtres. Sir Georges Wann est un homme de cinq pieds huit pouces, il est maigre, sec, nerveux. Son visage est sévère, il garde une imperturbable gravité, et même quand il regarde sa fille, ses traits conservent leur rigidité habituelle. Ses habits noirs ont quelque chose d'antique et de patriarchal, il a des cheveux gris, porte un chapeau à larges bords rabattus, semblable à ceux des rabbins, sort rarement, parle plus rare-

ment encore, tutoie tout le monde, et quatre fois par jour lit la Bible avec sa fille; c'est un puritain renforcé, digne du temps de Cromwel.

« Miss Cécile est une jeune fille presqu'aussi grande que son père, elle est svelte, élancée; et, comme Wann-Chlore, quand elle marche, on dirait d'un jeune peuplier balancé par les vents, tant ses mouvemens sont gracieux et souples. Sa figure brune est laide au premier aspect, mais on y reconnaît bientôt une grande originalité, et ses yeux bleus ont je ne sais quoi de sauvage et de fier. Elle porte toujours, par l'ordre de son père, une robe noire à grands plis qui ressemble assez à celles des sœurs grises et qui monte jusqu'à son col. Sir Georges Wann permet

à peine à sa fille de laisser voir sa taille par une ceinture; car l'ornement le plus simple lui est strictement défendu; ses cheveux sont toujours exactement partagés en deux cercles égaux au-dessus d'un front éclatant, elle n'a même pas le droit de friser des cheveux châtains qui cachent son cou sous de grosses boucles brunes. En vain le vieux puritain cherche-t-il à retenir dans les tristes voies du puritanisme cette fille de l'Italie, le naturel triomphe: elle tremble bien devant son père, le seul son de sa voix la fait pâlir; aussi, sans examiner la raison ou son goût, elle lui obéit avec la servilité d'un muet du sérail; elle garde auprès de sir Wann une morne contenance; et, baissant les yeux, ne hasardant pas un mot, elle

reste passive comme une statue : a-t-elle franchi le seuil de la porte et se trouve-t-elle avec Wann-Chlore, c'est une gaieté folle, une pétulance d'écolier, une exaltation, un amour pour la parure, une amabilité, un feu... la fierté de ses yeux a disparu, elle est charmante!

« L'autre jour Chlora lui avait donné une boucle d'acier bronzé pour mettre à sa ceinture, elle s'en para joyeusement et folâtra comme un papillon, tant elle était heureuse de ce présent. Arrivée au salon, sir Georges aperçut cet ornement, et, regardant tour à tour sa fille et la ceinture : « Cécile! » a-t-il dit; et la pauvre enfant rendit la boucle avec une froide impassibilité qui m'étonna.

« Tu peux facilement imaginer la

souffrance d'une âme comme celle de Chlora, en présence d'un caractère semblable ; c'est l'eau et le feu, l'exaltation du génie et la froideur du cloître.

« Avez-vous été jeune? demandait hier Chlora à sir Georges. — J'ai toujours été tranquille. — Avez-vous eu des amis? — Ils sont morts. — Aviez-vous du plaisir à les voir? — D'abord, mais je m'y suis accoutumé. — Avez-vous aimé? » Sir Wann la regarda avec une telle insensibilité qu'elle s'arrêta « Vous ne prenez donc pas de plaisir à voir les belles créations des arts, à ressentir les émotions d'une musique délicieuse, à contempler un beau tableau? — L'admiration pour les ouvrages des hommes me fatigue ; mais Dieu, jamais! —

Etes-vous heureux ? » Il revint à sa première réponse. « Je suis tranquille! —Mais votre fille, a dit Wann-Chlore, vous attache à la vie ? » Il tourna lentement les yeux sur Cécile et la regarda avec plaisir, mais sans passion. « Connaissez-vous la douleur? lui dit encore Chlora. — J'ai obtenu la paix! » et il prit sa bible. C'est un stoicien sans grâce, sans cette grandeur qui, jadis, leur donnait de l'héroïsme.

« Je ne crois pas que Wann-Chlore reste long-temps en présence de cette statue de glace. Elle a pris Cécile en amitié, et cette pauvre jeune fille adore Chlora; n'est-ce pas la première créature dont le cœur lui ait été ouvert; elle s'y réfugie comme dans un asile. . . . . .

VIIIe *lettre d'Annibal à Horace.*

« Suis-je ton ami, ne le suis-je pas? Oserais-je d'une main hardie te réveiller au bord du précipice où tu dors ; ou, restant sur le seuil de mon asile, te verrais-je foudroyer rapidement et mourir d'un coup? Je sais que tu me donneras à tous les diables ; mais je veille sur ton amour comme un chien sur le trésor de son maître, et j'aboie parce que j'entends du bruit : ceci est brusque, mais tu me connais, je ne cherche pas l'éloquence en parlant à des hommes.

« La figure de Wann-Chlore est une de celles sur lesquelles le moindre trouble de l'âme apparaît, comme lorsque le zéphyr ride la surface d'une eau limpide. Depuis trois jours cette

belle physionomie, jadis empreinte d'un sentiment immortel, a changé. Wann-Chlore est distraite, rêveuse; elle commence des phrases sans les achever, parce qu'elle pense à je ne sais quoi de terrible : ses yeux n'ont-ils pas quelque chose d'effrayé, de sombre? elle pleure quelquefois; elle tressaille au moindre bruit; elle ne parle plus de son père; elle ne parle plus de toi; elle ne me voit pas encore avec peine; elle sent que ce serait donner trop de soupcon, mais elle m'accueille avec un plaisir sans franchise : il est joué. Elle lutte, et lutte peut-être avec courage contre un fantôme qui semble lui apparaître à tous momens. Cécile et Wann ont des conférences ensemble, et souvent elles se font des signes qui n'é-

chappent point à mon œil. Que te dirai-je? ces indices sont aussi légers que l'ombre projetée par une figure quand la lune se lève : je les aperçois, mais je n'en rends pas la force cachée. L'accent d'un mot, l'insouciance d'un regard ne se décrivent pas.

« L'autre jour je l'ai vue, à son insu, se promener; elle était parée; elle, qui pendant ton absence traîne de longs habits de deuil! Elle est bien en deuil; mais la femme a un art merveilleux pour glisser la joie dans un cortége de douleur et les crêpes de la douleur dans un habit de fête.

« Hier, miss Cécile voyant ton portrait en parut enthousiasmée : « Si vous connaissiez l'original, ai-je dit, vous sauriez que nul pinceau ne rendra les élans de son âme. » « C'est

vrai ! » a répondu Wann-Chlore. La froideur de son accent ira-t-elle glacer ton oreille en Espagne ?

Le soupçon s'est furtivement glissé dans mon âme, mais rien ne le justifie. Je suis effrayé de la peine qui s'élèvera dans ton cœur en lisant cette lettre : mais que veux-tu ? je t'aime. Attends encore ma prochaine dépêche avant de te désespérer et crois que je suis abusé par quelque vain fantôme. . . . . .

IXe *lettre.*

Non, non, elle est pure comme un beau ciel, comme la neige de mes Alpes chéries ; elle est toute céleste ! Je l'ai tourmentée, gênée, épiée, et l'enfant qui lève ses mains timides vers les cieux au moment où la rai-

son commence à poindre dans son âme n'est pas plus candide. Je m'abaisse devant elle! Sois heureux, Horace. . . . . .

« Cependant, je suis bien certain que ces deux jeunes filles-là me cachent un secret. Est-ce une plaisanterie? oui, car Wann-Chlore et miss Cécile sont depuis quelque temps d'une gaieté folle. N'aimes-tu pas la gaieté? Elles jouent comme des enfans et méditent quelque espiéglerie, car les entretiens dont on me bannit avec un joyeux mystère sont fréquens, et je ne crois pas que ces deux jeunes filles soient assez perfides pour couvrir une trahison sous les riantes joies d'un commerce aussi naïf: voilà ce que je me répète. Eh bien, ce secret me tourmente. . . . . .

X^e *lettre.*

Situation terrible! Mon amitié est telle que j'éprouve les angoisses qui te saisiraient si, présent, tu étais spectateur de cette scène ; elle est changeante comme les visages de ces deux jeunes filles. Je vis au sein d'un orage, les nuages s'amoncèlent et disparaissent soudain; je suis balancé dans un flux et reflux d'espérances, de chagrins, de soupçons qui m'assassinent. Hier au soir, la terreur s'est glissée dans mon âme et tu vas trembler comme moi, écoute : Hier, miss Wann-Chlore s'est trouvée très-fatiguée ; aussitôt Cécile s'est levée et lui a proposé de se retirer dans leur appartement. Alors le vieux puritain a jeté sur sa fille un regard terrible;

heureusement elle ne l'a pas vu, elle se serait évanouie de frayeur.

« Sir Wann, lui ai-je dit, votre religion défendrait-elle aux jeunes filles d'être indisposées?—Non, frère, a-t-il répondu.—Et pourquoi avez-vous regardé miss Wann avec tant de colère? —Parce que, répliqua-t-il, je la vois en danger ici : Chlora est une fille de Baal, une impure, ses talens le prouvent assez. Elle est mondaine, tout me fait croire qu'elle préfère sur cette terre un homme à Dieu. — Certes, lui répondis-je. » Le vieux puritain m'a contemplé avec terreur. « Comment voulez-vous donc que l'on vive ici-bas? — On y est en passage et nous ne devons penser qu'à l'heureuse vie de l'éternité ! — Bien, lui dis-je ; mais votre fille prouve que vous vous êtes

marié; pourquoi voudriez-vous empêcher que ces jeunes filles se mariassent?... — Qu'elles se marient, dit-il, mais qu'elles n'aient pas d'amans, et qu'elles ne se chargent pas d'or et de bijoux, pures inventions du démon!

— Eh! repris-je, quand voyez-vous des amans ici?

— Il en vient, dit-il d'un ton grave; (à cette parole je frissonnai de rage) la femme qui veut se parer et qui se pare ne cherche pas seulement sa propre satisfaction; tu le sais, frère, il y a dans l'Écriture : « *Je me suis levée pour aller ouvrir à mon amant chéri... mes mains avaient répandu les parfums en rosée.* (*Surrexi ut aperirem dilecto meo... manus meæ stillaverunt myrrham et digiti mei pleni.*)

« Entends-tu, Horace, *il vient des amans !...* A ces mots, les réflexions que tu fais peut-être en lisant ma lettre sont venues en foule à mon esprit. Cette parole ne me concernait-elle pas ? le vieillard pouvait se tromper, entraîné par une défiance aveugle ; Wann-Chlore t'a donné tant de preuves d'un amour éternel, qu'elle ne saurait être soupçonnée ; enfin cet amant ne serait-il pas plutôt celui de Cécile ?...

« J'ai embrassé cette idée avec une espèce de fureur. Je suis revenu plus souvent et à des heures différentes chez Wann-Chlore, espérant recueillir quelques indices qui confirmassent mes nouveaux soupçons. Cécile, mon pauvre Horace. est l'innocence même ; et où aurait-elle trouvé un

amant? Elle est à Paris depuis trois mois, n'est pas sortie dix fois, et quand elle sort, son père l'accompagne et regarde autour de lui en marchant, comme un dragon qui veille sur un trésor. Je me suis repenti de l'avoir accusée; mais alors, quelle chute! Ne faut-il pas que mes soupçons retombent sur Wann-Chlore, sur Wann-Chlore!... C'est tout dire.

« Maintenant j'ai l'âme assiégée par tous les exemples de légèreté donnés par les femmes. Les histoires les plus fabuleuses, mais toujours assises sur ce principe vrai, que la femme est une créature changeante, viennent tour à tour me dérouler leurs annales, et je frémis! N'ai-je pas toujours contemplé Wann-Chlore comme un de ces êtres chez lesquels la

beauté parfaite n'exclut pas cette énergique ténacité de l'homme ? ne t'ai-je pas dit un jour qu'elle avait l'âme d'un grand homme? Adieu.

Fragment d'une autre lettre d'Annibal à Horace.

Je songe, mon cher Orazi, que tu dois avoir entre tes mains les preuves les plus certaines de la fidélité ou de la trahison de Wann-Chore. Ne t'écrit-elle pas ? ne reçois-tu pas chaque fois de nouveaux portraits de son âme ? Est-elle fille à pouvoir dissimuler un sacrilége amour ? Et si je suis témoin de l'inquiétude de ses yeux en ma présence, si j'entends ses discours pleins de trouble, si je la vois s'efforcer de paraître toujours la même, ne lis-tu

pas, toi, au fond de son âme? Tu peux comparer les lettres d'aujourd'hui avec celles d'hier. Quels que soient nos efforts, les pensées percent dans nos écrits!... C'en est fait! mes souffrances sont horribles, le sommeil m'a fui, tu me connais, Horace, tu sais si je suis fier, hautain, si jamais l'idée d'une bassesse a pu souiller mon âme; eh bien, je vais descendre jusqu'à l'abjecte profession de l'espion... Je vais sourdement épier les actions d'une créature toute céleste!... Je vais... ah, Horace! que la sainte amitié a des devoirs affreux! ne nous ordonne-t-elle pas d'achever l'ami qui, sur le champ de bataille, tarde à expirer, atteint d'une mortelle blessure..?

XIIe *Lettre d'Annibal à Horace.*

. . . . . .

Hier, sir Georges Wann lisait, à haute voix, l'évangile de la femme adultère. « Vous voyez, lui dis-je quand il eut fini, que Jésus pardonnait aux filles de Baal, et votre devoir est tout tracé. » Les deux jeunes miss m'ont regardé avec effroi, et Wann-Chlore a *rougi :* tu sais ce qu'annonce cette terrible rougeur? « Mon devoir, dit le vieux puritain avec une tranquillité vraiment horrible, je le connais! ma fille n'aura jamais besoin du pardon du Sauveur: elle ne ferait qu'une faute, moi vivant !... » A cette phrase prononcée d'un ton dogmatique, Wann-Chlore

s'est appuyée sur Cécile et elles sont sorties. Cécile soutenait sa cousine presqu'évanouie...

Dernière lettre d'Annibal à Horace.

SUSCRIPTION.

« Tu auras sans doute été surpris de mon silence, mais j'ai pris le parti de faire une espèce de journal et je te l'envoie. Je n'ai pas la force de t'en dire davantage.

Octobre 1813.

« Mon pauvre Horace, je marche de lumière en lumière, de douleur en douleur. Tu as dû courage, je t'écrirai la vérité.

« Tu sais qu'au-dessus de l'apparte-

ment de Wann-Chlore, il existe une longue mansarde dépendant de son logement; jusqu'ici elle était inhabitée. Hier seulement j'ai aperçu, je ne sais quel air de nouveauté aux fenêtres de ce grenier. Le lendemain, je suis revenu, je suis monté, comme par mégarde, jusqu'à cette mansarde et je n'ai pas eu honte de regarder à travers la serrure. Horace tout est fini, je le crains bien!.. Tu n'es plus aimé d'amour?

« La magnificence du peu de meubles que j'ai pu voir m'a stupéfié. J'ai pris le soir même, en sortant, l'empreinte de la serrure et j'ai le lendemain trouvé un homme habile qui m'a promis une clef.

Du 17.

« J'ai la clef, je cours à la place Royale, j'arrive, et je monte à cette fatale mansarde! J'en reviens sans avoir vu Wann-Chlore. Ah! mon pauvre Horace, je tremble encore de rage!

« Quel est le démon, la fée?... Non, c'est l'amour avec tous ses enchantemens qui a présidé à la création de ce voluptueux palais!... Mais quel prince a semé l'or à pleines mains, et, nouveau Jupiter, a franchi secrètement les murs d'airain d'une Danaé nouvelle. Par quelle magie a-t-on dérobé à mes vigilans regards les ouvriers, les meubles fastueux, et le luxe effréné de cette amoureuse retraite?

« On a distribué cet ignoble grenier

en trois vastes salons et les lignes disgracieuses qui les couronnent sont cachées sous la soie qui tourne, qui se roule, qui fuit, qui se nuance, qui se cache, qui reparaît semblable au jour parmi les arceaux d'une cathédrale. Mes pieds ont partout foulé le tapis le plus somptueux; et, dans les angles rentrans, des tableaux m'ont offert leurs magiques couleurs, leurs suaves figures semblables à celles qui paraissent comme des étoiles parmi les nuages, dans le tableau d'Ossian. Tantôt un vase magnifique, tantôt une statue, tantôt la porcelaine des souverains, mais partout des fleurs fraîches écloses, charment vos regards, flattent vos sens, et l'œil, le toucher, l'odorat marchent de fête en fête. Mais je ne te parlerai

que de la chambre à coucher : la Volupté a savamment bâti ce temple des plaisirs. Les vitres des fenêtres sont en verre dépoli ; les toits sont voilés sous les rouleaux d'une mousseline éblouissante que terminent de larges bandeaux de soie bleue ; le tapis est à fond blanc, semé de fleurs bleues ; tout est en harmonie avec cette délicatesse d'ameublement : le lit est de forme antique et drapé avec une élégance voluptueuse ; il était en désordre, tel que peut le laisser l'amour. Au milieu de cette chambre une coquille d'agathe sert de lampe ; auprès du lit était une paire de pistolets ; sur un riche divan, j'ai vu les habits d'un jeune homme : ils paraissaient y avoir été jetés à la hâte. Je suis prompte-

ment sorti le cœur bouillonnant. Que d'idées se sont élevées dans mon âme comme un tourbillon dans un orage : la richesse du séducteur, l'élégance de ses manières; la volupté de son âme, trahie par les recherches de ce lieu de délices; la faiblesse de la femme assiégée par toutes les vanités humaines; le jeune homme était sans doute noble, beau, courageux : Wann-Chlore succombant, etc., etc.

« Il est impossible, me disais-je, que le vieux portier ne sache rien sur le nouvel habitant de cette maison. Je rentrai brusquement dans sa loge et lui dis : « Vous avez un nouveau locataire dans la maison? —Non, monsieur, m'a-t-il répondu. — Vous badinez, je suis entré dans son appartement et je l'ai vu.—Ah! si

monsieur le connaît, c'est différent! a-t-il répondu. — Mais, lui ai-je demandé, quel est-il?

« A cette question, imprudemment lâchée, il m'a regardé de cet air inquisiteur que tu dois connaître et s'est enveloppé dans un profond silence. J'ai tenté de le séduire, il a repoussé l'or; rien n'a pu le fléchir. Ainsi, toutes les précautions sont habilement prises et l'inconnu n'est pas un étourdi : mais cet homme-là sort, marche, vient, entre... Je découvrirai ce mystère.... Je tuerai ton rival... ma tête est en feu. Une fruitière demeure dans la maison voisine, j'ai voulu la séduire, j'ai réussi; elle vient de m'apprendre que le vieux portier a marié dernièrement sa fille unique en lui donnant dix

mille fr. de dot.... Dix mille fr.!... payer si cher la langue d'un portier! La lumière cachée sera terrible, elle occasionera un incendie; je te vengerai!.. Ah! les fleurs ne doivent pas se jouer aux orages.....

Mardi, 20.

Aujourd'hui j'apprends que l'habitant de ce palais est un jeune homme. Je me suis mis en sentinelle pour le guetter: mon espion m'a dit qu'il sortait bien rarement, et toujours si lestement, de si grand matin, qu'il était presque impossible d'être témoin de ses pas. Ce n'est point un sylphe, et mes yeux le verront, je l'ai juré! Je ne m'occupe plus ni de Wann, ni de Cécile, ni du Puritain, je suis sur la trace de ton rival, comme le lion cherchant une proie!...

Mercredi, 29.

Je l'ai vu rentrer; il était onze heures et demie; une voiture l'a jeté au coin du boulevard Saint-Antoine : c'est un grand jeune homme; l'obscurité ne m'a pas permis de distinguer sa figure. A demain, je serai sur le boulevard à cinq heures du matin.

Jeudi soir.

Horace, j'étais ce matin sur le boulevard vers quatre heures et demie : à cinq heures une brillante voiture, attelée de deux chevaux anglais, est venue s'arrêter près de la mienne; des gouttes de sueur inondaient mon front; et, malgré le froid, je courais de la place Royale au boulevard, du boulevard à la porte de Wann-Chlore avec une sourde fureur. Je n'ai pas

attendu long-temps ; un jeune homme de vingt-cinq ans environ est sorti de la maison ; il était vêtu très-simplement : il m'a regardé d'un air inquiet ; car je l'examinais avec une sombre curiosité. Il est blond, ses cheveux se bouclent naturellement ; il a l'air bon, mais fier ; son visage a je ne sais quoi de distingué, il est noble et gracieux, et ses yeux bleus sont aussi tendres que tes yeux noirs sont perçans ; sa figure a tout le caractère de la physionomie anglaise... Oh ! s'il peut être anglais, me disais-je, malheur à lui ! en deux heures je puis le faire emprisonner !...

« Il est monté dans sa voiture et moi dans la mienne. Après mille détours par lesquels, il semblait vouloir se dérober à ma poursuite, il est arrivé

à l'hôtel de l'ambassadeur de Naples. Le soir même je suis allé à l'ambassade. On y donnait un bal, j'ai vu mon étranger : j'ai demandé à madame de B... le nom de ce jeune inconnu; elle s'est défendue de répondre pendant environ une demi-heure; mais j'ai fini par lui déclarer, au nom de R..., que je prenais ces renseignemens dans l'intérêt même du jeune homme, qui courait des dangers. « Annibal, m'a-t-elle dit, je me confie à votre honneur, et en vous disant le nom de l'étranger, vous le protégerez : jurez-le-moi? Impatient de tout apprendre, je l'ai juré, Horace! Le jeune homme reconnaissant en moi son espion du matin et voyant la familiarité qui régnait entre la duchesse et moi, ne pouvait

pas déguiser le trouble affreux auquel il était en proie. Lui parlait-on, il ne répondait pas; forcé de danser, il jetait sur moi d'impatiens regards...

« C'est, me dit madame de B..., le fils de lord C..., le ministre anglais! » A ce nom tu sens quelle fut ma surprise et tu vois quel abîme!.. Ton rival est donc un compatriote, le fils d'un homme qui, dans le pays de Wann-Chlore est presque roi, il en a tout le pouvoir sans l'éclat; ce jeune homme s'est donc présenté dans toute la splendeur de la jeunesse et de la beauté à la jeunesse et à la beauté même; il est venu entouré du séduisant cortége des souvenirs de la patrie; il est apparu à Wann-Chlore comme la Patrie elle-même; il a parlé! il a parlé le délicieux langage qui charme

une Irlandaise... Enfin, il est, j'ose le dire, mieux que toi !..

« Le père est immensément riche, mais la fortune du fils est indépendante, sa mère est morte en lui laissant trente mille livres sterling de rente (1). J'ai su tous ces détails de madame de B..., et j'ai découvert le motif de l'intérêt qu'elle prend à lui : n'a-t-elle pas une fille à marier? Aussi, elle m'a ajouté que le jeune homme était retenu ici *pour une affaire amoureuse*. « Or, dit-elle, je suis certaine que cet amour n'ira pas loin, parce que le père a déjà refusé une fois son consentement, en annonçant à son fils qu'il le déshériterait s'il

(1) Près de huit cent mille francs, argent de France.

épousait cette petite pécore-là. — La connaissez-vous ? lui ai-je dit. — Non, mais je sais qu'elle est Anglaise!... m'a-t-elle répondu.

« Voilà où j'en suis, Horace : crois-tu qu'il y ait de l'espoir? et que faire?..

Mardi.

Mes recherches sont vaines, il m'est impossible de découvrir quand et comment sir Charles C... est parvenu à voir Wann-Chlore; cette intrigue diabolique restera toujours dans les ténèbres, au sein desquelles elle a pris naissance.

1er novembre.

« C'en est fait! mon cher Horace, tu es trahi. Je compte sur une fermeté peu commune en te traçant cet horrible arrêt. Mais tu t'enveloppe-

ras dans une froide résignation, je te connais, ami! J'ai long-temps reculé devant l'affreuse vérité, maintenant la lumière m'aveugle à force de clarté. Un amour de six années n'était-il pas toujours là, plaidant la cause de Wann-Chlore? Enfin tout est rompu, un autre a su lui plaire. Une grande âme comme la tienne doit accepter l'amitié de Wann, l'aimer de l'âme; et, sans dédaigner comme sans regretter les divines jouissances d'un amour partagé, montrer que tout n'existait pas dans l'union qui formait ton doux espoir. Je ne suis pas assez insensible pour exiger de toi cette fermeté stoïque qui bannit toute douleur; non, non, la perte de Wann encore vivante mérite, je ne dirai pas des larmes, nous autres hommes

nous n'en devons répandre que de joie, mais le même désespoir que si elle venait à périr. Ton amour s'ensevelira dans une douce amitié. Au moment où tu liras ces lignes, songe qu'il est au monde un être qui partage et sent ta douleur; maintenant rassemble tout ton courage :

« Après avoir recueilli les renseignemens que me donna madame de B...., chez l'ambassadeur de Naples, j'ai avidement cherché les moyens d'éclaircir mes soupçons. Je suis allé voir Wann-Chlore; cette perfide créature est toujours tendre, affectueuse... elle a les dehors de la vertu la plus pure, j'en ai frémi pour l'humanité; cependant elle est changée, elle est en proie à des souffrances dont elle s'efforçait de dérober la

violence et la cause à mes regards. Horace! Horace!... Du reste, la scène était la même, rien n'annonçait le trouble et le désordre des passions dans cette tranquille retraite. Le vieux puritain semble cependant vouloir retourner en Italie avec sa fille, car les affaires de la succession du pauvre Wann n'ont pas été difficiles à régler; et, comme sir Georges Wann frémit à chaque instant des dangers que court sa fille, en vivant dans l'amitié d'une fille aussi mondaine que Wann-Chlore, son départ me paraît certain.

« Tu sais qu'il existe à l'autre coin de la place une maison de laquelle il est facile de voir ce qui se passe chez Wann-Chlore, les appartemens se trouvant tous sur la même ligne

et de pareille hauteur à la place Royale : je résolus alors de me tenir en sentinelle dans un appartement de la maison voisine, pendant tout le temps nécessaire à acquérir les tristes preuves de l'amour de Wann-Chlore pour le fils de lord C....

« Le lendemain même j'allai séduire à prix d'or le portier de cette maison et il me laissa la liberté de m'établir dans le grenier; où, muni d'une longue-vue et tapi dans un endroit propice à mon espionnage. je restai toute la journée et toute la nuit. A une heure du matin environ, je vis briller une lumière dans l'appartement de miss Wann-Chlore, et, à travers les rideaux, j'aperçus distinctement les ombres de trois personnes. Je reconnus facilement le

jeune homme, dont un instant auparavant j'avais entendu la voiture s'arrêter au coin de la rue de Turenne; il riait et folâtrait avec miss Chlora. La nuit, les rideaux, tout conspirait contre moi, je ne pus voir que ces ombres sinistres qui voltigeaient. Tantôt dans le silence de la nuit j'entendais quelques sourds accens de cette harpe divine; tantôt l'ombre d'une jeune fille dans les bras de sir C..... se projetait sur cette mousseline accusatrice et je frissonnais... Enfin ils ne tardèrent pas à disparaître, la chambre rentra dans une obscurité profonde, et soudain la lumière illumina successivement les différentes croisées de la voluptueuse mansarde; de leur chambre à coucher les jets éclatans d'une lumière

abondante s'élancèrent comme les feux de l'aurore. Les ombres recommencèrent à se jouer, semblables aux reflets d'une eau agitée; et, bientôt miss Cécile, rentrant dans son appartement, ouvrit sa croisée; et, comme si l'aspect de ce bonheur l'eût trop agitée, qu'elle eût besoin de la vue d'un ciel étoilé pour se consoler de sa solitude, elle resta plongée dans la rêverie, contemplant les nuages fuir avec rapidité à travers les flambeaux de la nuit. Alors mon dernier espoir s'éteignit avec la lumière infernale de *leur chambre.* Cette lueur vacillante qui erra d'appartement en appartement, éclairant les jeux des deux amans, était une sorte de torche incendiaire. Ton bonheur s'est évanoui comme une fumée.

J'ai été saisi de je ne sais quel froid qui m'a glacé jusque dans les cheveux.

« Ami, voici le dernier coup : après avoir acquis mille preuves de l'amour de Wann-Chlore pour le jeune C..... j'ai découvert qu'elle était *grosse!*... sa grossesse est très-avancée... Horace, que fait une tête de plus dans ton régiment? cherche un prétexte, viens, accours, tombe comme la foudre, prends toi-même la vengeance à la main. J'irai au-devant de toi aussitôt que tu seras en France, car tu ne manqueras pas, j'espère, à m'écrire un mot, adieu!

« Hélas! Eugénie, vous auriez un tableau bien imparfait de cette catastrophe, si je gardais le silence sur

la situation dans laquelle je me trouvais lorsque cette dernière lettre m'apporta ses poisons et les feux de l'enfer.

« Les Français étaient séparés les uns des autres en Espagne ; et, semblables à des citadelles semées dans une contrée, ces restes de nos armées se défendaient au milieu d'un pays où les murs, les arbres, les fontaines, recelaient des ennemis. Accablé par le climat, par les longues marches, par tous les soins qu'exigeaient notre subsistance précaire et notre sûreté menacée, je portais déjà un cruel fardeau, alors cet orage affreux s'éleva dans mon cœur!

« Jusque-là les terreurs d'Annibal n'avaient point encore attaqué mon amour; je dormais tranquille, me confiant au sourire de Wann-Chlore;

hélas ! mademoiselle, ses lettres changèrent insensiblement : à ces chères expressions d'un immortel amour, qui me ravissaient, succédèrent lentement des expressions encore tendres, mais dénuées de cette exaltation qui est la vie du cœur. Je ne m'en aperçus pas ; car nous n'étions point de ces amans dont la flamme est dévorante parce qu'elle dure un jour. Bientôt son style eut de la tiédeur ; puis il perdit cette chaleur dont l'amour est le principe. Enfin ses lettres devinrent froides par des teintes aussi imperceptibles que les dégradations de la lumière au coucher du soleil : alors les avis de Salvati prirent un air de vérité, alors s'élevèrent en mon âme d'horribles soupçons qui venaient mourir

à mon cœur; des doutes cruels, démentis par ma conscience; des craintes dissipées par une voix secrète aussitôt qu'exprimées par mon esprit : l'image de Wann-Chlore planait comme un soleil et ces nuages fuyaient. Mais je reçus la dernière lettre de Salvati ; il s'y trouvait une lettre de Wann, dont l'indifférence m'épouvanta et un démon s'empara de moi: je fus emporté par je ne sais quelle puissance infernale, car je n'avais plus la conscience de ma propre existence; je me trouvai comme un arbre déraciné par la foudre.

« Aussitôt je quittai l'armée, disant que ma blessure, reçue à S... s'était ouverte et demandait les plus grands soins. Le poste que j'occupais était

envié, l'on me connaissait incapable de commettre une lâcheté, je partis promptement.

« J'ignore moi-même en quelles intentions j'allais à Paris : dans le torrent d'idées, de sensations, de projets qui s'entre-choquaient, je ne distinguais rien; une espèce d'instinct animal me guidait et j'obéissais aveuglément. Je traversai la France, j'appris ses malheurs et ces nouvelles ne me frappèrent pas: ce ne fut que long-temps après, et à Chambly même, que je me rappelai les événemens politiques comme une vision de mon enfance. Au milieu des souffrances de ce cauchemar d'un homme éveillé, j'entrevoyais la vengeance comme une nécessité, l'amour de Wann comme un espoir, et ces deux

pensées étaient seules à tourmenter mon cœur, à y marcher entourées de douleurs, si l'on peut comparer les idées à des êtres brillans qui voltigent en notre âme comme dans un palais radieux. La vigueur de ma jeune imagination et les événemens terribles qui la fatiguaient enfantèrent un chaos de souffrances et morales et physiques dont la peinture serait curieuse, si je voulais vous initier dans tous les mystères de ma pensée.

« Enfin, j'arrivai à Orléans; j'y trouvai Annibal : à ma vue, il se précipita dans mes bras, m'accueillant par un silence qui m'expliqua mon avenir. Je le vis pâlir, rougir tour à tour, et n'oser lever les yeux sur moi; je crus même voir une larme,

et je le connaissais assez pour savoir que mon malheur égalait son dévouement.

« — Et Wann?... fut ma première parole. Il baissa la tête par un geste plein de mélancolie, qui ranima le feu dont j'étais brûlé. — « L'as-tu prévenue de mon arrivée, pour adoucir la cruelle vivacité de nôtre...

« — Enfant!... s'écria-t-il avec un son de voix plein de pitié. Il m'était si difficile de croire à *sa* trahison, qu'à chaque instant j'agissais comme si *elle* était toujours à moi!...

« — Hélas! lui dis-je, c'était cette année même que nous avions attendue pour notre union! à ce terme je devais acquitter les obligations que le bon père Wann m'avait imposées par sa lettre dernière...

A cette idée, je restai stupéfait en pensant que la sainte union de nos cœurs, célébrée si religieusement par cet être divin dans une scène qui ne sortira jamais de ma mémoire, ne s'était pas levée dans le cœur de Wann-Chlore pour défendre mon amour. De ce moment n'avions-nous pas été époux?...

« Annibal, profitant alors de l'abattement dans lequel je tombai, me raconta en peu de mots que Wann-Chlore était accouchée d'un fils; que son séducteur était parti depuis deux mois pour l'Angleterre, dans l'espérance de fléchir son père, et d'obtenir son consentement au mariage de Wann; qu'enfin le Puritain venait de perdre sa fille!...

«Ce récit me causa des convulsions

affreuses : une fièvre cérébrale fut le résultat de ces secousses terribles, et je fus contraint de rester à Orléans, consumé par toutes les douleurs, et subissant mille morts sur le lit de misère où Salvati me retenait. Tantôt j'appelais la mort à grands cris, et alors Annibal, veillant sur moi, me dérobait mes armes; tantôt je refusais toute nourriture, ou je voulais m'enfuir.

« J'étais dans l'enfer. Annibal employait toutes les ressources de sa flatteuse éloquence pour apaiser mon ardeur, et il agissait avec moi comme les chefs de parti avec les masses populaires. Tantôt il me disait : — « Eh bien, allons *la* tuer, elle et son amant! » Je reculais d'horreur comme si j'eusse vu une mare de sang et

je refusais d'accomplir le vœu que j'avais exprimé avec enthousiasme. Tantôt il me parlait, et sa douce voix apaisait mes souffrances.

« — Oui, lui dis-je un jour avec un sang-froid qui l'épouvanta, nous sommes des êtres tyranniques et sans raison ! Eh! quel droit avons nous d'exiger qu'une pauvre créature qui vit sous l'influence despotique des sens aime toujours, parce que nous l'aimons? mais c'est une folie!.. C'est vouloir qu'il n'y ait au monde, ni hasard, ni hommes, ni plaisirs, ni erreurs. » Annibal crut d'abord que ces paroles étaient dictées par l'ironie dont mon désespoir se servait souvent. « Partons, dit-il. »

« Partons, répondis-je, je ne crains rien; je puis regarder maintenant

Wann-Chlore en face sans être ému.» Je disais vrai; je m'étais inspiré à moi-même cette sorte de courage que les Stoïciens faisaient profession d'enseigner. Quelquefois l'âme a de ces retours et trouve des forces nouvelles en se repliant sur elle-même, semblable à Antée qui puisait un nouveau courage en touchant la terre.

« J'arrivai à Paris; et, suivi de Salvati, j'accourus chez Wann-Chlore. Angoisse affreuse!... je franchissais, à la poursuite du malheur, ce même chemin que je me faisais un jeu d'abréger en courant jadis m'enivrer de *ses* regards. « Tu pâlis! me dit Annibal, quand j'arrivai rue de Turenne. — Je ne crois pas, mais j'ai froid!» Vivais-je alors? Dieu le sait!

« Mademoiselle, j'ai revu la porte de

la maison, j'ai monté les marches de l'èscalier, et j'ai fait retentir cette sonnette dont jadis les tintemens....

. . . . . .

J'ai pris un moment de repos, Eugénie, j'étouffais: n'y a-t-il pas un monde de douleurs sous ce dernier mot? J'ai repris courage, je vais poursuivre.

« Alors j'entendis, je reconnus *son* pas; *elle* accourait avec cette légèreté, cette élégance dans la démarche si connue de mon oreille. Souvent, autrefois, elle accourait ainsi!.. aujourd'hui elle accourt, joyeuse, à un autre!.. Cette pensée était un pressentiment de la vérité, vous le verrez! Rien n'a manqué à cette catastrophe. C'était *elle!...* A ma vue

elle jeta un cri perçant, et si Wann-Chlore était fille à s'évanouir, voilà, je crois, la seule fois de sa vie qu'elle serait tombée demi-morte. Elle frissonna et ses joues eurent soudain l'éclat de la grenade; je frémis : cette rougeur était chez elle l'indice de la plus grande douleur. Que la honte la rendait belle!... Elle brillait!... Elle me jeta un regard et je tremblai comme un pécheur voyant la face de Dieu; alors, je restai fasciné par une puissance inconnue : toutes mes idées s'enfuirent; et, sentant dans les muscles de mon visage une contraction douloureuse, je contemplai Wann-Chlore avec la stupidité d'un imbécile.

— « Est-ce *toi?*.. s'écria-t-elle, dans quel moment, hélas!...

« Je m'avançai sans lui répondre;

elle me suivit en silence dans le salon. Là, un autre spectacle s'offrit à mes regards : un homme, non, un squelette, habillé de noir, tenait un livre par deux mains décharnées. Notre arrivée n'opéra en lui d'autre changement qu'une vacillation lente et monotone dans ses yeux, qui roulèrent dans leur orbite de telle manière qu'en s'arrêtant sur nous ils ne me semblèrent pas avoir changé d'attitude.

« — Ce n'est pas *elle*, dit-il avec une douleur si profonde, que ma douleur se tut devant l'angoisse paternelle. Il ne se leva point, ne fit aucun mouvement et ses yeux revinrent contempler la chaise qu'*elle* avait occupée pour la dernière fois. Je souffrais ; j'avais du bonheur à revoir Wann-Chlore même infidèle ; j'étais

stupéfait d'apercevoir le Puritain ; en un mot j'étais ivre : voir cet appartement chéri!... être à cette même place où sir Wann prit mes mains pour les confondre dans les siennes !.. oh! ce sont des angoisses dont nul au monde n'est juge. Un autre eût tué Wann-Chlore, ou l'eût accablée de reproches, moi, j'eus à la bouche le rire sardonique de ces soldats qui, blessés mortellement sur le champ de bataille, expirent en riant aux éclats par je ne sais quelle ironie de douleur. Alors sir Georges me regarda avec la même lenteur dans les yeux et s'écria gravement : — « La joie des autres est un chagrin pour qui n'a plus de fille. » (La joie!) J'ai vu l'ombre du roi Léar!.. Songez, mademoiselle, que la chute de la foudre n'est pas

plus rapide que les événemens de cette scène d'une minute.

Je me retournai vers Wann-Chlore, elle pleurait !... A ce spectacle, je fus prêt à me jeter à ses pieds, mais une femme de campagne sortit de la chambre à coucher et Wann-Chlore courut lui parler à voix basse : Annibal se pencha vers moi pour me dire : « C'est la paysanne qui prend soin de son fils, depuis quinze jours elle va tous les matins à Sèvres... » Mon cœur, à cette phrase, redevint de marbre. Annibal s'éloigna pour nous laisser seuls en me faisant signe que le Puritain ne comptait plus parmi les êtres d'ici-bas. En effet, il regardait constamment *cette chaise!* lui qui voulait tuer sa fille à la première faute qu'elle commettrait !

« Wann-Chlore revint précipitamment à moi; et, me prenant la main, avec cet abandon qui me charmait jadis, elle me dit : « Enfin te voilà !... » A cette phrase, sir Wann leva brusquement la tête et nous regarda : Chlora baissa les yeux : — « Ma lettre t'a parlé, dit-elle, de circonstances fâcheuses; mais avant tout laisse-moi te dire que je t'aime !... » Sa bouche prononça cette phrase avec le même amour. — Eh, bien ! continua-t-elle, pourquoi ton étonnement ?... » Soudain elle regarda la pendule avec effroi : « Midi, s'écria-t-elle, Horace, adieu !.. adieu !.. Reste ici ? Dans deux heures je reviens à toi !...

— Comment, lui dis-je avec une sourde colère, j'arrive, tu ne m'as pas vu depuis deux ans !... Depuis

deux ans, répétais-je en prenant son bras que je serrai, comme si l'espèce de douleur que je pouvais lui causer était un allégement à ma souffrance; et j'ai la honte d'avouer que cette ignoble et petite vengeance me satisfit : « Depuis deux ans! répétais-je, et voilà quel est ton accueil, tu me fuis!.. Que te dire?.. Ai-je des expressions pour tes perfidies?...

—Qu'as-tu? me dit-elle en me regardant avec des yeux fixes.

— Où vas-tu? lui demandais-je; elle resta muette, et par un mouvement involontaire, elle regarda la pendule. « L'heure te presse! » lui dis-je. Elle fit une signe de tête affirmatif en me contemplant avec un tel effroi je me calmai soudain.

— Wann-Chlore, lui dis-je plus

doucement en lui prenant la main et la baisant avec ardeur. A ce geste, le vieux Puritain se leva, dirigea sur nous des yeux étincelans de rage, ses lèvres tremblèrent et il s'écria : « Voilà comme on les perd ! »

— Votre heure de prier vient de sonner ! » lui cria Wann. Le vieillard avait jeté sa bible par terre, il n'entendit rien et se rassit en silence.

— Wann-Chlore, où vas-tu, mon ange, et que vas-tu faire ? lui demandais-je dans le désir de commencer avec calme cette fatale scène.

— Ami, dit-elle avec un son de voix enchanteur et en mettant son doigt sur mes lèvres ; c'est un secret qui ne m'appartient pas : pour toi, en aurais-je ? Je suis bien aise de t'apprendre que ta femme sera

discrète !.. Elle tremblait, mais elle accompagna cette phrase d'un sourire et d'une expression qui partaient d'un cœur innocent. Alors une infernale idée me vint : « — Si elle me reçoit ainsi (car notre amour était sans nuage), c'est, me souffla le démon, qu'elle veut t'épouser pour cacher son déshonneur... Un pas dans le crime n'en vaut-il pas mille. » Elle s'était éloignée de quelque pas et je bouillais de rage en la voyant sortir aussi froidement, j'ouvrais même la bouche pour lui dire un éternel adieu, lorsque tout à coup elle revient à moi, m'entoure de ses bras, me serre avec amour, m'embrasse avec volupté. « — Tu n'as encore rien adressé au cœur de ta pauvre Wann-Chlore, dit-elle à voix basse ; et tu m'arrives

après deux ans ! et je te revois dans un état déplorable! et tu me jettes de sinistres regards! et tu frissonnes... Qu'as-tu ? je ne vois que mort et que douleur !...

— Wann, lui dis-je en la pressant sur mon cœur; après deux ans, quelle affaire assez pressante peut jeter sur notre entrevue cette glace...

— Une glace !... s'écria-t-elle avec étonnement, une affaire !... Connais-tu quelque affaire qui m'empêchât de rester un an tout entier devant toi, occupée à te regarder, sans me rassassier de ta chère vue? Une affaire ?... Non, c'est quelque chose de sacré ! un jour tu pourras me comprendre, c'est *un devoir* enfin !... mais, je te connais et je sors... Elle m'embrassa en pleurant, me montra

du doigt le Puritain, disparut en etouffant ses sanglots et me laissa en proie à je ne sais quelle espérance : en confondant nos regards j'avais reconnu la céleste expression de son amour, rien n'était changé. Ma colère expirait; ma langue se glaça par trois fois, quand trois fois je voulus exprimer un reproche. Infidèle! elle triomphait de moi!... ou plutôt j étais toujours certain de son amour.

« — Annibal, m'écriais-je, il existe un mystère que je ne saurais éclaircir! » Annibal vint à moi sans embarras et me dit : « Que les femmes sont fausses!... »

— Songe, lui répondis-je, qu'il me faut des preuves!... oh! des preuves terribles pour balancer le moindre de ses sourires!... « Si Annibal m'a-

vait menti, je l'aurais tué. Aussi je lui dis : — « Annibal, si tu t'étais trompé, évite-moi, alors que je reconnaîtrai ton erreur... Il sourit et ce sourire me fit trembler. Je marchais sur un fil entre deux précipices. Ne fallait-il pas renoncér à Chlora ou à un ami? voir une de mes deux chimères de cœur s'évanouir !...

« Pendant que j'étais plongé dans cet égarement; que, jeune encore, j'offrais le même spectacle que ce vieux Puritain, privé de sa fille; Annibal entendit un grand bruit de chevaux, il courut à la fenêtre, revint précipitamment, et me prenant la main : — « Horace, me dit-il, du courage, de la prudence, ne t'emporte pas!.. Songe qu'il faut, pour tout découvrir et acquérir la preuve de cette

horrible trahison, garder un sang froid imperturbable.

« Alors j'entendis avec fracas et avec furie un jeune homme se précipiter dans la maison ; soudain il sonna : le vieux Puritain, ébranlé dans le fond du cœur, se leva de l'air d'une prophète inspiré ; et, levant les bras au ciel, il s'écria, comme un enfant joyeux : —« La voilà !.. c'est elle !... Je ne sais plus ce qu'il fit, car dans ma rage, je m'élançai dans l'anti-chambre et courus ouvrir moi-même.

« Je fus surpris, je l'avoue, en voyant mon rival. Si la beauté des formes, la candeur de la figure, annoncent une grande âme, Wann avait pu l'aimer : il me regardait avec des yeux si pétillans de joie que cette

vue me rendit à ma fureur. Il me souriait et peut-être allait-il me sauter au cou et m'embrasser.

— « Monsieur, lui dis-je en me contenant avec peine, qui venez-vous chercher ici?...

— *Elle!...* » me répondit-il avec cette émotion que cause à un homme joyeux l'obstacle imprévu d'un homme en colère. « Miss Wann-Chlore n'y est pas? demanda-t-il d'un air interdit.

— Non monsieur, lui répliquais-je.

— Il faudrait cependant que je la visse à l'instant même! cette minute sera toute joie pour elle...

— Vous croyez? dis-je ironiquement et altéré par la soif du sang. Elle est sortie, ajoutai-je froidement. Le changement de mon ton

le frappa, il me regarda d'un air indécis et me dit avec une espèce de vague : « — Sortie ?... oh ! ne me trompez pas ! si elle était ici, inquiète, souffrante, qu'elle ne fut pas visible, portez-lui mon nom et sur-le-champ...

— Sur-le-champ !... m'écriai-je, monsieur, elle est réellement sortie...

— En ce cas, dit-il en réfléchissant, Wann-Chlore est à Sèvres !... »

« Je restai anéanti, ce mot, Wann-Chlore, cette certitude du lieu meme où se trouvait miss Wann.... Oh ! alors, l'air, la lumière m'éblouirent et je tombai. J'ignore ce que je devins, mais je me réveillai entre les bras d'Annibal. « A Sèvres, à Sèvres !... » m'écriai-je avec fureur, en m'assurant que mes pistolets étaient dans mon sein.

— Il a quatre chevaux à sa voiture, me dit Annibal; nous ne l'atteindrons pas...

— En eût-il cent! il n'ira pas si vite que moi!..lui dis-je. Nous partîmes. »

« Encore un peu de courage, et mon récit, chère Eugénie, touche à sa fin. Ici, je vous ferai observer que telle rapidité que je mette à vous peindre les gestes, les regards, les paroles qui ont marqué pour moi cette journée d'un sceau de malheur, rien ne peut vous rendre l'horrible célérité des scènes diverses : tout était rapide comme le boulet qui tue. L'histoire de mes sentimens serait aussi par trop pénible, vous connaissez mon caractère, cette intime conviction doit vous suffire, je vous raconterai seulement les faits...

Hélas! jamais catastrophe ne fut plus habilement préparée par le hasard! L'image de Wann-Chlore avait combattu et mes doutes et ses lettres, et même celles d'Annibal; un faible espoir brillait toujours, l'entrevue à Orléans le fit évanouir; l'aspect de Wann-Chlore me rendit la vie; la rencontre de sir Charles C... venait de me plonger dans le néant. Je courais à Sèvres, chercher quoi?.. la mort, et je l'y trouvai hideuse!.. Je ne vous dirai pas l'horreur éprouvée durant la route de Paris à Sèvres, elle est telle que de ma vie, quoi qu'il m'arrive, je ne foulerai ce sol abhorré. Il est pavé de douleurs.

« Nos chevaux haletaient en entrant à Sèvres, mais avec une célérité inouïe nous avions atteint, rencon-

tré, dépassé la voiture de mon rival. Attelée de quatre chevaux, cette infernale voiture allait avec une effrayante rapidité, et il a fallu que ma rage ait passé dans l'âme de ces deux chevaux que vous connaissez, pour que nous ayions obtenu environ une dixaine de minutes d'avance sur sir Charles C.....

« En arrivant à Sèvres, nous aperçûmes un fiacre dans lequel j'avais cru voir Wann-Chlore: il était arrête à quelques pas d'une maison vis-à-vis laquelle se trouvait un restaurateur. Je vis de mes yeux Wann-Chlore descendre de cette voiture. Alors nous entrâmes dans la cour de l'auberge après avoir confié nos chevaux au maître qui était venu lui-même à notre rencontre : je franchissais déjà

la cour pour m'élancer dans la maison de Wann-Chlore, quand je me sentis arrêté par Salvati qui me dit : « Vas-tu commettre des imprudences, te montrer pour ne rien savoir!... Prenons des renseignemens ! crois-tu qu'on ignore à qui cette maison appartient? »

« Nous montâmes dans une salle dont les croisées permettaient de voir la maison et je fis monter l'aubergiste. Le hasard voulut que ce fût un ancien militaire qui avait servi sous mes ordres. — « Mon brave, lui dis-je, connais-tu le pays?...

— Comme une consigne, répondit-il. (Car il semble que ma mémoire ne me fasse grâce d'aucun détail; les moindres circonstances sont toujours présentes à mon âme: et, les paroles,

je les entends; les gestes, les individus, les nuages même qui couraient alors sur le ciel, je les vois).

— Voilà pour toi, lui dis-je en lui jetant ma bourse; écoute, tu vois cette maison?...

— Oui.

— A qui est-elle?...

— Ah! mon colonel, elle est à une vieille bonne femme qui me fait un tort considérable, » et il m'entretint de je ne sais quel commerce infâme dont les détails augmentèrent encore ma fureur: je ne voulus ajouter aucune foi à ses discours.

— A qui cette maison est-elle louée actuellement? lui demandai-je.

— A une jeune personne de Paris, une Anglaise

— Et que s'est-il passé dans cette maison?

— Mon colonel, il y a deux mois environ que la jeune personne est venue accoucher...

— Infâme!... » et je restai immobile.

« Annibal, pendant mon colloque avec l'aubergiste, était à la croisée.

— Horace! s'écria-t-il, voici la femme que tu as vue ce matin chez miss Wann.» Je m'approchai de la fenêtre, je reconnus la paysanne; Wann-Chlore était aussi à la fenêtre, et regardait dans la rue en donnant les marques de la plus vive inquiétude.

— Voulez-vous que j'attire cette femme ici? » me demanda l'aubergiste. Je consentis par un geste con-

vulsif, demeurant le témoin insensible des efforts que fit l'hôte pour amener la paysanne devant nous. Elle vint, et, pour qu'elle ne me reconnût pas, je m'enveloppai dans mon manteau.

— Quel est le nom de la personne à laquelle vous louez votre maison ? » lui demanda Annibal. Elle refusa de répondre. On lui présenta de l'or, elle le refusa et voulut se retirer. Alors je tirai mon portefeuille; et, lui montrant des billets de banque, Annibal lui proposa un prix exorbitant pour ses confidences. Elle regarda tour à tour les billets et sa maison; puis, succombant à l'appât des richesses, elle dit à voix basse : « C'est miss Wann-Chlore ! » Je n'en entendis pas davantage, un voile épais tomba subite-

ment comme un rideau ; je fis signe de la main qu'on éloignât cette femme et je me précipitai vers la fenêtre dans l'intention de me jeter sur le pavé pour qu'*elle* fût obligée de passer sur mon corps en retournant à Paris, mais la vue de mon rival m'arrêta soudain. Sa voiture était arrêtée à quelques pas et il allait à pied, demandant de maison en maison la demeure de son enfant : à cet aspect, je devins immobile, et, le contemplant avec calme : « Wann l'aime donc ! Ils sont heureux !.. » me dis-je. Je ne sais à quelle cause attribuer ce moment de relâche que me donna la douleur. Le jeune lord était le bonheur même, il parlait à tout le monde ; et, rencontrant la paysanne, il l'interrogea, l'embrassa dans son

délire, courut avec elle jusqu'à la maison et la porte s'ouvrit pour lui. Alors ma rage revint comme les eaux de la mer en furie, elle revint avec d'autant plus de violence que dans cette matinée tout s'éclaircissait et je marchais de soupçons en preuves, d'espérance en malheur, d'horreur en horreur.

« Haletant, déchirant mes habits, armant, désarmant mes pistolets, je ne criais pas, je rugissais sourdement, le torrent qui m'emportait ne me laissant plus le pouvoir de m'arrêter à des mots, à des phrases : je n'avais plus les traits distinctifs de l'homme et je souhaitais verser le sang comme un tigre affamé. Annibal me laissait en proie à cette longue agonie, se contentant de veiller sur mes moin-

dres mouvemens. J'allais, par un mouvement uniforme et précipité, du mur à la fenêtre et de la fenêtre au mur, absolument semblable aux animaux carnassiers enfermés dans leur loge : ce n'étaient plus des idées qui se pressaient dans mon cerveau, mais des myriades de pensées qui passaient, en me fatiguant de leur essor. Ah! l'on souffre bien moins pour mourir!.. Tout à coup je vis le jeune lord sortir précipitamment de la maison de Wann-Chlore avec les marques d'une profonde inquiétude. Il laissa la porte ouverte. Sur-le-champ j'ouvre la croisée, je mesure de l'œil la distance, je m'élance, saute sur le chemin sans me blesser; à peine sentais-je mon corps! Je me dirige rapidement vers cette maison, qui

m'attirait comme un malheur en attire un autre; et, quand j'y parvins, la terre, les corps, les objets, tout avait disparu sous les flots d'une lueur surnaturelle : mes sensations étaient si vives, si multipliées que mon âme avait subjugué, anéanti mon corps; je m'agitais dans une sphère inconnue et que je ne puis comparer qu'à cette lourde atmosphère, au sein de laquelle s'accomplissent nos rêves; je marchais comme marche l'Ombre, l'*Esprit;* enfin, le langage manque à peindre de telles scènes.

« Me voici dans cette maison : un escalier se trouve devant moi; j'entends les vagissemens plaintifs d'un enfant et la douce voix de Wann! Je n'ai ni terreur, ni rage, ni colère;

une sueur froide couvre mon front. Je pose mon pied sur la première marche avec la précaution d'un voleur nocturne préparant l'assassinat, je n'ai point fait de bruit; la marche est montée : une seconde, une troisième, nul bruit. J'arrive au seuil sans avoir écrasé un seul grain de poussière, je retiens mon haleine, le moindre souffle retentit dans mon oreille comme jadis une parole de Wann en mon âme; je suis devant la porte de la chambre où est l'enfant, Wann et la paysanne... Je n'ai aucune honte de regarder par cette porte entr'ouverte, et j'ai la vertu, le courage (que dire!..) de contenir mes cris en voyant Wann-Chlore, cette Wann qui m'adora, bercer l'enfant d'un autre!.. lui sourire, et quel

sourire !.. Elle lui souriait enfin, et chantait pour apaiser ses souffrances!.. Elle venait sans doute de l'allaiter? Qu'elle était belle!.. que dis-je belle? divine, sublime!.. Était-elle coupable?.. mon cœur me criait : « *Non...* »

« *Elle est perdue pour toi!* » me dit une voix terrible; et, une force invincible, cette force qui brise notre poitrine pendant un long cauchemar, me clouait à cette porte. « *Oh, mon Dieu! la trouvera-t-il?..* » fut la seule parole que prononça Wann avec les signes d'une profonde douleur.

« Je m'élançai hors de cet infernal repaire et regagnai mon auberge dans un état qui aurait fait pitié à Wann-Chlore elle-même. Je trouvai Annibal au désespoir : « Dieu soit

loué!.. » s'écria-t-il en me voyant l'embrasser; et, les yeux secs, lui dire :

— Perdue !.. perdue !.. perdue à jamais !... » Là, commença la folie; là, mes yeux hagards effrayèrent et l'aubergiste et Annibal : là, je devins froidement frénétique.

« Annibal fit de moi ce qu'il voulut ; nos chevaux étaient sellés ; il me mit sur le mien et m'entraîna. Je sortais, lorsque lord C..... parut : nous nous arrêtâmes l'un devant l'autre.

— Tout votre bonheur est là!.. lui dis-je en montrant la maison.

— Oui, » répondit-il.

— Aimez-la bien!.. m'écriais-je en m'enfuyant, car j'allais lui faire sauter la cervelle.

« Je revins à Paris ; et, pendant la route, j'écoutai parfaitement le dis-

cours que me tint Annibal sans rien entendre; sa voix était une musique vague; je savais qu'il parlait, mais mon âme était morte. Alors mes dents s'entre-choquaient de froid; je riais, mes yeux brûlans me refusaient des pleurs; je n'étais pas en proie à une souffrance aiguë, mais ma main ne pouvait plus retenir les guides de mon cheval.

« Arrivé chez moi, je fis venir Nikel et lui commandai de tenir deux chevaux prêts; puis, prenant Annibal dans mes bras : « Mon ami, lui dis-je, mon frère... » Les larmes me coupèrent la parole.

« — Tais-toi, me dit-il, les larmes d'un homme sont terribles !.. »

« — Ami, je vais te quitter, te quitter pour toujours !.. Je dis adieu

à la nature entière... Annibal, tu n'as plus d'ami... non, plus... Adieu, je vais vivre ou le hasard m'indiquera une place, mais je vivrai obscur, gardant un silence absolu. Personne ne sait *son* nom, je ne l'entendrai donc pas! Je l'aimerai toujours, tu pourras le *lui* dire, si tu *la* rencontres... Qu'elle soit heureuse et qu'elle oublie mon infortune! je la lui pardonne! Ne fais aucune démarche pour me revoir; et, si tu apprends que j'ai succombé au chagrin, viens graver sur la tombe de ton ami: « Il aima !.. » je suis fier de mon mon amour. Adieu. »

« Vainement Annibal essaya de me détourner de ce projet, nous nous quittâmes. Guérard m'a dit que, désespéré de m'avoir perdu, il s'é-

tait réfugié à Tours : il est le modèle des amis !..

« Quand Nikel vint me dire que les chevaux étaient prêts, je lui ordonnai de m'accompagner; et, une fois à cheval, je partis au grand galop... Où?.. L'instinct invincible de la passion me conduisit, hélas! sur les boulevards; et, en un instant, j'arrivai à la place Royale. *La* revoir!.. *la* revoir, mademoiselle! me sembla la plus grande joie. Oui! *la* revoir même perdue pour moi ! « Eh oui, criais-je tout haut, je la verrais comme un beau tableau, comme une image des perfections célestes! A qui mon admiration nuira-t-elle? Refusera-t-elle à celui dont jadis elle a sauvé la vie, qu'elle a serré dans ses bras, de rester comme une ombre de sa brillante vie, comme

une statue qu'elle éclairera des feux de son bonheur?.. eh bien, je demanderai cette faveur à genoux à mon rival... et il y aura encore au monde une joie pour moi!.. N'ai-je pas assez de force dans l'âme pour aimer sans espoir?.. N'étais-je pas heureux quand je m'enivrais de la voir prier à Saint-Paul?... O malheur! elle avait quinze ans alors!.. Six ans se sont passés et le malheur est venu qui, de sa faux, a moissonné toutes mes fleurs!..

« Je montai rapidement chez Wann-Chlore, agité par des pensées bien différentes de mes pensées d'autrefois... Ah! si les *choses* étaient des *êtres*, de combien de terreurs, d'angoisses, de joies, une marche ne ferait-elle pas l'histoire? les pas seuls doivent avoir un langage. Je sonnai,

j'entrai, je parcourus l'anti-chambre, le salon ; tout était désert : j'entendis parler chez Wann-Chlore, j'ouvre ,... je reste stupéfait : Eugénie ! le même enfant, le même berceau, venus de Sèvres!... chez elle? elle le balançait, elle avait pleuré !... Le vieux Puritain, aux cheveux de neige, souriait à l'enfant et le regardait avec l'expression hébétée de la démence... Wann-Chlore me sourit, mais soudain elle jeta un cri, en voyant mon visage. C'était celui d'un maître irrité, d'un bourreau !..plus d'amour, plus d'espoir! la mort siégeait sur mon front, inflexible, terrible !... Elle s'élança sur moi, je la repoussai... Elle alla tomber sur le vieux Puritain, qui, étonné, la retint dans ses bras... « Malheureuse!... m'écriais-

je, tu m'as tué! Nous sommes quittes, je te devais la vie... » Elle ouvrit les yeux : « Est-ce *lui*... qui ?.. dit-elle. A ce mot, je ne sais quel génie me dompta, je vis la chambre tout en feu, j'avais saisi mes pistolets, le démon me souriait, je crois, mon doigt lâcha la détente... A travers l'horreur de cette lumière infernale, je vis Wann-Chlore se débattre, et venir à moi en souriant avec innocence; je n'avais atteint personne... Je me sauvai poursuivi par mille furies et par ce sourire de Wann plus cruel que les mille voix qui aboyaient à mes oreilles. Au sein d'un tumulte diabolique j'entendis Wann-Chlore parler et courir; mais je fuyais, je montai à cheval, faisant signe à Nickel de me suivre et je partis comme un éclair.

Wann est descendue jusque dans la rue, car en détournant je la vis pâle, échevelée, essayer de me rejoindre,... le démon m'a emporté. Je me suis trouvé peu de temps après à Chambly, mon cheval s'abattit devant la maison que j'habite, je regardai cet accident comme un ordre d'en haut, j'obéis. Vous savez le reste.

« Jamais le nom de Wann-Chlore n'a été prononcé depuis ce jour. Par momens j'entends sa voix et son terrible sourire vient parfois se montrer à mes yeux. Il m'assassine! J'ignore en quelle contrée elle a porté ses pas. Souvent son fantôme arrive à moi plein de grâce, de charme!.. Je la vois folâtrant, ses yeux noirs, ses joues pâles, ses cheveux, sa robe

blanche, et penchée sur sa harpe, elle me chante une ballade irlandaise qui parle d'amour... Souvent elle se lève, terrible, menaçante, me montre deux fosses de cimetière, deux croix, deux noms!.. Voilà mes rêves, telles sont mes pensées! aussi ma jeunesse est-elle flétrie?..et voilà le cœur sur lequel vous voudriez asseoir votre bonheur!

«Pardonnez-moi, mademoiselle, d'avoir soulevé un voile qui laisse apercevoir à votre pure innocence, le monde sous un jour aussi sombre... Fuyons-le si nous unissons nos destinées? vivons loin des villes!

«Maintenant ma tâche est remplie. Vous allez prononcer sur notre sort: si votre réponse est favorable, mademoiselle, elle dissipera les nuages qui chargeaient mon front, et la

grande figure de Wann-Chlore, les souvenirs qu'elle traîne avec elle seront peut-être ensevelis sous les charmes de notre union. Cette dernière espérance rafraîchit mon âme, accablée des efforts que j'ai faits en vous peignant ainsi les cruelles agitations de la vie de mon cœur. »

— Ah! m'aimera-t-il ainsi!.. s'écria Eugénie en laissant tomber ces pages funestes; et, s'abîmant dans une profonde rêverie, elle resta long-temps en proie aux sentimens cruels, aux nombreuses pensées qui l'accablèrent après cette lecture. Ce moment était, pour elle, un de ceux où notre âme s'élève, s'empare de notre vie, la voit tout entière, juge l'avenir par le

passé et flotte irrésolue, en sentant qu'elle est encore maîtresse de ses destinées alors qu'elle hésite.

Mais Eugénie aimait; et, si d'abord elle pesa ses espérances, repoussant bientôt ses pressentimens, elle ramena sa pensée aux malheurs de son bien-aimé. Comme tous ceux qui n'ont senti de la fortune que les rigueurs de sa main de fer, mademoiselle d'Arneuse était douée d'une expérience précoce. Le malheur rend craintif, méfiant; et, si l'homme fortuné marche hardiment et à pas précipités, la Misère est presque boiteuse. Aussi Eugénie aperçut-elle aussitôt une obscurité gênante dans certains détails de cette catastrophe, qu'elle déplorait par amour pour Horace : elle l'accusa surtout d'avoir jugé

Wann-Chlore avec trop de précipitation, de légèreté; puis se mettant à la place de Landon, elle arrivait à cette tendre fille, lui demandait : « L'as-tu donc trahi? l'aimes-tu toujours? » Et se confiant au charme de la dernière entrevue, elle trouvait la réponse écrite dans l'histoire de leurs premières amours; mais bientôt revenaient à la mémoire d'Eugénie toutes les preuves de cette sourde trahison : elle pensait que l'amour avait lentement déserté une correspondance connue de Landon seul, et les faits étaient accablans. Ne fallait-il pas un coupable?.. Discutant alors les moindres circonstances, elle restait dans un horrible embarras en hésitant à condamner ou Wann-Chlore ou Annibal, et la tendance qu'ont les belles

âmes à croire au bien, lui faisant toujours absoudre Salvati, et le dernier sourire de Wann-Chlore plaidant avec énergie la cause de l'amour, elle accusait Landon lui-même, cherchant à le convaincre d'un crime de lèze-amour. « Une femme, disait-elle, qui le voit, peut ne pas l'aimer; mais celle qui l'a connu, qui a vécu dans *son* âme, ne doit jamais le trahir!.. » Tout à coup Eugénie vint à songer que la source même de son bonheur était dans la faute qu'elle reprochait à Landon, et tout à coup ce sentiment d'égoïsme, qui n'abandonne jamais l'amour, la glaça de terreur en lui suggérant que si quelque fatale erreur avait causé cette catastrophe, ce n'était pas à elle à la découvrir; donc elle essaya de repousser, mais vainement, le penchant

qui l'entraînait à aimer sa rivale et à la plaindre : les âmes nobles, échappées de la même source, ne tendent-elles pas à se réunir ici bas !

Le jour surprit Eugénie plongée dans cette méditation pénible ; et, quand elle descendit, appelée par la cloche qui annonçait le repas du matin, ses deux mères, frappées du changement de ses traits, de sa préoccupation, de son air distrait, se firent un signe d'intelligence.

— Vous n'êtes plus reconnaissable aujourd'hui, Eugénie, lui dit sa mère en rentrant au salon ; vous ne nous dites rien.

— Il me semble, ma mère, répondit-elle en souriant, que je n'ai jamais beaucoup parlé.

— Eugénie, je n'aime pas de telles

répliques, une mère doit toujours avoir raison.

— Écoute bien ta mère, ma petite, dit madame Guérin à voix basse.

— Eugénie, continua madame d'Arneuse, que s'est-il passé entre vous et M. le duc? Voici huit jours que nous ne le voyons plus; votre gaîté a fui; votre figure est tellement changée, que vous m'inquiétez?.. M'écoutez-vous?

— Oui, madame.

— Eh bien, qu'est-il donc arrivé?

— Rien, madame.

— Rien? reprit madame d'Arneuse avec ironie, j'en suis ravie! Eugénie, songez que si vous manquez ce mariage-là, je vous mettrai à ce couvent que l'on vient d'établir... — Oui, madame, reprit Eugénie, et son accent

annonçait qu'alors elle accepterait la solitude avec joie. Les deux mères étonnées gardèrent le silence, et Eugénie attendit avec anxiété le moment ou elle serait seule pour répondre à Landon; mais ne retrouvant sa liberté qu'au sein de la nuit, elle écrivit, sans crainte d'être surprise, cette lettre qu'elle avait longuement méditée pendant tout le jour.

Lettre de mademoiselle d'Arneuse au duc de Landon.

« Horace, vous m'avez fait durement reconnaître mon infériorité en présentant à mes regards une si noble image!... Certes, en votre absence, comme Wann-Chlore, je briserais les cordes d'une harpe, je porterais le

deuil, je volerais vous secourir, je sourirais comme elle à la mort donnée par vous... Oh! j'essayerais même à la surpasser en amour! Ce dévouement est au fond de l'âme de toute femme qui aime : mais je sens que la pauvre Eugénie, ensevelie depuis sa naissance dans un obscur village, n'aura jamais à vos yeux l'éclat, la beauté, les talens de miss Wann-Chlore. Non, non, je ne saurai pas, avec cette grâce enchanteresse, exprimer mon amour; ce que je sais..., c'est que je vous aime. Ah! oui, car j'ose vous avouer un sentiment qui me saisit, il me subjugue, m'entraîne: ah! il vous plaira sans doute! J'aime Wann-Chlore, et... je vous sacrifie ma vie en vous répondant de sa fidélité. Elle vous adore toujours. Allez, cou-

rez sur ses traces, et mesurez au moins la force des preuves à la force de son amour. On a calomnié la vertu la plus pure, j'ignore comment; je puis bien obéir à ma conscience, mais il est au-dessus de mon courage de chercher cette cruelle vérité; si je la voyais je porterais les mains devant mes yeux.

« Allez donc auprès de Wann-Chlore, et... si vous suivez cette lueur fatale que je fais briller à vos regards, songez que des mon enfance (je l'avoue aujourd'hui), j'ai été façonnée à la douleur; le ciel m'a sans doute réservé une vie tout amère. Vous pourriez trouver dans cette résignation de la grandeur, du courage; il n'y a, monsieur, que de l'amour, et je suis sans mérite...: n'y a-t-il pas quelque

douceur à s'immoler au bonheur de celui que l'on aime?

«S'il arrivait alors... je n'ose l'écrire! Ah! gardez-vous de penser que la main d'Eugénie appartienne jamais... Je n'achèverai pas, vous me comprenez?.. Dans cette situation, de même que j'aime Wann-Chlore, de même, elle aussi, m'aimera, et sœurs en amour, elle me laissera vivre et mourir à l'ombre de son bonheur, à l'ombre de votre protection, plus heureuse mille fois que si j'avais vécu long-temps sans vous connaître.

« Horace, aujourd'hui, je suis maîtresse de moi, je peux rester votre amie, et mourir; mais si, demain, j'avais le droit de reposer mon bras sur le vôtre, je veux vôtre cœur tout entier, je le veux en despote; je serais

jalouse du nom seul de Wann-Chlore prononcé dans votre sommeil... Hélas ! y a-t-il au monde des créatures semblables à Wann-Chlore ? Ne serait-ce pas une création à laquelle vous auriez prêté vos propres perfections ? L'avez-vous bien vue ? ne vous avait-elle pas fasciné ? et ne vous a-t-elle trahi que parce qu'elle n'était pas aussi parfaite ?... Hélas ! elle a été élevée par un être sublime ! un ange vous avait offert un ange. Eh bien, daignez être pour Eugénie, ce que sir Wann a été pour sa fille : vous me formerez à l'image de cette belle créature, j'étudierai avec ardeur ce qui vous plaira, et... vous m'aimerez au moins comme votre ouvrage !

« Enfin, une espérance me reste au milieu de mes alarmes, c'est que, si

je n'ai pas été trouvée digne des fleurs divines de votre premier amour, vous serez, vous, le premier, le dernier amour d'Eugénie; et si faudra-t-il qu'aux feux de ma tendresse votre cœur laisse éclore quelque sentiment pour moi... Ne désirais-je pas votre bonheur aux dépens du mien? Hélas! être votre Eugénie !... être à vous, que je vois si grand! Vos écrits me font trouver mon âme petite : vous m'avez imprimé, je ne sais quel respect qui me charme, car je ne sais quel instinct me porte à vouloir rencontrer force et grandeur, là où est mon amour : vous serez donc *mon créateur?* Nommez-moi votre créature, ce nom me sera doux. Puis-je espérer?.. Oh, mon cœur se brise!.. Amie ou épouse, je serai glorieuse

de mes sentimens, ne voyant que petitesse à vous déguiser combien vous m'êtes cher. Laissez-moi donc vous prendre la main, vous regarder sans éprouver ce tressaillement qui donne autant de douleur que de joie et vous dire : « Ami ! ma réponse est-elle claire, feras-tu le bonheur d'Eugénie ?... » Je n'ai plus qu'une crainte, c'est de trouver la vie trop courte pour te prouver mon amour !... Adieu, je me confie aux illusions de la belle Espérance. EUGÉNIE.

Au matin, la fidèle Rosalie porta secrètement cette lettre à Horace. Eugénie resta d'abord plongée dans les angoisses d'une morne attente : ses regards avaient quelque chose de farouche; ses pensées la balançaient entre la vie et la mort; elle frisson-

nait au moindre bruit; et pâle, tremblante, elle laissa son ouvrage, ne pouvant rien faire; mais emportée bientôt par une espèce de folie, elle se mit à courir à travers le jardin, éprouvant le besoin de déverser dans une extrême agitation du corps la cruelle activité de son âme.

CHAPITRE XI.

La profonde préoccupation d'Eugénie, l'absence de Landon et leur tristesse avant cette confidence solennelle, donnaient, depuis huit jours, les plus vives inquiétudes aux deux mères; et dans le cercle étroit de leur vie, ce silence était un événement aussi important qu'une déclaration de guerre pour un souverain. Aussi Rosalie avait déjà prévenu sa jeune maîtresse que les conférences du soir roulaient entièrement sur les causes secrètes d'une situation si désespérée; et madame d'Arneuse, trop impatiente pour dissimuler long-temps,

fit sentir la veille, à sa fille, tout le poids d'une colère concentrée.

Pendant les huit jours que durèrent les chagrins des deux amans, les idées de madame d'Arneuse avaient complétement changé. En effet, du moment où elle apprit que son gendre était un duc, un duc de Landon, un Landon-Taxis, jeune homme plein d'esprit, ayant des manières nobles, possédant une fortune considérable, des terres, des châteaux, un hôtel à Paris, cachant avec mystère un grade sans doute supérieur et des décorations méritées, madame d'Arneuse ne tarda pas à s'engouer de son gendre : Landon devint son idole; elle se trouva fière d'une telle alliance; et, au milieu d'une gloire si éclatante, elle ne vit

plus sa fille que comme une tache au soleil. Eugénie était-elle digne d'un homme aussi distingué, d'un cavalier si accompli?... Lui enviant même secrètement son bonheur, elle ne fut pas satisfaite de lui commander l'expression de son amour, elle reprenant bientôt l'air de sévérité qu'elle avait déposé le jour où elle l'avait vue dans les bras de la mort; et madame d'Arneuse devint d'autant plus sévère, qu'elle était jalouse, que sa fille allait échapper à sa domination, et qu'elle crut, en lui faisant durement sentir son pouvoir, le fonder pour l'avenir. Eugénie, heureuse et trop occupée des destinées de son amour, laissa voir qu'elle ne sentait plus le bras pesant de sa mère; alors la marquise,

furieuse, accordant à Landon la place qu'Eugénie devait occuper dans son cœur, ne jeta plus sur elle que des regards d'indignation et de colère.

Pendant que la jeune fille parcourait le jardin, sa mère et sa grand'-mère avaient commencé une longue conférence, jugeant qu'il était nécessaire d'examiner la position respective des deux maisons et de porter de prompts remèdes aux dangers que courait la gloire des d'Arneuse. La marquise avait d'abord été soigneusement fermer la porte du salon: cette porte, au sujet de laquelle on faisait de quotidiennes observations à Rosalie, ressemblait bien à celle du temple de Janus, mais elle produisait l'effet contraire : fermée, elle annon-

çait la guerre entre l'antichambre et le salon; ouverte, la paix régnait.

Séparées par une table de jeu, les deux dames se regardaient avec l'attention de deux avares pesant des louis d'or; l'une tenait son ouvrage d'une main, ses lunettes de l'autre, et madame d'Arneuse feuilletait machinalement un livre. « Eugénie, dit-elle à voix basse, aura fait quelque sottise!... » puis elle remua verticalement la tête de droite à gauche, de gauche à droite, et ce geste ne lui paraissant pas assez expressif, elle le commenta en soupirant et en levant les yeux au ciel, ce qui voulait dire : « qu'une mère est souvent à plaindre!... » — Voici précisément huit jours qu'*il* n'est pas venu!... répondit madame Guérin qui, par

ces paroles, mit le feu aux poudres.

— Vous verrez, s'écria madame d'Arneuse, qu'Eugénie manquera ce mariage-là!... et le malheur nous poursuivra en tout... en tout! répéta-t-elle en frappant sur la table; voici huit jours que le duc n'est pas venu!... Cette petite sotte-là ne lui convient pas, ou elle aura fait quelque faute... Elle est froide comme un marbre, elle change à vue d'œil, elle est laide!... Elle ne m'écoute pas et croit avoir plus d'expérience que nous. Ah, la damnée fille! elle me donne la fièvre!... Si elle n'était pas duchesse de Landon, je mourrais de chagrin!... Perdre la seule occasion qui puisse se présenter de reparaître à la cour, dans le monde avec éclat... et tout dépend d'elle... Ah! je ne lui

retrouverai, ma foi, pas un prétendu comme celui-là!... »

En entendant cette philippique, madame Guérin laissa tomber sur le tapis un mouchoir qu'elle marquait des initiales A. L. : l'engagement devenait trop chaud pour lui permettre de tirer un seul point. « Comme tu t'effrayes, ma chère amie! Eugénie est triste, mais c'est tout simple; elle n'a plus que huit jours à être demoiselle : le jeune homme ne vient pas? eh bien, ne faut-il pas qu'il fasse ses apprêts?...

— Une semaine sans venir!... répéta madame d'Arneuse, et Eugénie a les larmes aux yeux.

— Hélas! répondit madame Guérin, n'étais-tu pas triste aussi toi, la veille de ton mariage?

— C'était un pressentiment!... dit madame d'Arneuse.

—Oh, oui! ma pauvre fille! ce jour-là est bien la cause de tous nos malheurs! » Ici les deux dames soupirèrent simultanément et la fille répondit à sa mère : « Effets naturels de votre ambition! Vous m'auriez déshéritée si je ne m'étais pas soumise.

— Allons, allons, ma fille, c'était écrit là haut! que veux-tu? le mal est fait.

— Oh, oui! s'écria madame d'Arneuse, mais il ne s'agit pas de moi; tâchons de questionner Eugénie et d'apprendre la cause de cette rupture... Je veux que ce mariage-la se fasse, et il se fera! Maintenant Eugénie ne dira pas un mot, ne se permettra pas un geste, un regard que

je ne l'aie ordonné. En conduisant ainsi l'affaire elle réussira peut-être!... après... cela ne me regardera plus.

Enfin, après de longs discours et une multitude d'hypothèses, madame Guérin termina en disant : « J'espère, ma chère amie, que tu ne rudoieras pas cette petite, elle est gentille!...

— Mais je pense, reprit madame d'Arneuse, qu'elle n'a pas à se plaindre! Si j'ai un reproche à me faire, c'est de la traiter avec trop de douceur!... »

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit et Eugénie parut; elle marchait lentement, les yeux presque fixes et une profonde terreur siégeait sur ce front qui, pour la première fois, exprimait des alarmes aussi cruelles.

Parvenue au milieu du salon sans rien apercevoir, elle se sentit saisir avec force par le bras, et sa mère, la conduisant devant une glace, lui dit d'un ton sévère : « Si M. le duc venait !... Voyez votre figure ? vous avez encore vos papillotes et vous faites peur !...

— Mais, maman...

— Chut ! lui dit madame Guérin, écoute ta mère.

— Eugénie, lui dit madame d'Arneuse, qu'avez-vous ? » Elle ne répondit pas. « Qu'avez-vous, Eugénie ?...

— Mais, maman, rien, je vous assure !

— Comment rien ? vous êtes triste, et M. le duc reste huit jours sans nous faire une seule visite...

— Eh, madame, puis-je le forcer?...

— Je sais fort bien, mademoiselle, que vous êtes assez gauche pour l'éloigner; mais que s'est-il passé entre vous? je veux le savoir!... » Eugénie garda encore le silence. « Eh bien, ajouta madame d'Arneuse en lançant à sa fille un regard terrible, répondrez-vous à votre mère?... » A ce moment Eugénie ne trembla plus comme jadis, et, soit que déjà son courage s'accrût avec les circonstances, soit qu'elle se sentît plus forte à la veille d'avoir un protecteur, elle regarda sa mère en face et lui répondit doucement : « Ah, ma mère! pourquoi me tourmenter?... »

Madame d'Arneuse se tourna vers sa fille, et, les lèvres presque blanches de colère, lui dit d'un son de

voix dont elle chercha vainement à déguiser le trouble : « Le joug de votre mère vous est donc bien pesant pour lui parler ainsi? vous croyez-vous déjà mariée? Il faut mon consentement, mademoiselle! ah! je vous ai trop gâtée! et voilà la récompense de mes soins : aucune confiance en moi, des reproches, des injures!... Ciel, est-ce donc pour nous punir que vous nous donnez des enfans!... Si Dieu vous en accorde, Eugénie, je ne souhaite pas qu'ils vous ressemblent... vous seriez trop malheureuse!... »

Eugénie pleurait à chaudes larmes; mais sans écouter ces témoignages de tendresse, sa mère ajouta : « Retirez-vous, mademoiselle, on ira vous chercher à l'heure du dîner. » Eugénie se

leva, franchit avec rapidité les escaliers, les appartemens, afin de ne pas rendre les domestiques témoins de ses larmes, et arrivée dans sa chambre, elle trouva de la douceur à pleurer seule. Madame Guérin intercéda vainement en faveur d'Eugénie et vainement se rendit garant de son amour pour sa mère, le dîner se passa sans que madame d'Arneuse eût l'air de savoir qu'il y eût à sa table une créature de dix-sept ans, nommée Eugénie. Rosalie haussa plus d'une fois les épaules à l'insu des convives et la tristesse de mademoiselle fut le sujet entre elle et Marianne d'une longue discussion : tout ce qui se passait au salon produisait toujours un contre-coup à l'anti-chambre. Au reste, dans quel

palais ce contre-coup n'a-t-il pas lieu, un maître aurait beau ne rien dire, ses laquais seraient muets.

La pauvre Eugénie, confinée dans sa chambre, se trouvait heureuse de pouvoir penser à Horace en toute liberté, lorsque madame Guérin vint l'y trouver : « Ma chère enfant, tu as fâché ta mère et il ne faut pas bouder ainsi les uns contre les autres, cela me fait mal, vois-tu?... Allons, viens, descends, prends ta jolie petite mine, ne sois plus sérieuse : tu entreras et tu commenceras par demander pardon à ta mère.

— Et de quoi?... dit Eugénie...

— Je n'en sais rien, répondit la grand'mère, mais demande lui toujours pardon, embrasse-la bien *gentiment*, faites la paix et ne la trou-

blons plus. Ta mere en sait plus que toi, mon enfant, et tu dois l'écouter, ne pas la contrarier; elle est ta mère, ne veut que ton bien, ne peut que te donner de bons avis... viens, mon cœur... »

Elle entraîna Eugénie au salon, et la chère créature accourut à sa mère avec la candeur d'un enfant. Madame d'Arneuse tendit les joues à sa fille, après qu'Eugénie eut balbutié quelques mots vagues de : « reconnaissance, devoir, respect, etc., » et sans quitter son air de grandeur et de sévérité, elle dit avec un geste dramatique : « Me direz-vous maintenant pourquoi M. Landon...

— Maman, répondit Eugénie en l'interrompant, absolument rien...

— Allons, s'écria la grand'mère,

tu vois bien qu'elle ne sait seulement pas ce que tu veux lui dire... elle souffre de l'absence de M. Landon, et n'en devine pas les motifs, n'est-ce pas mon enfant? » Eugénie garda le silence et chacun l'imita. Mais ce traité de paix n'était qu'un armistice: au bout d'une demi-heure ces mots « Eugénie, allez vous habiller » prononcés froidement par madame d'Arneuse, furent un arrêt qui renvoya encore la jeune fille dans sa chambre.

A peine Rosalie commençait-elle la toilette de sa jeune maîtresse que Marianne annonça au salon M. le duc de Landon. A ce nom et en voyant paraître son gendre chéri, madame d'Arneuse, avec la rapidité de l'éclair, sut prendre un air gra-

cieux et enjoué.—Eh, bonjour, *mon ami*, voilà un siècle que nous ne vous avons vu... Elle se lèva, et, tendant la main à Horace, elle balança si bien sa tête que le duc se trouva forcé de l'embrasser. — Que vous est-il donc arrivé? j'ai été vraiment dans l'inquiétude.

— Et moi aussi, dit madame Guérin avec une sensibilité vraie. Horace ne pouvait que saluer de la tête. En s'asseyant, il baisa la main de madame Guérin.

— Daignez m'excuser, mesdames, dit-il, j'ai été indisposé, accablé d'affaires, de soins...

— Indisposé!... s'écrièrent à la fois les deux dames; seriez-vous encore malade? vous êtes changé! voulez-vous prendre quelque chose?

parlez? Qu'avez-vous eu? mon Dieu!

— Oh, rien, répliqua Landon, bagatelles!.. Cependant son front se chargea de nuages en prononçant ces paroles.

Madame d'Arneuse avait trop de finesse pour ne pas voir, à l'air et aux manières d'Horace, que rien n'était changé à la proposition de mariage, qu'elle subsistait dans toute sa force; et, sa gaieté revenant alors, elle déploya pour son gendre toutes les ressources de son adresse, toutes les ruses de sa coquetterie, croyant comme une fée, décrire un cercle magique dont il ne sortirait pas.

— Eh je ne vois pas mademoiselle Eugénie, s'écria Landon aussitôt qu'il put se soustraire aux attentions de la marquise.

— Eugénie! répondit-elle en jouant la surprise, elle est chez elle. Cette chère enfant s'habille, elle est bien aimable! Au moment où l'on va perdre son unique bien, dit-elle en cherchant à connaître les intentions de son gendre, on lui trouve plus de charmes que jamais : tous ces jours-ci Eugénie a été vraiment étonnante, elle est d'une douceur, d'une sensibilité... Méchant, de nous enlever notre joie!..

— Vous l'enlever, madame! s'écria Horace avec une imprudente vivacité, j'espère que nous ferons une même famille.

— Bien, pensait madame d'Arneuse, je serai maîtresse chez mon gendre, j'aurai mes gens, mon hôtel, mes voitures, ma terre, etc. « Allons,

dit-elle pénétrée de la plus vive joie, venez, que je vous embrasse, mon pauvre ami, j'avais besoin d'un fils tel que vous!.. Ah! vous m'êtes bien cher!..

Madame Guérin lui tendit la main, serra la sienne, en s'écriant : « Mon cœur m'avait bien dit que j'aurais un petit-fils!..

Horace fut tout étonné de rester froid à ce manége et de ne rien sentir pour ceux qui lui offraient tant. Involontairement, il avait comparé cette scène à celle dans laquelle sir Wann lui offrit sa fille; ce souvenir le rendit morne et distrait.

— Souffrez-vous? lui dit aussitôt madame d'Arneuse dont les soins se portaient toujours au physique.

A ce moment Eugénie entra, elle

salua Landon du plus doux sourire; et, sans interrompre la partie d'échecs que faisait sa mère, elle s'assit auprès de madame Guérin de manière à pouvoir contempler en paix son bien-aimé: religieusement, elle examina son visage, ses cheveux, ses yeux, interrogeant son front, épiant ses pensées, et quand leurs regards confondus se parlèrent, Eugénie sentit son cœur s'épanouir comme une rose. Elle voyait là, non plus celui que son cœur avait choisi tout d'abord, mais un être paré de ce charme que nous trouvons aux illustres infortunes, une âme dont toute la richesse lui était connue, et alors elle s'écriait avec le Dante entrant au paradis :

Oh gioia ! oh ineffabile allegrezza !
Oh vita intera d'amore et di pace !
Oh senza brama sicura richezza !

Un premier regard, recueilli avec reconnaissance, ne sembla-t-il pas lui dire : « Désormais tu seras pour moi une autre Wann-Chlore !.. » et alors, heureuse comme l'âme du juste qui, franchissant les cieux, arrive au séjour du bonheur, Eugénie resta plongée dans cette ivresse que le même poëte a si bien décrite en ces vers :

Ciò ch'io vedeva mi sembrava un rizo
Dell' universo. . . . . .

Tout ne lui souriait-il pas dans l'univers ?..

La cloche qui annonça le dîner la tirant de cette suave rêverie, elle se plaignit de la rapidité du temps.

Au dîner l'on convint de signer le contrat dans quatre jours et d'unir alors les deux amans. A cette convention, Eugénie tressaillit et resta stupéfaite de trouver de la douleur au milieu de sa joie.

Après le repas, la fraîcheur du soir invita les deux amans à la promenade; et madame d'Arneuse était trop politique pour ne pas les laisser libres : elle ne les suivit donc que de loin. Lorsqu'ils arrivèrent près du bosquet, Horace, montrant alternativement à Eugénie et son étoile chérie et l'astre des nuits, lui dit : « Vous comprenez aujourd'hui les paroles vagues que je prononçai quand nos cœurs s'entendirent ici pour la première fois!

— Aussi vous répéterai-je, Horace,

en vous montrant cet astre, que Wann est pure comme lui!

— Chère Eugénie, dit-il avec une profonde émotion, votre innocence vous empêche de concevoir le mal!..

— Ah! je me tairai volontiers!.. reprit-elle en retenant ses larmes. Eh bien, vous consentez donc à faire le bonheur d'Eugénie?.. Elle le regarda avec une simplicité touchante; et Landon, savourant le charme de cet aveu, se contenta de baisser la tête par un mouvement plein de grâce. Et Eugénie dit encore : « Oh, mon cher! oui, bien cher Horace, je n'entends rien à ces vaines cérémonies de la terre par lesquelles on imagine de lier à jamais deux cœurs qui s'aiment. Nous sommes seuls. Une de vos paroles, un simple mou-

vement des yeux me seront plus sacrés que toutes les pompes imaginables : jurez-moi de me protéger toujours, de vous laisser aimer par moi... de ne jamais repousser de votre sein une créature qui ne peut vivre que là... Je ne vous demande pas de me promettre un éternel amour, c'est folie, tant de circonstances... » Elle s'arrêta, des pleurs inondèrent son visage et elle s'écria : « Il y a dans mon âme une frayeur que je ne puis expliquer : je ne sais si elle vient de la force de mes sentimens ou s'il faut l'attribuer à cette scène... mais je tremble comme devant le malheur... et vous êtes-là... vous !..

Ils avaient, sans s'en apercevoir quitté le bosquet, le jardin, et, au

milieu des champs, gravi une éminence assez élevée d'où l'on découvrait toute la campagne: la lueur de la lune était moins forte, ils se trouvaient comme au-dessus de la terre, et leurs yeux, levés vers les cieux ou l'un sur l'autre, leur laissaient croire à une scène aërienne. Ils se sentaient seuls, dans un de ces ravissemens que les amans seuls éprouvent et qui sont ce qui existe de plus délicieux. Le calme de la nature avait quelque chose de solennel et semblait l'interprête de leur cœur dans les momens de silence. Il y avait auprès d'eux une pierre couverte de mousse qui, s'élevant comme un monument, leur parut un autel digne de la simplicité de leurs sermens.

— Eugénie, dit Horace en s'em-

parant de ses mains et les pressant avec un sentiment qui, sans être l'amour brûlant qui le consumait pour Chlora, participait réellement à l'amour même; Eugénie, Wann-Chlore est, je le vois, un fantôme qui vous poursuivra sans cesse : écoutez-moi donc bien? Je forme, en vous baisant ainsi les mains (et il les embrassa), une amitié sainte, un lien d'amour que rien au monde ne pourra détruire; vous pouvez en jouir en paix : notre union sera inaltérable comme ce ciel pur, comme cette lumière douce, comme les traits de votre visage...

—Je vous crois, Landon, et puis me dire en ce moment la plus heureuse qu'il y ait au monde!... Elle appuya sa tête sur l'épaule d'Horace

comme pour s'emparer sur-le-champ de lui et le duc la baisa au front avec la tendresse d'un amant. S'il avait pu songer en ce moment à l'enivrante joie que lui causa le premier baiser de Wann-Chlore, il aurait frémi !... Pour Eugénie, sentir les lèvres d'Horace se poser sur son front, fut une volupté céleste. « Maintenant je vis, dit-elle, maintenant je nais à une nouvelle existence et cette heure sera éternellement présente à ma pensée : elle sera le *charme* devant lequel fuiront mes craintes. Souvenez-vous-en toujours aussi... alors, elle me sera doublement chère !...

Ils revinrent à pas lents et silencieux ; mais l'harmonie de leurs pas, de leurs moindres mouvemens,

leur annonçait déjà que cette sainte promesse les faisait marcher sous un même joug. Le silence avait régné entre eux jusqu'à la maison. Arrivés à vingt pas de la porte, Horace, ému comme Eugénie par les diverses sensations qu'il avait éprouvées et regardant cette jeune fille comme son seul espoir (il était sans parens, sans famille), la prit dans ses bras, la serra avec force, et, l'embrassant, lui dit : « Oh, oui, Eugénie, ne crains rien !... » A ce moment parut madame d'Arneuse qui, s'avançant d'un pas grave et dans une attitude comiquement imposante, s'écria : « Mes amis, mes amis, vous n'êtes pas sages !... » Elle crut remplir à merveille son rôle de mère, et cette phrase, son accent détruisirent sou-

dain le charme auquel Eugénie et Horace étaient en proie : au milieu d'un divin concert une crécerelle avait crié.

— Vous avez raison, madame, répondit gravement Horace, douloureusement affecté de voir qu'il vivrait avec un être dont il ne serait jamais compris.

Pendant le temps qui s'écoula entre cette soirée et le jour du mariage, Eugénie eut bien encore des petites contrariétés : elle aurait maintes fois désiré aller se promener le soir avec Horace, mais madame d'Arneuse lui interdisait formellement de passer le seuil de la maison, car il était contre les convenances de laisser voir le bout du pied d'une jeune fille promise : elle eut bien des mo-

mens d'orages, ils furent pour elle semblables au bruit de la pluie pour celui qui repose sous un toit hospitalier; un regard, une parole d'Horace guérissaient les égratignures faites par sa mère. Une nuit elle rêva même que Wann reparaissait et brûlait le palais habité par elle; mais elle secoua toute superstition en se voyant prête à saisir le bonheur.

Le jour du contrat Horace arriva de bonne heure; et, trouvant toute la famille réunie au salon, il jeta en riant une lettre à madame d'Arneuse et lui dit : « Si vous aimez les dignités, ma mère, et je vous soupçonne de ce crime de lèze-bonheur, vous aurez un gendre Général, Commandant de la Légion, Commandeur de

Saint-Louis, etc. — Un Commandeur! s'écria la marquise; à ce mot, l'ombre de l'ancien régime, exhumée de la tombe, apparut à ses regards; un commandeur!... elle voyait déjà des talons rouges.

La cause de l'avancement extraordinaire de Landon était très-simple. Il avait pour cousin le duc de P... Ce vieux seigneur, en rentrant avec le roi, n'oublia pas Horace; et, comme au retour de nos princes légitimes, on venait de réunir les deux noblesses; les deux armées sous la même enseigne par les mêmes faveurs, le duc de P... avait représenté qu'un militaire aussi distingué que Landon pouvait être comblé d'honneurs sans exciter d'étonnement: sa fuite d'Espagne. quand il revint à

Paris, attiré par la trahison de Wann-Chlore, étant présentée sous un nouveau jour, l'avait fait regarder comme un de ceux qui étaient restés fidèles au fond du cœur. L'éclat de son nom, le désir qu'avait le duc de P... de rendre sa famille puissante, tout contribuait à mettre Landon dans une situation politique très-brillante : son cousin l'avait peint comme un des fidèles soutiens du trône. Aussi le vieillard, charmé de la gloire militaire d'Horace, finissait-il sa longue épître en donnant à son cousin l'espoir de siéger bientôt auprès de lui à la chambre héréditaire. Eugénie, peu touchée de ces nouvelles, commença à découvrir des disparates entre son caractère et ceux de sa mère et de madame Guérin : elle

ne partagea ni leur joie ridicule, ni leur enthousiasme.

Ce jour était alors un jour de triomphe pour tout le monde : Rosalie chantait victoire. « Les contrats signés, s'écria-t-elle, après sept mois de marches et de contremarches ! Est-ce là conduire une intrigue !

— Allons, mademoiselle, répondit le maréchal, vous serez maintenant mon chef de file.

— Je le sais bien, dit-elle en riant, aussi mes talens sont-ils récompensés ? M. le duc nous dote de huit cents livres de rente...

— Et je serai cuisinière d'une duchesse ! s'écria Marianne. La joie régnait partout.

Le 12 octobre 1814 fut le jour

désigné pour l'heureux jour du mariage. Pendant l'intervalle on forma la maison de madame la duchesse de Landon-Taxis. Nikel resta le valet favori, et Rosalie première femme de chambre, Marianne eut une pension ; et du reste, la maison d'Eugénie se composa des gens qui ressentaient ses bienfaits à Chambly.

Eugénie et Horace s'accordèrent à désirer de faire un voyage à la terre qu'ils possédaient en Bourgogne ; au mois de novembre seulement, ils consentaient à venir habiter leur hôtel à Paris. Landon abandonna à sa belle-mère le petit hôtel Landon, car madame d'Arneuse, dévorée du désir de reparaître à Paris, avait refusé, au grand contentement des époux, de les suivre à

Lussy. Elle fit observer que sa présence était utile pour diriger la restauration de l'hôtel Landon, le meubler au goût d'Eugénie, qu'elle consulterait pour la moindre tenture, les couleurs, les bois, les dorures, les étoffes, les meubles, etc.

Ces soins, ces détails annonçaient la plus haute opulence et Eugénie croyait rêver, elle demandait ingénument à Horace s'il ne se ruinait pas. Landon lui apprit que le vieux Guérard avait si bien administré ses revenus, que sa fortune était doublée, et ce vieil ami lui avait annoncé en outre qu'il tenait en réserve une somme de cinq cent mille francs pour les frais du mariage de son cher nourrisson.

— Nous serons donc à même,

dit Eugénie, de faire le bien !...

Au milieu de cette joie, madame d'Arneuse éprouva un chagrin violent : Landon n'offrait pas une épingle à Eugénie !... Cette aimable enfant l'avait exigé d'avance et en secret d'Horace ; mais aux yeux de madame d'Arneuse un mariage sans corbeille ne devait pas être heureux. Aussi, quand, après bien des questions faites avec sa finesse ordinaire, elle apprit que cet ornement principal d'un mariage *comme il faut* manquerait absolument, elle dit en confidence à madame Guérin : « Il se dément un peu notre jeune homme, je ne l'aurais pas cru avare !... « Mais le lendemain les superbes présens, apportés par Landon aux deux dames, lui vaurent les complimens les plus affec-

tueux; et le soir, madame d'Arneuse dit à sa mère, avec un air de conviction : « Ne vous ai-je pas toujours répété qu'il était impossible de refuser à M. Landon une magnificence bien entendue ; en voyant seulement ses chevaux, cela se devine. »

La veille du mariage arriva, et Eugénie fut tout étonnée de l'intérêt que sa toilette et sa figure inspirèrent à ses deux mères. « Hé, ma pauvre enfant, lui dit madame Guérin en l'embrassant, j'aperçois à ta joue une petite tache rouge... viens, viens! » et la grand'mère lui donna une eau souveraine pour faire disparaître ce défaut. A tout instant ses deux mères la regardaient avec une inquiétude mêlée d'intérêt. Parfois madame Guérin prenait les mains

d'Eugénie et, les serrant avec tendresse, disait : « Pauvre petite ! » Madame d'Arneuse la contemplait aussi en souriant et s'écriait : « Mon enfant, c'est pourtant demain !... » Rosalie, languedocienne qu'elle était, souriait en entendant ces discours. Cette tendresse du moment exprimée par mille réticences semblait voiler un mystère, et Eugénie était trop heureuse pour chercher à le deviner.

Rosalie et Nikel en étaient déjà à tu et à toi ; Marianne prétendait même... ; mais pure jalousie de femme !

M. Landon, ayant envoyé ses gens à Lussy et rendu sa maison de Chambly au propriétaire, coucha, la veille de son mariage, chez madame d'Arneuse ; alors tous les personnages

de ce drame dormirent sous le même toit : dormirent ?... veillèrent !... et cette conduite n'était pas très-orthodoxe ; mais l'aspect de la couronne ducale avait dissipé tous les scrupules de madame d'Arneuse.

CHAPITRE XII.

A la pointe du jour Eugénie se leva pour examiner l'état du ciel; elle aperçut à l'horizon de gros nuages noirs qui annonçaient un orage : « Quel malheur, se dit-elle, que le temps ne soit pas beau pour notre voyage ! »

A ce moment elle vit entrer sa mère qui, s'asseyant auprès d'elle, lui dit : « Ma fille, M. le duc de Landon a voulu partir, après la bénédiction nuptiale, pour sa terre de Lussy, sans être accompagné de votre mère, j'ai cédé... (ce mot parut très-difficile à prononcer à madame d'Arneuse); c'est vous dire, Eugénie, que votre

situation et la mienne sont tout à coup changées : si votre mère a fait plier sa volonté selon les désirs de votre mari, vous devez vous soumettre, vous, à ses moindres caprices. Cette conduite m'a déplu : il vous emmène loin de nous au moment où les soins d'une mère sont plus que jamais nécessaires; alors je suis forcée de vous donner ce matin les avis qu'une mère doit à sa fille...

Là, madame d'Arneuse fit une pause, et Eugénie, pour la première fois, était tentée de sourire à l'aspect du masque de gravité mystérieuse qui couvrait le visage de sa mère– « Eugénie, reprit-elle, l'honneur d'une femme est son bien le plus précieux...

Madame d'Arneuse s'arrêta encore, et, jugeant qu'il fallait débuter par

des généralités, elle dit à sa fille : — « L'honneur cependant sera maintenant d'obéir à ton mari en tout. Nous sommes toutes faiblesse, mon enfant, et c'est par la ruse que nous obtenons quelque pouvoir en ménage. — Oh! maman, je n'aurai jamais besoin de ruse, je l'aimerai !... voilà toute ma science : faire sa volonté sera mon plus grand bonheur... — Bien, ma fille, ce sont là les principes que je vous ai inculqués ; mais écoute : il n'y a pas de femme qui ne veuille être la maîtresse... Tu peux penser autrement en ce moment, mais ta mère a deux fois ton âge et connaît la vie : or je t'engage à bien suivre mes conseils ; à n'en prendre jamais que de moi, et surtout, à toujours me dire ce qui se passera entre ton mari

et toi, même dès le commencement de ton mariage; alors, nous prendrons des mesures, Eugénie, pour que tu puisse être tout-à-fait heureuse. Ah! ma chère enfant, il y a deux grands systèmes à suivre pour s'emparer du cœur des hommes : moi, j'ai débuté par les larmes, les attaques de nerfs, les vapeurs, et j'ai reconnu qu'il était infiniment plus aisé de leur imposer notre empire en saisissant le pouvoir avec audace et leur disant en face qu'ils ne nous valent pas. A force de leur répéter la même chose, ils finissent par nous croire, de guerre lasse... Tu sens que je ne te parlerai pas du parti de la douceur : se soumettre est la plus grande sottise que puisse faire une femme...

A chaque instant Eugénie témoignait son désir de répondre, mais à chaque instant madame d'Arneuse lui imposait silence et continuait. « Ce n'est pas là tout, j'ai une foule de choses à te dire. . . . . .

En écoutant ce discours, Eugénie rendit grâce à Horace d'avoir exigé un mois de solitude à Lussy et son âme pure applaudit par instinct à la délicatesse de cette conduite.

Bientôt elle s'habilla comme le désirait Landon : ses beaux cheveux châtains se roulèrent en mille boucles, elle revêtit une robe de casimir blanc; et, dès le matin à neuf heures, accompagnés de madame d'Arneuse, de madame Guérin, de Rosalie et de Nikel, ils se rendirent à la mairie de Chambly et à l'église; puis à dix

heures le postillon fit entendre son fouet. Une calèche de voyage attendait les deux couples.

Les adieux de madame la marquise d'Arneuse à sa fille et à son gendre formèrent une scène toute pathétique et jouée avec assez de naturel. Elle commença par serrer Eugénie dans ses bras et sut trouver quelques larmes qui firent un très-bon effet; puis, elle la regarda de temps à autre d'un œil morne, elle lui tendait la main et pressait la sienne avec un tendre sourire. « Pauvre petite!... » Enfin, quand Eugénie se leva, madame d'Arneuse la retint dans ses bras sans vouloir la rendre à Landon. Alors Eugénie, étonnée de ce luxe de tendresse, s'accusa d'avoir mal connu le cœur de sa mère.

Pour madame Guérin, elle était simplement affligée, et ne pouvait pardonner à son petit-fils l'idée bizarre d'emmener ainsi Eugénie : aussi, lorsque madame la duchesse de Landon fut partie, que les deux mères rentrèrent dans le salon désert, madame Guérin, regardant sa fille, s'écria :

— « Certes, tel n'était pas l'usage avant la révolution.

— Le jour qu'il nous a parlé des mœurs et du monde, je me doutais de tout ceci.

— Pourvu qu'il ne leur arrive rien !

— Pourvu qu'Eugénie ne soit pas malade, elle est faible !

— Quelle originalité de nous laisser seules et sans société !

— Pauvre petite, que va-t-elle devenir ! »

Telle fut la litanie de madame Guérin.

Celle de madame d'Arneuse était bien différente :

—« Je vais donc quitter Chambly !

—Nous allons habiter Paris et un bel hôtel.

—Je vais être occupée à monter la maison de ma fille !

—Recevoir des visites de toute ma famille et des parens de mon gendre !

—Enfin voilà Eugénie duchesse !

—Ah, c'est un beau mariage !

—Nous n'en pouvions pas faire un moindre.

—Eugénie a un long voyage à faire.

—Pauvre petite, que va-t-elle devenir sans moi !... »

Là, les deux dames se trouvèrent

sur la même note, et firent un duo qui, après bien des réflexions, se termina par ces phrases : « bah, Eugénie se tirera bien d'affaire !.. Elle fera comme nous ! La nature est une bonne mère. »

Bientôt elles se rendirent à Paris et s'installèrent avec joie au petit hôtel Landon. Là, elles reçurent la cour et la ville ; et ce fut bien autre chose : pour la marquise, les plaisirs, les réceptions, les attitudes de reine, la toilette, tout revint avec plus de fureur qu'au premier âge. A l'inconstance et aux caprices près, Marianne prétendit que madame n'avait pas eu un moment d'humeur. Elle rajeunit, et il n'est pas besoin de faire observer qu'elle partageait les sentimens et les opinions de la haute aristocratie : — « les d'Arneuse !.. Ah, les

d'Arneuse !... Prrr, les d'Arneuse !

Enfin, pour bien connaître madame la marquise, laissons de côté son équipage aux armes des d'Arneuse, ne faisons pas mention du chasseur, des laquais en livrée rouge et or, et entrons dans le salon du petit hôtel Landon : voyons-le, non pas décoré avec cette simplicité noble qui indique la grandeur sans faste, l'opulence sans la petitesse du parvenu, mais orné de tapis précieux, de meubles dorés, de draperies rouges, et tel enfin que pourrait être le salon d'un prince : madame d'Arneuse est entourée de ses parens, qui, depuis peu, daignent la reconnaître et la voir.

Elle est mise, non plus avec cette mesquinerie dont elle rougissait à

Chambly, mais avec un luxe ridicule. Elle porte une robe de velours bleu de ciel; les dentelles, les fleurs, tout est prodigué. « Madame, lui dit-on, vous avez conclu pour mademoiselle d'Arneuse un très-beau mariage? — Monsieur, oui, M. le duc de Landon était un parti sortable; j'en suis satisfaite, d'autant plus que Landon est fort bien: joli cavalier, les manières douces, aimable... » L'air dont elle accompagne ses paroles veut dire : « Maintenant que la noblesse reprend ses droits, une d'Arneuse aurait pu trouver mieux!... »

Sur sa figure mobile comme celle de Célimène, mille sentimens divers se succèdent : elle sourit à l'un, reçoit froidement l'autre, écorche celui-là par un mot, caresse celui-ci,

change vingt fois d'expression et de caractère : elle est sérieuse, grave, et tout à coup vive, enjouée ; elle politique et parle modes ; détruit la charte et sappe une réputation; prend un air imposant, et ne retient pas une idée triviale, reste de son éducation première. Elle est spirituelle, fine, occupe tout son salon d'elle-même, règne, contente une foule d'esprits superficiels et à peine se trouve-t-il un seul cœur qui la juge ! Née pour le faste et la grandeur, son génie est dans le monde comme dans un élément. Celui-ci la croit franche, celui-là la trouve dissimulée. Elle ressent vivement. C'est la corde qui dans le feu pétille, s'élance, se tourne, se retourne; à l'humidité, s'assouplit, se plie, s'allonge, s'amollit, et qu'un

souffle d'été détendra tout à coup. Enfin, à l'examiner froidement, on devine, dans le mouvement excentrique qui l'agite, le besoin qu'elle éprouve de se fuir elle-même : elle ne peut pas vivre avec son cœur, parce qu'il est vide, avec son âme, parce qu'elle est sèche.

Madame Guérin, simplement mise, est reléguée dans un coin : heureuse quand elle trouve un notaire, un avoué (les affaires exigent quelquefois leur présence), ou l'un de ces jeunes gens qui ne connaissent pas encore le monde, alors elle s'en empare avec adresse et réussit quelquefois à faire sa partie. Le soir, quand le salon est vide, madame d'Arneuse entrevoit sa mère : « Hé bien, maman, avez-vous fait votre boston?

— Oui, M. Giraud...

— Oh! quel nom allez-vous chercher là; mais est-ce que je reçois de ces gens-là, moi?...

— Mais il est notaire...

— Eh! qu'est-ce qu'un notaire? madame... Quand Eugénie sera de retour, il faudra balayer mon salon, et que mon gendre n'y trouve que d'honnêtes gens. » A ces mots elle salue sa mère, et madame Guérin se dit : « Toujours la même... » Elle gémit, mais elle l'aime : c'est sa fille, la seule qu'elle ait eue, c'est l'arbre auquel elle s'attache, son asile, le seul être au monde qui s'intéresse à elle!...

Au moment où Eugénie monta dans la calèche de M. Landon, et qu'elle fut entraînée vers la Bourgogne, elle entra dans un nouveau

monde. Voyager avec celui qu'on aime, voyager rapidement; se sentir emporté par un même mouvement, et comme dans un nuage; voir des pays entiers; l'aurore se lever, le soleil se coucher chaque fois sur des sites nouveaux, et avoir pour point de vue un horizon immense; pouvoir, à l'aspect d'un charmant paysage, d'une côte vineuse où mille voix célèbrent l'auteur de la nature en chantant la vendange; se saisir d'une main chérie, et, sans dire un mot, faire tout entendre par un regard; éprouver enfin dans la vivacité de cette vie errante la même vivacité qui anime notre âme et agite le cœur plus fortement qu'en aucune saison de la vie, telle est la peinture imparfaite du bonheur d'Eugénie. Elle

goûtait pour la première fois une volupté pure et sans mélange, la voix de sa mère ne retentissait que par souvenir à son oreille. Elle se sentait comme allégée d'un fardeau, heureuse enfin! Joignez à cela l'amour des regards, la confiance des âmes, la pureté des caresses, la volupté des moindres paroles... et, si leurs yeux tombaient sur d'autres êtres, ils voyaient Nikel et Rosalie heureux et sans nul souci.

Traverser ainsi d'une manière aërienne les campagnes de la Bourgogne, arriver à Lussy, fut pour Eugénie un bonheur inexprimable : souvent elle versa des larmes de joie sur le sein d'Horace; et Lamdon goûta la félicité nouvelle pour lui de se sentir aimé plus qu'il n'aimait lui-même.

Il avait presque oublié Wann-Chlore, et Eugénie vit errer sur ses lèvres un rire franc et dégagé de mélancolie. Loin de tous les yeux ils se livrèrent à leur amour avec toute la fougue des premiers désirs. N'existe-t-il donc pas de grandes et de nobles âmes qui conçoivent le bonheur sans satiété? Bien étroit est le cœur qui ne contient pas l'immensité du véritable amour!

Eugénie aurait bien voulu toujours vivre loin du monde auprès de son bien-aimé. Cette solitude, hélas! était pleine : la moindre fleur qui, la veille, s'épanouissait à leurs regards, devenait un souvenir pour le lendemain, et Eugénie s'entourait ainsi des monumens de son amour : il y en avait une foule, elle ne prononçait pas un mot sans entendre un

écho, ne jetait pas un regard qui ne fût un bonheur. Ce désert était peuplé de riantes images. Mais les lettres de sa mère se succédèrent si pressantes, qu'Eugénie, après quatre mois, fut obligée de retourner à Paris. Elle y revint avec douleur, et quand sa voiture roula entre ces rangées de maisons si tristes, elle eut un pressentiment de malheur qui se dissipa promptement à la voix chérie d'Horace. Eugénie surprit agréablement sa mère en lui annonçant une grossesse. Madame d'Arneuse accueillit sa fille avec tant de joie et de tendresse, qu'elle ne remarqua pas tout d'abord le changement prodigieux opéré par Landon dans l'esprit et les manières d'Eugénie. En revoyant après quatre mois une fille

dont la situation dans le monde, la beauté, la richesse, étaient pour elle des titres de gloire qui flattaient si fortement son amour-propre, madame d'Arneuse lui prodigue des soins *presque maternels*. Elle fit observer à Eugénie avec quel scrupule elle avait suivi son goût et ses désirs, pour l'ameublement de son hôtel et ses équipages; elle l'initia aux mystères de la société au sein de laquelle elle vivait; lui raconta ses plaisirs, sa vie, espérant bien partager avec sa fille les joies de la frivolité, les pâles illusions du monde.

Alors, durant ce premier mois, madame d'Arneuse, enivrée, ne vit pas tout de suite qu'Eugénie d'Arneuse était devenue madame la duchesse de Landon. Ce n'était plus cette

jeune fille craintive et timide, mais une jeune femme pleine de charme, d'une raison éclairée, ferme surtout dans ses résolutions courageuses. Elle s'exprimait avec grâce, avait donné l'essor à des manières nobles et attrayantes, Landon enfin, dans le désir de la soustraire à l'autorité maternelle, lui avait inspiré la conscience de sa propre valeur et de sa force. Loin de partager l'enthousiasme de sa mère à l'aspect de son hôtel et de ses gens, elle examina tout froidement et parcourut ses appartemens sans étonnement. Elle administra sa maison avec une facilité, une prestesse, une habitude qui lui étaient naturelles. Elle se rendit au cercle de sa mère, comme son devoir l'y obligeait, mais sans le fréquenter;

et eut soin de s'y tenir comme étran gère, pour faire sentir qu'elle laissait sa mère maîtresse dans son salon pour l'être dans le sien. Bientôt ce changement total, cette indépendance, cette séparation dans les intérêts étonnèrent madame d'Arneuse, et à la fin de l'hiver, elle fut toute surprise de voir sa fille rester au coin du feu avec son mari, au lieu de la suivre chez la Catalani et au bal.

Alors, en montant en voiture avec madame Guérin, elle lui dit : « Je ne sais pas, mais je trouve Eugénie prodigieusement changée.

— En mieux, répliqua la grand'-mère.

— Non, répondit madame d'Arneuse; elle a oublié que je suis sa mère et n'a plus d'attentions pour

moi! Demoiselle, elle était mieux... Son devoir ne l'obligeait-il pas à me suivre? Elle est d'une réserve ridicule! ah! je me souviendrai longtemps du silence imperturbable qu'elle a opposé à toutes mes questions, quand, à son arrivée, je lui demandais de me dire tout ce qui s'était passé entre elle et son mari. Là, elle m'a blessée au cœur.

—Eugénie est chaste! dit madame Guérin avec émotion.

—Je suis sa mère! répondit madame d'Arneuse en prenant un air de dignité.

—Quand une fille est mariée, ma chère, il ne faut jamais l'accuser, car un mari...

—Ne doit pas l'emporter sur les sentimens qu'elle me doit! ajouta

madame d'Arneuse en interrompant. Madame Guérin se tut en voyant régner sur la figure de sa fille une sévérité redoutable.

L'amitié de madame d'Arneuse pour sa fille et son gendre avait atteint le plus haut degré auquel des êtres vivans pouvaient aspirer. La marquise était arrivée sur un sommet trop élevé pour s'y maintenir, il fallait absolument en descendre, ne fût-ce que pour se trouver dans la nature; mais elle allait aussi vite vers le Zenith que vers le Nadir et il y avait tout à craindre en ce moment pour Eugénie et Landon. En effet, la noblesse du maintien d'Eugénie devint roideur; le soin qu'elle prenait de gouverner sa maison, défiance de sa mère ; ses ma-

nières, de l'orgueil : son rang l'aveuglait; elle écrasait sa mère par son faste; un dîner donné sans que madame d'Arneuse y assistât, indiquait le mépris de ses parens; enfin, les rapports qui existent entre une mère et une fille, séparées par une cour, s'envenimèrent et furent d'autant plus pénibles pour madame d'Arneuse qu'elle se trouvait arrêtée comme par un rempart d'airain quand elle essayait de reprendre quelque empire sur sa fille. Alors, examinant la différence de la situation d'Eugénie à Chambly ou d'Eugénie à Paris, vinrent des plaintes sur l'ingratitude des enfans, la philosophie du temps, les mœurs, le peu de religion du siècle, etc. Ces idées germèrent dans sa tête et pro-

duisirent un mécontentement sans cause raisonnable. Il semblait qu'elle fût contrariée d'un bonheur constant. Alors, à la fin du mois de mai, un an après la scène décrite au premier chapitre de cette histoire, madame d'Arneuse devint froide et sévère avec sa fille ; et, cependant elle habitait Paris, menait une vie conforme à ses goûts ; mais il y eut cette différence qu'Eugénie ne souffrait plus des caprices de sa mère.

Trois mois se passèrent ainsi sans que les attentions d'Eugénie eussent apaisé madame d'Arneuse, et Landon conservait avec sa belle-mère un tel *decorum* que, malgré son envie de se fâcher contre lui, elle ne pouvait rien trouver à redire à sa conduite.

Eugénie et Horace, liés par le même amour, heureux chaque jour d'un bonheur nouveau, s'amusaient de l'humeur de leur mère, en s'étonnant du malheur de certaines constitutions; car ils avaient remarqué qu'il était impossible d'accuser le cœur de madame d'Arneuse, il fallait plutôt s'en prendre à la nature de ses organes et au hasard.

Un soir, madame d'Arneuse, recevait des complimens sur le bonheur qu'elle devait éprouver à voir sa fille tenir dans le monde un rang distingué et jouir d'une considération flatteuse.

— « Ah, madame! répondit-elle, si le monde est satisfait, je n'ai rien à dire » Eugénie, en entendant ces mots, eut de la peine à retenir ses larmes. Quand le salon fut vide,

la duchesse étant seule avec sa mère et madame Guérin, demanda l'explication de cette phrase. La question, faite avec un espèce de crainte, sembla rendre à madame d'Arneuse toute sa supériorité; et, sans prendre garde au mal qu'elle pouvait faire à une jeune femme sur le point d'accoucher : « En quoi vous m'avez déplu, ma fille!... s'écria-t-elle, en rien... non, en rien : seulement vous vous affranchissez chaque jour de vos devoirs, et moi, bonne que je suis, je le souffre ; vous n'avez plus aucune affection pour moi ; les grandeurs vous tournent la tête. Madame va à la cour!... Madame voit des diplomates, des ministres; cette société l'a rendue tout à coup une femme d'état ; vous dirigez votre

maison sans me demander un conseil : aussi tout y va de travers. Vous promettiez une femme aimable, douce, gentille ! vous êtes fière... vous ne connaissez que votre mari, vous l'aimez bourgeoisement; je ne sais quelle folie m'a ravi le cœur de ma fille... Un jour vous saurez ce que vaut une mère ! Vous verrez que son cœur est toujours le même : et, un jour vous en aurez peut-être besoin... Vous *me retrouverez* Eugénie ; vous aimer avec constance sera ma seule vengeance. *On peut perdre un mari*, une mère est immuable dans sa tendresse... »

Eugénie, à ces sinistres prophéties prononcées avec enthousiasme, jeta un cri d'effroi. Elle regarda sa mère qui, les bras levés, l'œil en-

flammé, la parole éclatante, ressemblait à une devineresse expliquant un songe; alors madame Landon arrêta sa mère par son cri et lui dit : « Ma mère... pouvez-vous m'affliger ainsi?.. Perdre mon mari! m'accuser de l'aimer! me reprocher un sentiment si naturel; n'est-ce pas un devoir écrit dans mon cœur?

— Vous pourriez bien dire, reprit madame d'Arneuse, que vous tenez ces principes de moi... je me suis donné assez de peine à vous former, pour que vous me rendiez justice...

— Madame, répondit froidement Eugénie, je n'oublierai jamais ce que je vous dois; mais si, en vous rendant mes devoirs, je viens essuyer de tels reproches, ils sont trop pénibles et trop peu mérités

pour que je ne me les épargne pas...

— Madame!... répéta ironiquement madame d'Arneuse, madame!... une mère!... une mère qui l'a faite duchesse! »

A ces mots, Eugénie embrassa sa grand'mère, s'approcha pour embrasser sa mère, mais madame d'Arneuse se recula d'un pas, et madame Landon sortit les larmes aux yeux.

L'imagination de madame d'Arneuse lui représenta sa fille comme perdue pour elle... — « Mais qui l'avait ainsi perdue?... Horace!.— Hé, sans doute, se dit-elle un matin, c'est lui! il serait désolé si la mère et la fille s'accordaient et si Eugénie écoutait mes avis: il est la cause de nos malheurs... (car c'étaient déjà des malheurs)! Alors elle dressa le cata-

logue des défauts de son gendre, les compta, les grossit à son microscope; et tout à coup son langage changea; Eugénie rentra en grâce. — « Oui, sa fille était heureuse du côté de la fortune et des honneurs, mais son mari n'avait pas un caractère aimable; il était d'une humeur inégale, difficile à vivre, jaloux, jaloux au point de lui enlever, à elle, le cœur de sa fille... La pauvre petite souffrait... » Elle essaya de morigéner Horace comme s'il eût été son fils, et Horace s'amusa des efforts de sa belle-mère, en lui représentant qu'elle jouait la comédie. Le dédain de son gendre l'humilia; elle attendait une résistance sérieuse : alors que de griefs s'amassèrent contre lui ! que de plaintes répétées à l'oreille des bonnes

amies et sous l'éventail ! « Mon gendre, c'est un homme sans procédés! rendre sa pauvre petite femme, un enfant, grosse, le premier mois de son mariage, ne pas lui laisser le temps de faire la demoiselle... Il ne l'aime pas, c'est un égoïste, ma chère! Il est jaloux, même de moi!... Oh! il faut vivre avec les gens pour les connaître. Je n'ai cependant pas à me plaindre de lui, ma chère; il est respectueux avec moi et rend même ma fille heureuse : on ne peut pas peindre ces nuages qui troublent une famille!... Enfin il m'a enlevé le cœur de ma fille, elle en souffre... je ne peux pas lui donner un avis, un conseil; elle est obligée de faire à sa tête... Excellent mari, du reste, mais original comme tous les hom-

mes. Enfin, le croiriez-vous! ils vont à la cour comme ils veulent, il ne m'y ont pas menée une seule fois, une d'Arneuse!... C'est une bagatelle, mais elle donne l'idée de leur conduite...

Sa bonne amie la quitte pour danser et se trouve interrogée par une autre bonne amie. — Que vous disait donc madame d'Arneuse? — Ah, ma chère! une folle!.. cette femme-là n'est jamais contente; sur un lit de roses elle trouverait un pli... — Est-ce que son gendre n'aime pas sa fille?...

— Si.

Admirable sexe, qui fait à coups de langue ce que les coups de pistolet ont tant de peine à réparer!

Par ces propos et mille autres, madame d'Arneuse sappait sourdement

la réputation de son gendre, et le duc s'aperçut, trop tard peut-être, de l'importance que pouvaient acquérir de tels discours. En épousant Eugénie il avait juré de prendre soin de son bonheur, de veiller à sa tranquillité, et il voyait avec peine que le dédain qu'il affectait pour les manœuvres de madame d'Arneuse ne l'empêchait pas de redoubler ses efforts pour essayer de ressaisir quelque pouvoir sur sa fille. La duchesse souffrait déjà de cette mésintelligence intérieure et Horace résolut d'imposer silence à sa belle-mère. Il serait difficile de déterminer les causes de la scène qui eut lieu quand il voulut s'expliquer; les acteurs eux-mêmes perdirent le souvenir de ces premières paroles, que les regards,

les intentions, les gestes enveniment, et de ces nuances qui vous font passer d'une phrase aimable à une réponse ironique, de l'ironie à la plainte, de la plainte à l'irritation. Madame d'Arneuse aimait assez de semblables scènes, soit par besoin d'émotions, soit pour déployer l'âpreté de son caractère. On eût dit en effet qu'elle cherchait une discussion comme les âmes fortes cherchent les dangers. Madame d'Arneuse fut vivement choquée de s'entendre dire par son gendre : « Que quand dans une famille une personne se donnait involontairement des torts, ou se conduisait mal, *les honnêtes gens* avaient pour principe de couvrir cette plaie d'un manteau protecteur, loin de prendre le public pour confident

d'une douleur dont il se moquait. » Enfin lorsque Landon, poussé par sa belle-mère, déclara qu'il voulait que sa femme restât maîtresse absolue chez elle, et que tout lien entre elle et sa mère fût rompu, « Je vous entends, répondit madame d'Arneuse, je suis de trop dans votre hôtel, je vous gêne, je ne suis pas digne de vous... Soyez tranquille, je ne vous importunerai pas long-temps.

— Ma mère, vous ne nous importunez jamais et vous donnez un autre sens à mes paroles.

— Oui je sais que je prends tout de travers : lorsque ma fille refuse, par votre ordre, de me présenter chez l'ambassadeur de Naples, j'ai tort ; il faut croire, qu'elle m'y présente et de bon cœur... » Là, elle commença

le tableau de tous les griefs inconnus qu'elle avait dessein de reprocher à son gendre, et Landon impatienté ne put se défendre de lui peindre la cruelle mobilité de ses affections en lui rappelant quelques traits qui prouvèrent combien Eugénie avait souffert dans son enfance. A ce moment l'inimitié de madame d'Arneuse devint terrible. Elle résolut de se séparer pour toujours de son gendre et de sa fille : « Son cœur, disait-elle, était ulcéré, elle ne voulait jamais les revoir. »

Par une volonté expresse de Landon, le bien d'Eugénie était resté à madame d'Arneuse; et lorsqu'elle se vit établie au petit hôtel Landon, elle avait réalisé la fortune de sa fille et celle de sa mère, afin d'acheter la

terre d'Arneuse qui, par un hasard extraordinaire, était alors en vente, et les cent mille écus de la marquise ne suffisant pas aux frais de cette acquisition, Landon avait donné cent mille francs à sa belle-mère pour lui procurer la jouissance de posséder son ancien fief en entier. C'était donc à sa terre d'Arneuse qu'elle comptait se réfugier, suivie de madame Guérin à laquelle elle avait fait épouser son ressentiment. En apprenant ce projet, Landon se mit à rire, espérant bien que les plaisirs de Paris et les couches d'Eugénie, ramèneraient bientôt la marquise au sein du tourbillon où elle trouvait la vie.

Le lendemain de cette explication et pendant que madame d'Arneuse faisait ses apprêts, Landon et sa

femme eurent soin de lui laisser le champ libre en s'absentant de la maison où leur situation était si fausse et si pénible. Le soir, Horace et Eugénie allèrent se promener à pied et le hasard les conduisit vers le boulevard Saint-Antoine.

« Eugénie, dit Horace à voix basse et en tremblant, c'est là que pour la première fois j'ai rencontré Wann-Chlore!... et il lui montrait l'endroit même où Salvati lui avait dit : « Tu n'as pas vu cette jeune fille? »

La duchesse frissonna et ne répondit rien. Cette phrase eut quelque chose de sinistre pour elle. A ce moment même et au nom de Wann-Chlore, un homme appuyé sur l'arbre même qui servait de monument à Landon pour reconnaître cette

place, se leva et passa lentement devant eux. La faible lueur qui éclairait alors le boulevard donnait à cette figure l'apparence d'une ombre, mais d'une ombre terrible. Elle se dessina dans l'obscurité comme le spectre vengeur qui poursuivait Oreste. Eugénie pressa le bras d'Horace, et Horace remarqua comme elle la pâleur de l'inconnu, sa maigreur, la difficulté de ses mouvemens, le feu de ses yeux, la bizarrerie de son attitude, la douleur des gestes, la terreur du front : en lui tout était sombre. Bientôt à l'étonnement de la duchesse succéda un effroi cruel en voyant cette figure s'agiter, suivre leurs pas, les regarder avec des yeux inquiets. semblable en tout à un mauvais génie qui décrirait de longs

cercles autour de sa proie avant de s'en saisir. Landon sentant Eugénie trembler, se pencha comme pour l'interroger : « J'ai peur! » dit-elle. Ensemble ils s'empressèrent de marcher plus vite pour fuir l'inconnu et l'inconnu vola sur leurs traces. Landon apercevant Eugénie pâlir, s'arrêta soudain et se retourna vers leur persécuteur pour le forcer à se retirer. Au moment où Landon et l'étranger se regardèrent fixement, Eugénie sentit tout le corps de son mari frissonner comme à l'approche d'une fièvre et il resta muet, immobile. La duchesse stupéfaite essaya de contempler l'horrible figure, elle fut contrainte de baisser les yeux devant cette sauvage expression de la Mort. L'inconnu semblait cloué sur

le sol, et lui aussi gardait le silence. Enfin il tendit sa main à Horace, et Horace la prenant, s'écria : « Est-ce bien toi !...

— Oui, c'est moi !.. répondit Annibal d'une voix mystérieuse et sinistre. Après avoir prononcé ces mots, il regarda tour à tour Horace et Eugénie, et cherchant avec peine une lettre cachée dans son sein, il la tendit. Alors sur ses lèvres flétries vint errer un sourire satanique peignant tout à la fois le désespoir du damné, ses remords et l'horrible jalousie que lui cause la vue des anges de lumière. Horace prit la lettre sans avoir la force de dire une parole. Annibal se pencha vers l'oreille de son ami et ajouta à voix basse : « — Je vais à ton hôtel... tu me trouveras dans mon

appartement, » puis il disparut avec la rapidité de l'éclair.

« — Quel est cet homme!... » demandait Eugénie à Horace pour la seconde fois et Horace n'entendait pas. Il avait serré cette lettre dans son sein et marchait en proie à la terreur. La duchesse, renfermant ses craintes au fond de son cœur, respecta le silence de son bien-aimé. Landon monta en voiture et se rendit promptement à l'hôtel. En arrivant, le duc prit son vieux concierge à part, et lui dit : « — Vous n'avez pas sans doute encore vu Annibal? » Le concierge fit un signe négatif. « Eh bien ! préparez son ancien appartement, et quand il viendra, vous le conduirez vous-même sans répondre aux questions qu'il pour-

rait vous adresser. Je vous charge de recommander le même silence à Nikel, qui m'avertira sur-le-champ de son arrivée. »

Le duc trouva dans la cour Eugénie qui l'attendait avec anxiété, et, pour la première fois, Landon se plaignit en lui-même de l'amour d'Eugénie : il regretta d'avoir vécu dans une telle intimité qu'il lui fût devenu impossible de dérober à sa femme une seule démarche. Il essaya de ne pas voir les regards pleins d'amour et de soumission qu'elle jetait silencieusement sur lui et fut forcé d'admirer sa réserve. Ils arrivèrent ensemble dans leur appartement; et, là, Landon, n'osant pas renvoyer Eugénie, se mit à lire, loin d'elle, la lettre suivante :

Lettre d'Annibal Salvati à Horace Landon.

Tours.....

Mourir, oh, oui, mourir lorsque la conscience vous assassine, quand le cœur est mort, que l'air vous étouffe, que la lumière est odieuse, mourir est un bienfait céleste! Combien de fois n'ai-je pas convoqué l'affreux cortége de la mort et... la flatteuse voix, les rians mensonges de la folle Espérance m'engageaient à poursuivre ma route. Aujourd'hui plus d'espoir! mon infamie remplit l'univers, je ne pourrais marcher sans entendre une voix terrible qui crie : « Voici Caïn! » Un regard s'arrête-t-il sur moi, je voudrais m'ensevelir dans les profondeurs de la terre. J'ai vécu

cent ans, mourons! Ah! cette idée rafraîchit mon cœur! La tombe est silencieuse, plus de reproches; elle est obscure comme la nuit, je ne verrai plus Wann-Chlore! Ce soir la sirène a prononcé mon arrêt: « Sortez! a-t-elle dit. Oui, je vais sortir...

« Après quinze mois, infernale créature, après quinze mois passés près de toi, après avoir espéré chaque jour de te plaire, tu te lèves terrible et menaçante, semblable à l'ange qui, de son épée flamboyante et de ses yeux éclatans, défendait à l'homme l'entrée du Jardin. Ah! que cet écrit me serve de testament et qu'il apprenne à l'étranger quelles mains ont creusé ma tombe : qu'il frémisse!

« Hélas! pendant quinze mois, j'ai essayé de charmer la solitude de

Wann-Chlore, de la plus aimable, de la plus touchante des femmes... Chaque jour j'arrivais et d'une voix amie j'adoucissais son chagrin. O supplice! j'étais dévoré des flammes du désir et je couvrais ma passion insensée sous les dehors d'une sincère amitié. Elle demeurait froide et sévère environnée de mes feux. Elle a vu ma vie lentement dépérir, la fleur de mes jours se faner, sans me dire, « ami souffres-tu? » sans même me consoler par un regard. J'ai désiré souvent entendre ses chants divins et les magiques concerts de sa harpe... La mort aurait desséché ses doigts avant qu'ils eussent effleuré les cordes harmonieuses... Sirène!.. Pourquoi donc es-tu de ces femmes devant lesquelles on n'ose se livrer à la

frénésie de l'amour?.. Que de fois j'ai voulu la tuer pour l'emmener avec moi dans les sombres régions de la mort, au milieu de l'affreuse étreinte d'un baiser plein d'amour et de désespoir!.. Hélas! je concevais bien ce nouveau crime, loin d'elle; mais comment le consommer, elle est imposante comme le Dieu d'Horeb et de Sinaï!.. Tout à l'heure, poussé par la passion, le désespoir, le désir, je suis tombé à ses pieds; je les ai mouillés de mes larmes; j'ai parlé, j'ai raconté les douleurs d'un amour qui me dévore depuis cinq années; j'ai dépeint ce long supplice sans qu'une seule de mes paroles ait pu blesser sa craintive innocence. — Taisez-vous! » Je me suis tu. J'ai fait un geste d'horreur. — « Sortez! » Je

suis sorti, je ne la reverrai plus!... J'ai dit adieu à la vie.

« Elle attend son bien-aimé avec confiance. — « Il reviendra! dit-elle avec la voix, le geste, le regard d'une prophétesse; et c'est moi! moi qu elle prend à témoin du retour de son amant. — Il reviendra! » Il reviendra, cruelle, si je veux!..

« Si je veux!.. Horace! ombre chère et sacrée, ami que j'ai tant outragé, tu m'apparais et voilà que je pleure!.. Ah! c'est à toi que je dois adresser cet écrit funèbre, il t'apportera tout à la fois la joie, la joie enivrante de savoir que Wann-Chlore ne t'a jamais trahi, et la douleur d'apprendre la mort d'Annibal. Que dis-je la douleur?.. Si tu me voyais, ta main vengeresse ne se plongerait-elle pas jus-

tement dans mon sang?.. Ne suis-je plus Caïn, n'ais-je donc plus assassiné mon frère?..

« Reçois donc en expiation de mes crimes, l'horreur et le désespoir de toutes les nuits passées dans le chagrin! Accepte, en réparation de mes offenses, les angoisses de cinq années angoisses affreuses, car j'éprouvais à la fois tes douleurs et les miennes; mais non, rien ne peut expier mes crimes, ils sont aussi grands que mon désespoir. Écoute : il me reste à te faire l'aveu de ma trahison, et j'aurai quelque mérite à tes yeux en me refusant à cette horrible tentation, qui me tourmente encore, de tuer Wann-Chlore... Je te la laisse, brillante de beauté, de vie, d'espérance, d'amour. Va, elle t'a cruellement vengé!

Jadis, en me prenant pour confident de ton amour, tu as allumé dans mon cœur cette passion qui a causé nos malheurs... La jalousie m'a dévoré, j'ai aimé Wann-Chlore!

Oh, frère! long-temps j'ai lutté, long-temps j'ai combattu mon amour par des moyens infâmes: je me suis abruti par l'usage des liqueurs fortes: ivre, je voyais Wann-Chlore; j'ai joué, j'ai perdu la moitié de ma fortune: quelquefois, gagnant et perdant tour à tour des monceaux d'or, à travers les râteaux, les cartes et les figures infernales des joueurs, Wann-Chlore me souriait. Alors, j'ai voulu t'assassiner... oui, je l'ai voulu.

« Une nuit, je suis entré chez toi, tu dormais!.. Te voir dormir et t'entendre au sein de la nuit murmurer

mon nom quand j'étais là, un stylet à la main... j'ai molli. Le démon m'a attaqué avec d'autres armes, et sa voix, je crois, m'a conseillé un plan diabolique qui n'a que trop bien réussi.

« Après avoir étudié l'écriture de Wann-Chlore avec un patience incroyable, je suis parvenu à écrire comme elle... Toutes les lettres que tu as reçues pendant ton séjour en Espagne sont fausses, et j'ai mis une sorte de gloire à composer cette correspondance, dans laquelle le sublime amour de Wann-Chlore a décru jusqu'à l'indifférence par des nuances imperceptibles.

« J'ai commencé cette intrigue peu de temps après la mort de sir Wann. car, si Wann-Chlore n'avait pas été

sans guide et comme livrée à mes coups, vous ne m'auriez plus revu, j'eusse été mourir en de lointains climats; mais l'arrivée de sir Wann et de Cécile m'a donné les moyens de réussir et l'espoir a brillé à mes yeux comme une lueur d'incendie.

« En effet, l'heureuse Cécile était aimée de sir Charles C..., et je conçus l'audacieux projet de te faire croire que sir Charles était l'amant de Wann-Chlore.

« Hélas ! de loin je pouvais agir en toute liberté et t'abuser à mon gré: mais quel écueil que ta présence!.. Pouvais-je t'empêcher de venir toi-même reconnaître cette prétendue trahison de Wann-Chlore ! et je continuais... ; oui, je marchais vers mon but, incertain du succès, mais aveu-

glé par la folie ; un regard de Wann-Chlore m'enivrait ! enfin j'espérais qu'un boulet t'emporterait, que le climat ou un Espagnol t'assassinerait. Ce vœu parricide s'est cent fois reproduit sous ma plume, et alors je t'écrivais avec une joie infernale : « Horace, prends bien garde à toi! défie-toi des Espagnols, même amis, etc. » J'imaginais te porter malheur en te donnant souvent de semblables avis.

« Bientôt je découvris la grossesse de miss Cécile, et j'appris que Wann-Chlore se dévouait entièrement pour sauver sa cousine de la fureur d'un père. Hélas ! par quelles expressions te peindre la scène sublime qui eut lieu entre les deux cousines? Caché dans les replis des rideaux de leur

appartement j'en fus le témoin invisible — « Cécile, disait-elle, si ton père découvrait ton amour, songe que je prends sir Charles pour mon amant; ton enfant sera le mien; ce sera moi qui te louerai près de Paris une maison pour te dérober à tous les regards; je te couvrirai de mon corps et... mon honneur ne court ucun danger... Je connais Horace, devant lui, j'avouerais sir Charles pour mon amant, un sourire lui dirait que c'est un jeu! »

« Une lettre pleine d'amour t'instruisait de ces événemens, je la remplaçai par les écrits qui devaient t'amener sur ce théâtre au moment où je jugerais que ta présence ne nuirait pas au succès de cette fatale intrigue.

« Lorsque sir Charles C... se vit au moment d'être père, il courut implorer sa famille, espérant obtenir la permission d'épouser miss Cécile. En son absence, la pauvre enfant donna le jour à un fils, et, sir Charles C... tardant à revenir, Cécile devint folle : elle avait abandonné l'enfant qu'elle nourrissait, pour aller sur les chemins demander à tous les passans des nouvelles de Charles, lorsque tu arrivas d'Orléans, et Wann-Chlore se trouvait obligée. . . . . .

. . . . . .

A ce moment Horace, en proie à une sauvage fureur, froissa cette lettre entre ses mains, la jeta au feu par un mouvement convulsif et ses dents se choquèrent avec bruit; puis, frissonnant comme s'il eût été en proie à une

fièvre mortelle, les yeux fixes, il parcourut la chambre en rugissant, car les mots arrivaient à sa bouche en cris inarticulés; mais tout à coup, à l'aspect d'Eugénie qui, pâle et tremblante, suivait d'un œil épouvanté, ses moindres mouvemens, il vint se rasseoir sur un fauteuil, garda une attitude tranquille, et, passant la main sur son front en sueur, il retrouva un de ces faux airs de calme sous lesquels les hommes de courage cachent leurs profondes douleurs.

Nikel entra, fit un signe à son maître, et Landon, sans prononcer un seul mot, s'élança et disparut.

Il y eut un temps en France où, le matin, un messager de mort se présentait appelant par leurs noms les chefs des plus illustres familles...

à ce moment, Eugénie, à l'aspect de Nikel entraînant Horace, crut entendre une voix menaçante crier : — « Eugénie ! Eugénie !..

CHAPITRE XIII.

Horace arriva sur le seuil de l'appartement où se trouvait Annibal, et il tremblait tellement que Nikel fut obligé d'ouvrir la porte lui-même: à l'aspect d'Annibal, Horace resta immobile et stupéfait, sa fureur s'éteignit, il frissonna et se tut.

Salvati était un de ces jeunes gens qui auraient pu servir de modèles aux peintres quand ils essayent de rencontrer la beauté idéale ; mais alors ses bras maigres et décharnés indiquaient une éthisie complète ; ses cheveux noirs étaient épars, en désordre ; son front livide menaçait

comme celui du fou; sa voix sépulcrale annonçait le malheur.

A la vue de Landon, il détourna la tête, ses dents claquèrent comme si elles eussent été de fer et il tendit à Horace une main froide: ses yeux étaient attachés sur la table qui se trouvait auprès de son lit et sur laquelle Landon vit un écrit, des papiers et plusieurs flacons pleins de vin, parmi lesquels était une fiole dont les parois transparens laissaient apercevoir les traces d'une liqueur brune. Soudain Annibal releva sa tête et, lui lançant un sombre éclair plutôt qu'un regard, il dit à Horace: —« Je viens de m'empoisonner et... je m'enivre.

Landon s'avança précipitamment comme pour lui porter secours; alors

la pitié, naturelle à l'homme, étouffait tout autre sentiment; mais un geste impérieux d'Annibal lui montra une chaise sur laquelle il s'assit, et Salvati, avec un souris ironique que sa situation rendait presque féroce, lui dit : — « Va, laisse-moi mourir... » Il pencha la tête sur sa poitrine pour cacher sa honte, et reprit : « Horace, je me suis mis, comme un lâche, dans la situation d'un enfant auquel personne ne fera jamais que des caresses parce qu'il est faible et débile, et cela pour exercer encore une sorte d'empire... Je veux!.. osé-je vouloir?.. Je serais mort loin de toi, mais te voir, Horace! te voir et entendre ta voix me pardonner... oh, pour cela je souffrirais mille morts! »

— Te pardonner!.. à toi, mon bourreau!..

— Eh! s'écria le moribond d'une voix éclatante, n'as tu pas été le mien?

— J'étais aimé!.. moi!..

— Et moi, je l'aimais sans espoir.

— Elle m'appartenait.

— Non! c'est moi qui te l'ai montrée.

— Tu m'as assassiné!..

— Je meurs...

— Meurs donc promptement que je ne vous voie plus...

— Horace, jadis tu me disais « Mon ami!.. »

— Tu ne l'est plus.

— Je meurs, Horace, et... tu seras heureux, toi!.. Tu l'épouseras, elle t'attend.

— Tais-toi!.. tais-toi !.. s'écria Horace en fureur.

— Oh!.. répondit Annibal, mes entrailles sont brûlantes et... un mot de toi calmerait mes souffrances, je mourrais heureux...

Landon fut attendri; il tendit la main à Salvati, qui s'en empara avec une sorte de rage, fondit en larmes et la serra sur son cœur avec une espèce de délire. Alors sa figure, déjà crispée par l'effet du poison, devint sereine et, pendant un moment, elle recouvra tout l'éclat de la jeunesse.

— Me pardonnes-tu, ami?

Horace baissa la tête et le moribond effrayé s'agita en frissonnant.

— Où est-elle donc!... demanda Horace.

— Elle est à Tours!... tu la re-

verras!... Ah, Horace! ce mot seul expierait des milliers de crimes... Annibal se tut un moment et reprit : — Tu la verras ensevelie dans une maison funèbre, dans ce qu'ils appellent *le Cloître*... je ne l'ai jamais traversé sans terreur... Je te répéterai ce que jadis ton âme céleste a dit à sir Charles C...« Rends-la heureuse. »

A ce dernier mot, Annibal trembla de tous ses membres avec tant de force qu'il écarta, par cette convulsion, les draps dont il était couvert et se leva menaçant : Landon lui répondit par un regard farouche, il retomba sur sa couche avec effroi.

— Croirais-tu que je t'ai calomnie au point de lui annoncer que tu étais marié?.. Horace frissonna. — Alors elle s'est levée, m'a regardé en di-

sant : — « Il m'aime!.. » Horace poussa des cris inarticulés en restant néanmoins dans une immobilité complète et semblable à un fou.

Bientôt Annibal, en proie à des convulsions affreuses, fut hors d'état de prononcer une seule parole; il poussa des gémissemens sourds et profonds, en indiquant à Landon le chevet du lit; il souleva même, par un geste désespéré, l'oreiller sur lequel il se débattait, et montra des papiers. Horace s'en saisit, et Annibal, avec un sourire qui vint errer sur son visage décomposé, comme un rayon de lune sur des ruines, lui dit : « Ce sont les véritables lettres de Wann-Chlore... je les sais... par cœur...

Horace les parcourait déjà avec

avidité, mais un soupir de son ami les lui fit déposer sur la table, et il contempla en silence, mais avec une inexprimable douleur, l'agonie de ce jeune homme déjà sous l'empire de la mort : c'était là cet ami naguère florissant et remarquable par sa beauté ; des larmes roulèrent dans ses yeux ; Annibal les vit et le remercia par un mouvement des muscles de son visage. Alors, avec l'indécision et la peine qui règnent dans les gestes d'un moribond, mais aussi avec la douleur d'une mère qui verrait mourir son fils, avec les regards effrayans d'un avare comptant son or, il détacha silencieusement un ruban noir de son col et en montra dédaigneusement la couleur à Landon. Le portrait de Wann-Chlore

roula sur le lit. Cette peinture était due à un pinceau célèbre, et il était facile de voir que la voluptueuse ivresse de la figure avait long-temps fait le bonheur du mourant. Annibal tendit le portrait à Horace, pour lui indiquer qu'il le lui donnait, mais il le ramena précipitamment vers lui en ajoutant à ce geste un regard significatif.

Landon interpréta ce langage secret et réussit à disposer cette image de manière qu'Annibal pût la voir jusqu'à son dernier soupir. Il fit un mouvement de tête et dit : — « Es-tu bon !.. Ah ! tu me pardonnes !..

— Oui, dit Horace.

— Ah, Horace ! ma mort est bien douce !.. Une lumière magique rendit encore à son visage l'éclat de la jeu-

nesse : il regarda l'image de Wann-Chlore : « elle est belle, mais terrible !..

Telle fut sa dernière parole : quelque temps après il parut dormir et ne se reveilla plus.

Horace, en voyant son ami exhaler le dernier soupir, resta quelque temps en proie à une sombre terreur. Le portrait de Wann-Chlore gisait sur ce corps et, pour la première fois que cette belle créature reparaissait brillante à ses yeux, elle s'élevait au sein de la mort ; mais cette sinistre pensée passa comme un éclair ; Landon s'élança au-dessus de l'orage qui s'élevait dans son âme et prit aussitôt sa résolution avec une énergie qui la rendait irrévocable

Il sortit, appela Nikel, et lui dit :

— « Annibal est mort, je te charge d'empêcher que l'on étourdisse la duchesse de cette aventure. Le testament de Salvati est sur la table, il expliquera cet événement; mais tu empêcheras surtout que l'on ne bavarde dans l'hôtel sur cette aventure et tu tâcheras de faire passer le convoi, de grand matin, par le petit hôtel... entends-tu?..

— Oui, mon général.

Horace prit la main de son chasseur, lui dit d'une voix émue : « Adieu, Nikel, » et il fit quelques pas; Nikel courut, l'arrêtant :

— Pourquoi donc adieu, mon général? quand vous iriez au diable... je dois vous accompagner.

— Tu n'es pas discret.

— Ah! faut-il que ce soit mon général...

— Eh bien, Nikel, dit Horace à voix basse, pas un mot ou je te brûle la cervelle.

— Suffit, mon général.

— Alors reste ici trois jours pour exécuter les ordres que je viens de te donner et tu viendras me rejoindre à Tours, mais garde-toi de faire une seule démarche qui puisse trahir ton voyage, ta route; tout serait perdu... « Nikel s'inclina.

Landon, jetant un dernier coup d'œil plein de pitié sur Annibal, sortit de ce fatal appartement. En traversant la cour, ses regards se portèrent malgré lui sur l'appartement d'Eugénie. Elle était à sa fenêtre, épiant, avec la sollicitude de l'amour, le mo-

ment ou Horace rentrerait, et, en l'apercevant, elle quitta la croisée pour courir au-devant de lui.

— « Horace, dit-elle d'une voix troublée, qu'est-il donc arrivé? « Il garda le silence. Parvenus dans la chambre, la lumière permit à la duchesse de remarquer le changement des traits de Landon et elle s'écria avec un douloureux accent: « Tu es pâle!.. oh! qu'as-tu donc mon amour ?..

— Eugénie, dit Horace, Annibal est venu!...

— Oui! dit-elle avec un sourire convulsif.

— Il est mort tout-à-l'heure entre mes bras... « Eugénie respira. « Eugénie, reprit Landon, je suis obligé par cet événement à faire un voyage.

— Tu vas partir!... dit-elle, partir en ce moment!

— A l'instant.

— Me quitter au moment où ta pauvre Eugénie va te donner un fils!... un fils, mon ange!.. ton fils ne t'arrêtera-t-il pas?...

— Je reviendrai, Eugénie.

— Que sais-je? dit-elle en pleurant; tout me semble malheur, mon esprit est troublé. Ah! s'écria-t-elle, je vais partir avec toi!

— Cela est impossible.

— Pourquoi?

— Veux-tu risquer ta vie, celle de notre enfant?

— Quelle est la femme qui ne voyage pas à l'époque où je suis?

— Mon Eugénie, ne me force pas à te refuser?... entre nous, un refus

est une dureté... Mon voyage exige une célérité... se fait pour de tels intérêts .. que... — Écoute, Horace, dit-elle en l'interrompant, tu es embarrassé... mon cœur est le tien, et je le sens gêné, oppressé! Souffres-tu? je veux ma part de ton chagrin. Ta fortune, ton honneur sont-ils compromis...?

Horace s'assit, croisa ses bras sur sa poitrine et resta absorbé dans une profonde rêverie.

— Il ne m'écoute pas, dit-elle avec désespoir. Elle se mit à le contempler à la dérobée et surprit les regards presqu'effrayans qu'il lui lançaît par intervalles : alors il y eut un moment de silence pendant lequel Eugénie essaya de secouer les sinistres pressentimens dont elle

était agitée. Horace se leva pour aller dans son cabinet.

— Où vas-tu? dit-elle. Ces questions qui, dans le cours de la vie tranquille, font plaisir, annoncent l'intérêt, sont même des caresses entre ceux qui s'aiment, deviennent, en ces momens terribles, d'un affreux despotisme : Landon, égaré par le malheur qui l'accablait, jeta un regard de maître à sa femme (alors c'était *sa femme*), et lui répondit:

—Eh! pour Dieu mon ange, laisse-moi tranquille! Je vais dans mon cabinet chercher de l'argent! « Ce ton, qui, tout-à-coup et comme l'éclat de la foudre, discordait avec une année entière d'amour et de paix, fit frissonner Eugénie : ses yeux devinrent secs, elle pâlit, refoula sa douleur

au fond de son âme, le regarda avec amour, et prenant un son de voix d'une douceur céleste :

— Mon ami chéri, dit-elle, je ne te le demandais que pour savoir si je pouvais t'éviter une peine!... » Landon trop ému voulut sortir.

—Tu pars!.. s'écria-t-elle, et... sais-tu ce que vaut une minute pour ton Eugénie..? Laisse-moi t'accompagner, je te verrai quelques minutes de plus!» Sa figure suppliante et craintive brillait d'amour, et, ses genoux tremblans ne pouvant plus la soutenir, elle se prosterna aux pieds d'Horace.

Landon voulait prendre les fausses lettres qu'Annibal lui avait fait parvenir jadis, afin de dévoiler à Wann Chlore, la trame odieuse dont ils étaient victimes; et, comme un criminel qui,

avec terreur, efface les vestiges d'un assassinat nocturne, il eut peur qu'Eugenie ne le vît toucher à ces papiers qu'elle ne connaissait que trop, et ne devinât l'affreuse vérité; car les femmes qui aiment ont un sens si délicat pour ce qui concerne leur unique bien, que Landon craignait même un regard; alors il refusa cette faible grâce à Eugénie.

Elle baissa la tête sur son sein, se tut, et ne poussa même pas un soupir. En un moment Landon revint avec une telle rapidité, que quand sa femme releva son visage baigné de pleurs, elle le revit à ses genoux. Il lui prit les mains, les couvrit de baisers, lasaisit dans ses bras et, en proie à un délire croissant : « Adieu! disait-il, adieu! »

— Horace, tu reviendras pour voir ton enfant?

— Oui.

— Tu reviendras pour consoler ton Eugénie de ses douleurs?

— Oui.

— Ne manque pas à revenir; je mourrai, si je ne te revois alors.

— Oui.

— En quinze jours on traite bien des affaires!...

— Oui! Et il se leva pour partir.

— Et tes chevaux?...

— Je vais à pied.

— Seul?

— Oui seul. »

Eugénie se leva, ouvrit la croisée, et tira son mari à elle; puis, lui montrant le ciel dans toute sa magnificence et la lune qui roulait entre des nuages de

bronze : — « Horace, tu n'abandonneras jamais Eugénie... tu es mon protecteur, ma vie, *tu es à moi !*... tu me dois le bonheur... Ah ! tu l'as promis par un regard, par un baiser !.. Pars donc, mon amour, je ne crains plus rien !.. »

Elle était pleine de dignité, sublime !.. l'enfant qu'elle portait, avec une noblesse rare chez les femmes, donnait à ses paroles une imposante autorité : elle semblait se reposer avec confiance sur cet otage chéri qu'elle gardait dans son sein.

Il est des instans où l'homme, tel énergique qu'il puisse être, a un poids de douleur au-dessus de ses forces ; alors il se tait. Landon se tut, serra la main d'Eugénie, versa un torrent de larmes, embrassa la duchesse par une de ces étreintes où l'amour se

joint au désespoir et il disparut. Eugénie resta clouée à cette fenêtre, attendit que son mari parût dans la cour, écouta le bruit de ses pas : « il semble qu'il me foule en marchant!.. » se dit-elle; elle le suivit de l'œil, l'entendit ouvrir la porte, et lorsqu'il la ferma, elle crut avoir vu Horace tomber dans un gouffre. Chez elle tout était instinct, ou peut-être entre ceux qui se connaissent et s'aiment, y a-t-il un phénomène moral, inconnu, que l'on n'a pas encore assez observé pour l'expliquer.

Malgré sa noble confiance, la duchesse resta en proie à de tristes réflexions qui se succédèrent les unes aux autres avec rapidité. C'était la première absence dont elle subissait

le supplice, elle en ignorait les motifs. Hélas! rien n'est affreux comme les premiers momens qui suivent le départ d'un être qui nous est cher, et avec lequel surtout on a contracté une longue habitude de bonheur. Alors il n'y a plus ni temps, ni jour; on souffre, et, sans qu'on puisse désirer la mort, on a trop de la vie. Les pensées n'ont rien de clair, elles arrivent en foule et on ne les coordonne plus. Tout est machinal. Eugénie prévoyait vaguement qu'elle était dans une situation malheureuse, mais elle en ignorait la cause, les effets. Elle ne pouvait que pressentir l'infortune.

Le lendemain matin sa mère vint la voir et la trouva changée. Eugénie lui apprit le départ subit de son mari,

avec une simplicité affectée et en lui cachant la peine que ce voyage lui causait.

« Je ne m'en irai certes pas! dit madame d'Arneuse à madame Guérin; laisser ma fille seule dans l'état où elle est!.. Un mari seul en est capable; moi, rien au monde ne m'arracherait d'ici. Les hommes ont des affaires importantes que nous n'avons pas, ajouta-t-elle, et cette absence inconcevable me force à rester auprès de ma fille!...

— Je reconnais là ton bon cœur! dit madame Guérin.

— Ma mère, je vous remercie, car la solitude me serait cruelle?

—N'est-ce pas, ma fille?.. Es-tu changée!.. Abandonner sa femme quand elle est sur le point d'accoucher!...

— Ma mère, ne l'accusez pas, je connais son cœur, et la nécessité seule...

— Allons donc, c'est mal, très-mal, c'est affreux! Cet homme-là, je l'ai toujours dit, a un cœur sec... il est égoïste.

On apprit dans la journée la mort d'Annibal; et, Nickel, ayant réussi par ses soins à étouffer les détails de cette aventure, cet événement fit croire à madame d'Arneuse que son gendre pouvait avoir des affaires sérieuses à traiter.

Eugénie devint comme passive et obéit aux volontés de sa mère : madame d'Arneuse ne trouva plus cette invincible barrière qui s'opposait à son pouvoir; il semblait que l'âme d'Eugénie eût suivi Landon. Elle res-

tait constamment distraite, rêveuse et ne remerciait même pas sa mère des soins qu'elle lui prodiguait avec une activité, un empressement, extrêmes. Madame d'Arneuse, ravie d'avoir trouvé un prétexte honorable pour rester à Paris, enchantée de la soumission de la duchesse, avait subitement changé d'opinion : « Eugénie, disait-elle, était un ange ; elle avait enfin reconquis tous ses droits sur le cœur de sa fille ; et M. le duc de Landon seul avait causé la mésintelligence dont elle s'était plainte. » Quatre jours après le départ de Landon, Rosalie entra chez sa maîtresse et lui dit : « Madame, le valet a fait comme le maître, il s'est enfui...

— Pauvre Rosalie !...

— Oh ! madame, répondit-elle, je

ne m'afflige pas!.. si Nickel est avec M. le duc, je suis tranquille, et si mon traître m'a quittée si brusquement, c'est marque certaine d'un prochain retour. — Dieu le veuille, Rosalie! — Oh, mon Dieu! comme madame est triste! elle ne prend même plus garde à sa toilette; je l'habillerais de travers, elle ne me dirait rien. — Y est-il, Rosalie?..

Plongée dans une morne douleur, chaque matin la duchesse attendait le lendemain avec une impatience qui s'accrut de jour en jour. Tout la fatiguait, elle aurait voulu dévorer le temps. Le passage d'une voiture lui causait une sensation si douloureuse, qu'à son insu l'on empêcha le bruit de la rue d'arriver à elle. Le défaut de lettres la frappa vivement,

et son âme se remplit de craintes vagues, de soupçons affreux. L'existence lui devint à charge; et, chose digne de remarque, plus elle souffrit, moins elle se plaignit : sa douceur augmentait avec la peine.

Le moment d'être mère arriva au milieu de cette angoisse. Elle se souvint de *lui* avoir écrit jadis que, souffrir pour *son* bonheur, mourir même, serait pour elle une sorte de joie, et ce souvenir lui rendit quelque courage. Madame d'Arneuse attendait son gendre avec impatience, mais le jour critique se passa sans que Landon en eût adouci les horreurs par sa présence. Eugénie fut gardée par ses deux mères, et à tout moment elle leur demandait : « Horace vient-il? » Il y eut un moment où

elle cessa ses cris déchirans et à travers le désordre de ses traits, il fut facile d'observer que la douleur de son âme éclipsait les douleurs physiques. Elle eut un fils, et pleura de joie (quelle joie!) en voyant sa parfaite ressemblance avec Horace. Elle voulut le nourrir et son chagrin fut souvent allégé par le plaisir qu'elle éprouvait à contempler cette vivante image de son bien-aimé. Plus d'une fois elle sourit quand sa mère disait : « Apportez M. le marquis de Lan-« don, » mais ce sourire causait une sorte d'effroi.

Madame d'Arneuse mit une sorte d'ostentation aux soins qu'elle prodiguait à sa fille : elle semblait à tout moment accuser son gendre en montrant avec quel zèle elle le rempla-

çait, et cette sollicitude qu'elle manifestait pour les souffrances du corps était le triomphe de son âme sans expansion.

« Il ne m'écrit pas! disait Eugénie. Quel nom donnerons-nous à son fils? » Elle leva cette difficulté en le nommant Horace-Eugène. « C'est la meilleure manière de nous rendre inséparables! » dit-elle avec amertume. Là, elle ne pressentait plus le malheur, elle le voyait dans toute son horreur.

Au milieu de ces événemens, madame d'Arneuse devint souveraine maîtresse dans la maison de sa fille. Elle en éprouva une joie que, par décence, elle aurait bien voulu cacher; mais le jour de l'accouchement elle parcourut l'hôtel en donnant des

ordres multipliés : « Allez chercher l'accoucheur! montez à cheval, faites ceci, prenez garde de réveiller la duchesse! etc., et un certain contentement brillait à travers sa douleur *extrême* : elle promulguait ses volontés avec une dignité, une habitude du commandement qui la rendaient heureuse, ne fût-ce que de la manière dont elle s'acquittait de ces nobles fonctions. Quelquefois elle daignait se familiariser avec les gens et leur demandait : « M. le duc n'arrive donc pas! Hélas, que je désirerais M. le duc ici! Madame peut devenir bien dangereusement malade! » Alors son activité d'esprit et de corps trouvant une pâture, elle joua très-bien son rôle de mère auprès d'Eugénie. Si parfois cette ten-

dresse avait encore une expression dure, il fallait en accuser son naturel, la rigueur d'un front peu ductile, et « la nécessité, disait-elle, d'en imposer à une jeune femme qui répugnait à se conserver la vie. »

Madame d'Arneuse, au milieu de sa profonde douleur, conservait une singulière présence d'esprit : elle était ingénieuse et fertile en ressources pour tromper Eugénie sur le temps écoulé depuis l'absence de son mari; et madame Guérin admirait les inventions nouvelles par lesquelles elle savait distraire leur fille. Une circonstance qui aggravait chaque jour le chagrin d'Eugénie, était le défaut de nouvelles : madame d'Arneuse se procura plusieurs lettres de Landon; et, avec une patience in-

croyable, elle découpa tous les mots nécessaires pour fabriquer une lettre qu'elle avait composée à l'avance; puis rassemblant ce *pasticcio* sur une feuille de papier, elle en fit tirer un *fac simile*, imita assez adroitement sur l'adresse l'écriture de Landon, le timbre de la poste, et présenta cette lettre à Eugénie.

Il est impossible de rendre la joie qu'éprouva la duchesse à la lecture de cette lettre : elle expliquait assez bien le silence de Landon depuis trois mois; et, d'abord Eugénie ne discuta pas le mérite des expressions ampoulées d'un feint amour, elle ne vit pas que

...Ce n'est point ainsi que parle la nature.

Heureuse mille fois, elle laissa tomber le papier à l'endroit où Lan-

don était censé lui recommander de donner à son fils les noms réunis d'Eugène et Horace. « Ah! s'écria-t-elle en pleurant, il m'aime! il m'aime toujours... Nous avons encore cette chère et précieuse identité de pensées, ce sixième sens des amans!... » Dès lors son chagrin se dissipa; les pressentimens de malheur qui la tourmentaient s'enfuirent; elle recouvra quelque tranquillité; et, son âme ne soupçonnant point la ruse, elle crut à la sincérité de cette lettre. Sa santé revint même dans tout son éclat.

Quelques mois se passèrent ainsi, et Eugénie espéra d'autres lettres; elles n'arrivèrent point, car madame d'Arneuse n'osa pas recommencer deux fois la même supercherie: elle

avait cru faire ainsi gagner à Eugénie le moment où Landon serait de retour, et Landon ne revint pas. Alors la duchesse retomba promptement dans l'angoisse de ses premières alarmes et la terreur revint envahir toute son âme : le fantôme de Wann-Chlore lui apparut, elle l'accusa de la désertion d'Horace, et la mort d'Annibal servait de preuve à ces terribles soupçons.

Sa mère et sa grand'mère avaient coutume, depuis sa maladie, de venir le matin dans sa chambre et souvent elles s'y rendaient avant son réveil. Un jour, le hasard voulut que la duchesse s'éveillât doucement sans altérer même le souffle régulier de notre respiration pendant le sommeil, et elle entendit ses deux mères

chuchoter à voix basse. Aussitôt elle ferma les yeux, feignit de dormir et écouta.

« Quelle affaire assez pressante, peut retenir Landon cinq mois hors de chez lui sans donner signe de vie!... serait-il mort?... » disait madame d'Arneuse. Eugénie frissonna : « On me trompe, » pensa-t-elle avec effroi.

— Il y a quelque mystère là-dessous, répondit madame Guérin, et il est probable que nous ne le découvrirons pas, mais certes il est arrivé quelque événement important.

— Quel événement? reprit madame d'Arneuse. Landon n'a éprouvé aucun échec dans sa fortune et le duc de R*** a dit l'autre jour qu'on allait le nommer pair de France...

— Tout cela est bien, reprit madame Guérin en. interrompant sa fille, mais tu ne sais pas que ce jeune homme, mort il y a six mois, est mort empoisonné.

— Empoisonné!... s'écria madame d'Arneuse, et par qui?... serais-ce?...

— Il s'est empoisonné lui-même : il paraîtrait qu'il s'est puni de je ne sais quel crime dont il était coupable envers Landon!... »

Eugénie jeta un grand cri et s'évanouit. Son heure était venue. Pour elle, la vérité fatale avait lui dans tout son jour. « Je suis abandonnée!... s'écria-t-elle, trahie! je suis morte!... » Puis tout-à-coup, se voyant entre les bras de sa mère, elle frissonna d'horreur et se tut. Aux questions multipliées de ma-

dame d'Arneuse, elle répondit constamment que ses exclamations étaient causées par un rêve affreux et elle rentra dans un calme terrible.

La Duchesse tomba d'abord dans un profond anéantissement. Elle bannit de sa présence Rosalie, sa mère, sa grand'mère, son enfant même; car elle ne le vit plus que le temps strictement nécessaire pour l'allaiter, encore annonça-t-elle l'intention de le sevrer, elle qui trouvait tant de bonheur à le nourrir!... Dévorée par la jalousie et le désespoir, elle renferma héroïquement ses souffrances dans son âme et se fana comme une fleur coupée. Le fantôme de Wann-Chlore la suivait partout, et souvent elle détourna les yeux comme s'il eût été au pouvoir de

ses yeux de le bannir. Cette année de bonheur et d'amour, la plus magnifique, la seule de sa vie, était aussi là, presque personnifiée par ses regrets et Eugénie marchait entre l'image d'une félicité morte et le désespoir vivant... Incapable de raisonner et d'agir, elle éprouvait cette horrible apathie qui saisit notre âme quand elle a perdu son idole. Une femme abandonnée a quelque chose d'imposant et de sacré : en la voyant on frissonne ou l'on pleure; elle réalise cette fiction du monde détruit, et sans Dieu, sans soleil, encore habité par une dernière créature qui marche au hasard dans l'ombre et le désespoir; une femme abandonnée!.. c'est l'innocence assise sur les débris de toutes les vertus mortes... Sou-

vent Eugénie se surprenait à rire de douleur. La solitude était effrayante, le monde, un fardeau pesant. Elle ne répandait plus de larmes, son cœur vivait desséché. L'amour et ses feux, la jalousie et ses poisons, le bonheur et ses souvenirs, les regrets, l'espérance, toutes les passions humaines s'étaient emparées de son cœur pour le déchirer, comme une meute de chiens dévore une biche des forêts. Elle marchait au milieu des cris de mille furies : éprouvant même parfois un besoin féroce de se briser elle-même, elle appelait à grands cris, non pas la mort, mais une souffrance horrible, pourvu qu'elle agît sur son corps seulement. Semblable à ces solitaires de la Thébaïde, elle aurait volontiers revêtu un cilice intérieu-

rement garni de pointes de fer; aussi, malgré les douleurs de son âme, elle avait contracté une cruelle activité de corps qui ne lui permettait pas de prendre un seul instant de repos. Elle haïssait surtout l'aspect de son hôtel, et, avec un délire inconcevable, elle aimait à marcher à pied dans Paris, précisément lorsqu'il pleuvait; et, quand à force de fatigues, elle obtenait un douloureux sommeil, elle était heureuse, par cela même qu'elle n'existait plus. Enfin, son supplice devenait d'autant plus affreux qu'elle était obligée de garder le silence, de souffrir sans crier; car personne autour d'elle ne pouvait la comprendre, et, pour dernier trait, s'élevait cette pensée affreuse pour elle : « Landon n'est pas coupable!... »

Elle était forcée de l'absoudre autant par amour que par nécessité; elle seule se trouvait victime de ces fatalités qui dévouent certaines créatures à d'éternels malheurs.

La duchesse avait été accoutumee à remplir les devoirs imposés par la religion, elle était vraiment pieuse, mais elle avait négligé Dieu pendant l'année de bonheur qui venait de s'écouler; car, il est à remarquer que l'amour est de toutes les passions celle qui se suffit le plus à elle-même, et qui écarte des autels les âmes amoureuses qui doivent y trouver un jour leur dernier refuge : alors Eugénie courut aux pieds du Dieu vivant et son cœur y resta muet. Vainement elle essaya de prier, ses lèvres se remuaient sans rien articuler; le

bonheur l'avait rendue athée, le ciel était vide pour elle, Landon régnait seul dans son âme.

Elle languit et se traîna, pour ainsi dire, au bord de la tombe. Là, elle eut comme une entrevue avec l'autre monde, et, frappée de l'horreur du néant, elle revint à la vie avec une sorte de fureur. La duchesse retrouva soudain une prodigieuse énergie, et résolut d'aller chercher son époux, de reconquérir ce bien qui lui appartenait, au moins en vertu des lois humaines. Elle ne recula point à l'affreuse idée de réaliser ces mariages par lesquels jadis des bourreaux attachaient un cadavre à une jeune fille, un cœur mort à un cœur plein de vie. « Qu'il aime Wann-Chlore!... s'écria-t-elle,

je suis sa femme, il me doit sa présence, il est à moi!... »

A cette exclamation qui lui échappa un matin que, seule, elle sortait de son lit désert, elle fondit en larmes en songeant qu'elle ne pouvait plus jamais plaire à Landon. Et quel moment terrible pour une femme qui aime, que le moment où elle découvre que le *charme* est rompu!... « Je vais, ajouta-t-elle en sanglotant, aller redemander par des sommations un cœur sans amour... » Là elle conçut le dessein sublime de se retirer à Lussy pour y mourir en silence, mais un moment après la jalousie, s'élevant dans son âme, lui montra du doigt les deux amans épouvantés par son arrivée. A cette scène elle frissonna d'horreur, car

elle était généreuse et alors il ne resta plus dans son âme qu'un seul désir, mais un désir terrible : « *Le voir!*... périr de sa main, rendre à sa vue une vie créée à sa vue... Là, où il vivait, il y aurait bien des souffrances, mais elle pourrait au moins glaner quelques regards. La terre foulée par lui serait brillante, il y ferait jour au moins... Et... son enfant!... son enfant ne vaudrait-il pas un sourire à la mère?.. Un sourire!... c'est désormais le bonheur! » Elle résolut de partir.

Alors, avec la finesse des femmes, elle songea aux moyens de découvrir le lieu où Wann-Chlore et Horace s'étaient retirés. En s'occupant ainsi de son départ, ses douleurs se calmèrent. L'âme n'a-t-elle pas un mer-

veilleux instinct pour toujours espérer, et Eugénie était joyeuse en pensant qu'elle allait infailliblement revoir son bien-aimé, et... peut-être était-il encore tout à elle... Eugénie même, établissait mille situations probables dans lesquelles Landon restait toujours son époux chéri.

Elle se rendit à la place Royale. En approchant de cette maison long-temps habitée par Wann-Chlore et où Landon avait été si heureux, elle fut saisie d'un tremblement convulsif, elle hésita même long-temps à entrer. Elle aussi allait questionner le concierge!... Elle ne trouva plus ce vieillard qu'Horace lui avait dépeint; un jeune homme lui apprit où le vieux portier s'était retiré. Il habitait Vincennes. Eugénie y courut;

car lui seul savait ce qu'étaient devenus les anciens locataires. « Madame, lui dit-il, miss Cécile Wann a épousé lord C... et j'ai vu là un beau mariage! deux époux célestes, deux anges! puis, un contraste affreux, ma petite dame, car auprès d'eux était miss Wann-Chlore, la plus belle des fleurs de la vallée, flétrie, malheureuse, éplorée... Ah! excusez, madame si je pleure, mais cette douleur est toujours là, sur mon cœur... Je leur dois tout, cet asile, ce champ. Alors, madame, elle était abandonnée...

— Abandonnée! s'écria Eugénie en frappant des mains et les yeux fixes.

— Abandonnée par un jeune militaire qu'elle aime, et... elle seule au monde sait aimer! Pour la distraire

lord et lady C... ont voulu l'emmener avec eux à Tours, mais rien ne pourra la distraire... Elle est allée à Tours avec eux... Il me semble être encore au jour du départ de miss Wann-Chlore. Elle m'ordonna de descendre dans la cour tous les meubles qui étaient dans son appartement et elle les a brûlés, madame... Elle ne voulait plus voir les moindres objets touchés par ce jeune homme... Elle a dû, madame, mourir de chagrin...

Eugénie tressaillit : était-ce de joie ou de douleur? Elle l'ignorait elle-même.

— Etes-vous sûr qu'elle soit à Tours?..

—Je le crois, madame, et elle doit y être seule, car lord et lady C... ont passé par Paris il y a environ un an...

— Seule! s'écria Eugénie, seule... Elle disparut.

A quelques jours de là, madame d'Arneuse et madame Guérin, plongées dans un étonnement profond, avaient mille sujets de conversation :

— 1° Comment Eugénie avait-elle pu partir sans prévenir sa mère du but de son voyage ?..

2° — Emmener Rosalie, une fille sans expérience!

3° — Cacher la route par laquelle elles se dirigeaient.

4° — Les enfans se conduisaient aujourd'hui comme s'ils n'avaient jamais eu de père ni de mère.

5° — Comment excuser leur défaut de confiance ?

6° — Agir sans demander de conseils!

7° — Quels événemens extraordinaires pouvaient donc autoriser une semblable conduite?

8° — Quels malheurs n'arriveraient pas à des gens d'une telle jeunesse, et... sans guide...

9° — Avec quelle promptitude Eugénie avait oublié ses devoirs et les bienfaits maternels.

10° — L'ingratitude des enfans!..

Enfin, le courroux des deux dames s'apaisa. Des mille sentimens qui les agitèrent successivement, il ne resta plus que le sentiment impérissable de la curiosité, et elles cherchèrent à le satisfaire par tous les moyens qu'elles purent imaginer.

FIN DU TOME TROISIÈME.

Wann-Chlore.

Una fides, unus Dominus
Un même amour, un seul maître
St. Paul, *aux Corinthiens*

TOME QUATRIÈME.

PARIS.

URBAIN CANEL, LIBRAIRE,
place Saint-André-des-Arts, n° 30;

DELONGCHAMPS, LIBRAIRE,
boulevard Bonne-Nouvelle, n° 3.

M DCCC XXV.

WANN-CHLORE

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
Rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

WANN-CHLORE.

Una fides, unus Dominus :
Un même amour, un seul maître.
St. Paul, *aux Corinthiens.*

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

URBAIN CANEL, LIBRAIRE,
place Saint-André-des-Arts, n° 30;

DELONGCHAMPS, LIBRAIRE
boulevard Bonne-Nouvelle, n° 3.

M DCCC XXV.

WANN-CHLORE.

CHAPITRE XIV.

Le lieu que Wann-Chlore avait choisi pour sa retraite n'était pas sans physionomie : les sites n'ont-ils pas, comme les personnes, leurs différens caractères ; et, de même que l'amitié ne se fonde que sur des rapports dans les âmes, l'âme, ayant une sorte d'amitié pour les choses, n'établit-elle pas toujours, avec un merveilleux instinct, une secrète harmonie entre elle et les accidens dont elle doit être incessamment frappée. Notre âme se trahit ainsi par de légers indices qui n'échappent

point aux yeux de l'observateur, et Wann-Chlore laissait deviner ses secrètes pensées par le seul aspect de sa demeure.

La cathédrale de Saint-Gatien est un de ces grands monumens dont les architectes du moyen âge ont embelli la France. Elle appartient à ce genre que nous avons improprement nommé *gothique*, les Goths n'ayant jamais rien construit. Le portail est assez beau, les deux clochers sont d'une hauteur prodigieuse, et la légèreté, le fini, la grâce des ornemens leur ont attiré l'attention des connaisseurs. Le propre de cette architecture est de pouvoir allier l'abondance, la minutie, la bizarrerie même des ornemens à la grandeur, à l'audace du sujet : où

est le vrai Dieu, il semble que là soit le sublime et qu'il y ait place aux représentations les plus fantastiques des créatures. En effet, après s'être élevé jusqu'aux cieux avec les petites coupoles des flèches, si la vue s'abaisse sur la basilique, alors des arcs-boutans nombreux qui semblent multiplier leurs arceaux, des piliers d'arbres assemblés qui se couronnent de leur feuillage en guise de chapiteaux, et une multitude d'animaux sculptés offrent à l'œil le spectacle d'une forêt enchantée : là, sont toutes les créatures échappées de la pensée du Dieu vivant, leur foule est animée : les uns grimpent, d'autres rampent, tous jouent; ce n'est plus une pierre qui rejette les eaux du ciel, c'est un habitant du Nil; tous

aussi sont rangés avec ordre, et l'on croit deviner qu'une pensée bizarre dominait l'architecte quand il éleva ce monument. Il semble même que la nature ait pris soin de donner à la masse imposante de cet édifice une expression toute romantique : des nuées de corbeaux demeurent incessamment dans les cimes et leurs chants funèbres prêtent une voix terrible à cette habitation du Dieu vengeur.

Empreinte de la sombre couleur que lui ont léguée les siècles en passant, cette cathédrale est environnée de grands bâtimens aussi noirs que les arcs nombreux qui protégent ses chapelles latérales, et à l'endroit où derrière le sanctuaire les arceaux se réunissent et abondent, comme pour

garantir le saint des saints, est une place morne et silencieuse; l'herbe y croît entre les pavés, elle est déserte comme un lieu d'horreur... A peine, dans le jour, trois ou quatre habitans passent-ils à travers cette enceinte, et alors leurs pas retentissent dans le silence; semblables au bruit du sablier, seuls ils annoncent le temps et la vie. Non loin du chœur s'élève une maison dont les pignons séculaires, la forme antique, la construction des croisées, la teinte noire des pierres montrent assez que jadis elle faisait partie du cloître. Auprès de cette maison est le séminaire, plus loin les bâtimens de l'archevêché, et cette habitation est en quelque sorte laissée par grâce aux victimes d'un monde orageux. Là, de-

meurait Wann-Chlore, gardée par une double enceinte de paix et de silence. Parfois cette effrayante sollitude était troublée, mais par les mille voix du peuple et les chants de terreur ou de joie, les chants religieux! qui, traversant les murs, mouraient à son oreille comme le bruit des flots du monde habité arrivent à une âme qui s'envole vers les cieux.

En traversant cette place, la gaieté meurt, on devient pensif, et soudain Dieu vous apparaît suivi de l'Eternité. Pour vivre en ces lieux, on doit y apporter un sentiment immortel qui puisse à lui seul soutenir et vivifier l'âme : il faut y aimer ou être moine.

C'est là que Landon trouva le

terme de son rapide voyage, et là toutes ses souffrances cessèrent. Il fut saisi d'admiration pour Wann-Chlore en marchant dans cette solitude glaciale. Il regarda l'entrée du cloître et une voix lui disait : « Ici finit le monde ; » il regarda la maison de Wann-Chlore, et la même voix lui dit : « Là elle s'est ensevelie ! » Pour la première fois le Dieu était dans le temple, semblable au Dieu de Jacob qui se montrait rarement. Landon s'arrêta et des larmes coulerent sur son visage. A ce moment il perdit tout souvenir d'Eugénie et il entra dans une vie nouvelle. Hélas ! il aurait bien voulu qu'à cette seconde naissance les corbeaux eussent cessé leurs croassemens de mort et que du sein de la cathédrale des chants autres que

ceux d'une messe mortuaire fussent arrivés à son oreille.

Semblables au miel que l'abeille compose avec les fleurs du Rhododendrum, les réflexions dont il était assailli cachaient la mort sous une feinte douceur. Il allait revoir Wann-Chlore, la revoir enveloppée de l'éclat d'un amour sans tache... Elle n'avait pas déchu, elle, de la sainte candeur du premier amour! et lui... comment oserait-il s'asseoir au banquet céleste, couvert encore des livrées d'un parjure plaisir... Vivre auprès d'elle séparé par un précipice?.. le franchirait-elle?...

Il contemplait cette maison et ce spectacle agitait son cœur plus puissamment que toutes les joies d'un hymen détesté. Jamais Eugénie n'a-

vait, avec tout son amour, excité dans son âme une sensation aussi déchirante. Il avança lentement, souleva le marteau de cette porte et le coup retentit dans son cœur.

Une jeune fille d'une dixaine d'années environ parut et resta debout, inquiète, en le voyant entrer et regarder avec curiosité cette cour silencieuse : des rosiers, des chèvrefeuilles, des jasmins encore fleuris, tapissaient les murs. Horace revint vers la petite fille, et lui dit : « C'est ici que demeure miss Wann-Chlore?

— Oui, monsieur.

—Elle y est sans doute?... demanda-t-il, en restant dans une affreuse anxiété.

— Non, monsieur... Puis la petite fille le regardant d'un air malin,

ajouta tout bas : Mademoiselle nous a recommandé de répondre ainsi à tout le monde.

— Elle y est donc?...

— Non, monsieur, maintenant elle est à la messe.

— Seule?... reprit Horace.

— Oh! non, Mademoiselle ne sort jamais sans Nelly. »

Nelly était la nourrice de Wann-Chlore. Depuis l'âge de vingt-cinq ans elle avait suivi les destins du père et de la fille. C'était un de ces domestiques que Sterne appelle *d'humbles amis*.

Alors Landon, s'asseyant sur une marche avec cette naïveté enfantine qui revenait en lui, compagne du bonheur et du véritable amour, prit la jeune fille sur ses genoux et tirant

quelques pièces d'or de sa bourse, il les lui montra en lui disant : « Réponds, ma petite gentille, à toutes mes questions et tu auras cet or-là pour toi... »

La petite fille devint chagrine ; elle remua la tête et dit : « Je vous répondrai et je ne veux pas de votre argent... Votre fortune ne vaut pas un sourire de Mademoiselle, et elle me gronderait, elle qui ne gronde jamais ! si elle apprenait que sa petite Gertrude fait payer une réponse... Je ne devrais rien dire, mais je parlerai parce que vous ressemblez au portrait du bon ami de Mademoiselle..., celui qu'elle attend... Pourquoi pleurez-vous ?... Vous faites comme Nelly, quand elle entend miss s'écrier. « Aujourd'hui, Nelly, c'est aujourd'hui ! »

eh bien, Nelly pleure et elle dit tout bas que Mademoiselle est folle, mais je sais bien qu'elle n'est pas folle, car elle m'apprend à lire. »

Landon, charmé du babil de Gertrude, l'embrassa. « Eh bien, vous dites donc, mon enfant, que Wann-Chlore ne reçoit personne? ·

—Wann-Chlore!... s'écria Gertrude en colère, voulez-vous bien la nommer miss Wann-Chlore : est-elle à vous pour...

— Allons, ne nous fâchons pas, réponds-moi.

— Oui, monsieur, depuis un an, depuis le jour que lord et lady C.... sont partis, miss..., entendez-vous, miss Wann-Chlore n'a vu personne..., excepté... un jeune homme, l'ami de celui qu'elle aime, et... il y a quatre

jours... le soir, il a commis une faute, et Mademoiselle l'a banni... Il était devenu maigre... , maigre. Il fesait peur. » Là, Gertrude baissa la voix et dit : « Nelly prétendait qu'il aimait miss... »

— Mais il faut toujours, répondit Horace, que miss Wann-Chlore voie quelqu'un, quand ce ne serait qu'en se promenant.

— Nenny, reprit Gertrude avec vivacité, Mademoiselle ne sort pas; et, quand elle va à la messe, elle met un grand voile noir bien épais...

— Pourquoi noir?

— Elle est toujours en deuil... Elle est belle!.... on dirait qu'elle s'habille ainsi par coquetterie,... elle est si blanche.

— Vous l'aimez bien?...

— Si je l'aime!... eh, monsieur, c'est ma providence, elle m'a arrachée au malheur!...

— Et vous dites qu'elle ne sort jamais...

—Oh! quelquefois Nelly contrefait la malade; et, alors, le soir, au crépuscule, elle va se promener sur le bord de la Loire, et... elle marche lentement, elle parle de *lui* à Nelly, parce que Nelly *le* connaît. »

Horace pressa Gertrude sur son cœur et l'embrassa, obéissant au besoin de témoigner une joie trop forte pour son cœur. « Écoute, mon enfant, lui dit-il, laisse-moi entrer dans les appartemens de miss Wann-Chlore.

— Entrer chez Mademoiselle!... s'écria Gertrude avec effroi, êtes-vous

fou ? mais personne... Entrer chez Mademoiselle! Venez, dit-elle en se levant et ouvrant la porte sur le seuil de laquelle ils étaient assis, voici la pièce ou tout le monde vient parler à Nelly; mais Mademoiselle ne voit jamais personne.

— Et où miss Wann-Chlore recevait-elle donc Annibal ?

—Ah, reprit Gertrude avec naiveté, dans le salon qui est là...» et, traversant les appartemens, elle conduisit Horace à l'habitation de Wann-Chlore. Parvenus au vestibule, Landon aperçut une très-belle statue de marbre. Elle représentait l'Amitié gravant sur un arbre les noms de Cécile et de Charles; il soupira en voyant cette invitation constante faite à Wann-Chlore de se rejeter dans le sein de

l'amitié. Quelle satire de sa conduite !

— Eh bien, venez donc, lui dit Gertrude en lui montrant un salon décoré avec cette simplicité anglaise qui s'accordait merveilleusement avec les goûts de Wann-Chlore. Tout y respirait l'ordre, la propreté, la noblesse et la paix.

Landon s'avança, par un mouvement brusque, à la porte de la chambre à coucher de Wann-Chlore, et l'ouvrit avant que Gertrude, qui s'élança sur lui, arrivât assez tôt pour l'en empêcher. La petite fille fondit en larmes en s'écriant :

— Monsieur, mon bon monsieur, je vous en supplie, n'entrez pas, mademoiselle me renverrait sans pitié... et elle tomba aux genoux d'Horace. Horace ne l'écoutait pas, il

regardait avec étonnement son portrait en pied peint avec une ressemblance étonnante. Un crêpe le couvrait, il courut l'arracher avec une sorte de dépit; et, aux cris de Gertrude, il lui montra le portrait. Gertrude, soit stupeur, soit plaisir, resta muette en reconnaissant l'original : elle pensa vaguement qu'il était possible que le monsieur fût l'amant de sa maîtresse, et dès lors elle laissa Landon maître de la maison.

Des pleurs inondèrent le visage d'Horace en voyant la harpe de Wann-Chlore; elle était comme une harpe qui, depuis trois ans, n'avait plus rendu de son : ses cordes s'étaient cassées, selon leur faiblesse, par l'effet des changemens de température, et à peine en restait-il une

dixaine des plus grosses. Landon, se souvenant avec ivresse que, jadis, Wann-Chlore l'avait habitué à accorder sa harpe, cheroha les cordes, répara le désordre du temps; et, déchirant le crêpe qui mettait en deuil cette joyeuse compagne de leurs amours, cette harpe, reine de leurs touchans concerts, il entrelaça des roses aux cordes qui devaient moduler de nouveaux chants.

Il aperçut sur la cheminée les fragmens de l'ivoire arraché autrefois de sa mortelle blessure; ils étaient conservés sous un verre comme une sainte relique. Enfin, une chaise contrastait par sa simplicité avec l'élégance des autres meubles, mais c'était la chaise sur laquelle il s'asseyait jadis auprès de Wann-

Chlore. à la place Royale; il alla s'y placer avec une sorte de délire; et, sur la table, devant lui, il reconnut toutes les lettres écrites par lui à Wann-Chlore, pendant ses longues absences. Ces papiers, chéris par *elle*, étaient tout usés, presque noirs et, en plusieurs endroits, des larmes avaient effacé les caractères. Horace prit la plume et écrivit sur l'enveloppe de la correspondance ces paroles de l'Evangile, qui lui vinrent à la memoire : « Mon fils que voici était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il s'est retrouvé; apportez promptement la plus belle robe pour l'en revêtir. »

A ce moment il éprouva un désir si violent de contempler Wann-Chlore, qu'il s'élanca hors de la

chambre, emporté par un mouvement de folie : — « Ma petite, dit-il à Gertrude, garde-tol bien d'avertir miss Wann-Chlore de mon arrivée.

— Cest donc bien vous, répondit-elle, qu'elle appelle *toi!*...

Landon était déjà sorti et courait à la cathédrale. Il entra dans ce vaste édifice, et lorsque sa vue plana sur cette foule, véritable prairie émaillée de fleurs, il fut semblable à ce rossignol de la vallée de Cachemire, qui, parmi toutes les roses, ne cherche et ne voit que sa rose favorite, cette rose dont il pleure l'absence, au sein de laquelle il meurt en chantant. Landon connaissait trop Wann-Chlore pour la chercher au milieu de la foule, et alors il s'avança lentement le long des chapelles latérales,

jetant son regard aussi loin qu'il pouvait atteindre. Arrivé près d'une chapelle dédiée à la Vierge ; son cœur battit avec plus de violence, comme par instinct et Horace s'arrêta : tout à coup ; dans l'un des angles de la chapelle, il reconnut Wann-Chlore. Elle était séparée par quelques pas des divers groupes de femmes et elle priait!... Il la contempla long-temps en silence, admirant son attitude suppliante, l'abandon de sa tête, l'onction de sa pose, la douleur qu'elle exprimait, et alors ce moment devint pour lui d'une frappante solennité. Le moindre son fut une voix, le moindre accident un présage, le moindre geste de Wann-Chlore un plaisir, et le grain de sable écrasé par sa marche, un évé-

nement. On chantait un passage du *Dies iræ*, et Landon frissonna involontairement. Il regarda Wann-Chlore : elle était bien comme jadis à Saint-Paul au pied des autels, mais à Saint-Paul il l'avait admirée vêtue d'une robe blanche, présage d'innocence, de bonheur, augure d'une vie céleste et pure ; aujourd'hui, elle pleurait en longs habits de deuil... ; il la regardait avec amour, mais aussi avec douleur... Elle lui apparaissait là comme le doux génie de la religion, comme ces anges de mort que le sculpteur assied, pleurant sur la tombe d'un enfant étouffé dans sa fleur.... A ces pensées, il détourna la tête et pleura, excité peut-être moins par ces lugubres idées que par le sentiment de sa propre imperfection ;

mais chassant bientôt ces vaines superstitions de son âme, il passa plusieurs fois devant la grille de la chapelle et, joyeux, il se dit : Je l'aï vue et je ne la perdrai plus !.. quand je la reverrai, elle ne sera plus vêtue de noir.

—

CHAPITRE XV.

« Nelly, dit Wann-Chlore en sortant de l'église, ma pauvre Nelly, ce que tu redoutes est arrivé, je suis folle, j'ai cru entendre *son* pas dans l'église, ne l'as-tu pas vu?... il n'y a que *lui* qui marche ainsi... »

Elle soupira et Nelly répondit : « Miss, marchons plus vite, voici des gens qui vous regardent. »

Wann-Chlore hâta son pas. « Tu as raison, Nelly, tu réponds comme à une folle; mais que veux-tu, si je suis folle c'est par amour, et par amour pour *lui*. Nelly, n'ai-je pas toujours dit qu'il reviendrait;

et, je t'assure, c'était son pas.» Elle arriva chez elle; et, en voyant la petite fille : « Qu'as-tu, Gertrude? dit-elle, tu parais étonnée de me voir...

—Je n'ai rien, mademoiselle...

—Pauvre enfant, c'est vrai, tu n'aimes pas encore et tu ne peux savoir ce que veut dire étonnement, crainte, joie, peine... » Jamais Chlora n'en avait tant dit à Gertrude.

Elle rentra dans ses appartemens et, parvenue dans sa chambre à coucher, elle regarda le portrait de Landon en disant : « O mon dieu! tu es muet! et je payerais une parole de ma vie!... » Elle ne pouvait voir que le portrait, l'absence du crêpe ne la frappait pas encore. Elle jeta les yeux sur la cheminée et sonna Gertrude. Elle vint. « Gertrude, dit Wann-

Chlore, on a touché à ce globe sous lequel sont ces morceaux d'ivoire, je l'avais défendu...

—Ce n'est pas moi, mademoiselle!

— Et qui donc?... » Gertrude rougit et baissa les yeux. « Qui est venu ici? s'écria Wann-Chlore, qui? est-ce Annibal?...

—On m'a défendu de le dire, répondit Gertrude.

—On est entré ici! reprit Wann-Chlore en laissant échapper un geste d'horreur.

—Oui, répliqua la petite fille effrayée.

—Qui? qui?... réponds-moi! qui? A-t-on emporté quelque chose?... Qui donc?... réponds-moi...

—*Il* a dit que vous verriez bien!...»

Chlora, craignant qu'Annibal ne se fût livré à quelque violence, en proie

d'un autre côté à l'espérance d'un bonheur auquel elle n'osait croire, tourmentée enfin par mille pensées qui la torturaient, restait immobile, et déjà sur ses joues apparaissait une terrible rougeur, quand elle tomba soudain dans les bras de Nelly et de Gertrude, puis jetant un grand cri : « C'est *lui!* dit-elle. « Elle avait vu la harpe couronnée de roses. Elle resta quelque temps évanouie : Nelly effrayée lui faisait vainement respirer des sels, et déjà Nelly et Gertrude tremblaient, lorsqu'elle ouvrit ses yeux mourans. Ils se portèrent sur le tableau, et voyant le crêpe ôté : « C'est *lui!*... répéta-t-elle d'une voix faible, Nelly, il est ici, il est venu! Ah, Nelly, je me meurs! » Nelly pleurait et Gertrude tout interdite se taisait. « Ger-

trude, s'écria-t-elle avec force, tu l'as vu?...

— Oui, mademoiselle, *il* ressemble au portrait.

— C'est donc bien lui!... je n'en puis plus douter! Ah, Nelly! que je suis heureuse! et... c'est lui qui a marché à l'église, j'en suis sûre! » Assez forte pour supporter le bonheur, elle se leva tout à coup, parcourut ses appartemens comme enivrée. « Il revient! » disait-elle. Arrivée devant la statue de l'amitié. « Sir Charles, et toi, Cécile, et toi, puritain, vous aviez tort!... oh, bien tort : il est revenu, et, s'il m'aime?.. ce n'est pas seulement une question! O bien-aimé, c'est toi! dit-elle au portrait, je vais te revoir, t'entendre, te *parler!*.. — Nelly, ma Nelly, des fleurs dans tous les

vases, ôte toutes les housses aux meubles, habillez-vous! Qu'ici tout prenne un air de fête, tout, jusqu'aux pavés de la cour; je voudrais y effeuiller des roses, des fleurs, y mettre du feuillage: toi, Gertrude, tu vas m'aider à quitter mon deuil, je veux revêtir la blanche parure qui plaisait tant à ses regards... — Gertrude, qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait?.. Es-tu heureuse d'avoir eu son premier regard, sa première parole!.. Viens m'habiller, tu me conteras tout.

La folie, cette joie trop extrême et désordonnée, dirigeait tous les mouvemens de Chlora : le moindre bruit la faisait courir à la fenêtre et regarder la porte ; lorsque Gertrude lui tendit sa robe pour qu'elle la passât, loin de se prêter à cette

évolution de la toilette d'une femme, elle s'échappa, courut appeler Nelly. — « Nelly, ma Nelly, tu sens que je ne veux pas qu'il me quitte d'une minute! — ma Nelly, il dînera avec moi, — Nelly, un joli dîner : les mets les plus simples, les plus frais, les plus recherchés, un dîner enfin dont l'amour ne doive pas rougir. — Tu sais, ma Nelly, que l'amour détourne la tête à tout ce qui n'est pas gracieux, naturel... — Et surtout personne ne nous servira, ne nous interrompra. — Je le servirais à genoux avec tant de bonheur!.. Va, Nelly... guette-le dans le cloître, et avertis-moi!.. Sois bien sûre que mon cœur sera trop faible quand tu me diras « miss, le voici!... » Elle revient, elle chante, elle ne croit pas au temps, à l'heure, à la vie, ce

n'est plus le jour qui l'éclaire, c'est une lumière divine, une lueur extraordinaire, elle ne saurait dire quoi. Elle est habillée et s'assied. Assise, elle se lève et va demander à Nelly : « Vient-il ? » — Non, miss... Elle frappe du pied, elle revient, se rassied. Elle se lève, regarde le portrait, passe ses doigts sur sa harpe, en tire un accord céleste, jette les yeux sur ses lettres, lit la phrase écrite par Landon, reconnaît l'écriture, y colle ses lèvres, baise ce qu'il a écrit, tressaille et mille fois s'écrie : « Ah, que je suis heureuse !.. » Elle court. « Nelly, vient-il ?... » Le : « *non miss*, » tombe sur son cœur comme un poids, elle retourne s'asseoir et attendre. Attendre !... attendre ce qu'on aime ! est-ce un bonheur, une peine, un supplice,

une volupté... ou plutôt n'y a-t-il pas de tout cela? En revoyant la harpe et la rose et la phrase et le portrait, elle s'y attache, les contemple : — « ô mon gracieux!.. » dit-elle, oui c'est toi, car toi seul au monde trouves ces choses-là!... Elle va et vient, consulte toutes les pendules, examine si tout est en ordre, comme pour se donner une occupation et s'écrie : «Oh, si je connaissais sa demeure! » L'impatience la gagne, son sang court dix fois plus vite dans ses veines; enfin, fatiguée comme si elle avait fait une longue route, elle se couche sur un sopha, et l'imagination seule s'agite et se tourmente, le corps étant exténué.

Tout à coup elle entend Nelly, alors elle court et Nelly n'a eu que le temps de faire un signe, Wann-

Chlore est à la porte : le coup de marteau est attendu, Landon frappera sur le cœur de Wann. Il a frappé, elle ouvre la porte et s'élance, de ses deux mains le saisit, elle est sur son cœur, elle l'embrasse, il lui rend ses baisers en silence, mais ils se succèdent, et le chemin qu'ils font ainsi jusqu'à la harpe est un seul et long baiser. Ils se regardent, pleurent et se taisent. Enfin, après ce silence enivrant, après ce moment où l'on croit ne pas vivre assez : « Ah! dit Wann-Chlore, je n'ai demandé qu'une seule grâce au ciel, et je l'obtiens : c'est de *te voir !* Parle, mon bien-aimé, ta voix, après un an d'absence, c'est... oh, rien ne peut l'exprimer! te voici donc !... Et l'ivresse était dans le regard de Wann-Chlore.

— Oh, oui!... pour toujours...

— Horace, dit-elle, je savais bien que tu reviendrais, mais j'ignorais cette joie nouvelle. J'ai eu bien des tourmens pendant ces deux années: je te vois... ô toi que j'aime! tout est oublié!...

— Laisse-moi, dit Horace respirer ton haleine, prendre un nouvel air vital, revivre enfin avant de te parler... redevenir ton autre âme... ton Horace. Il semble qu'une aussi longue absence m'ait souillé!...

— Y a-t-il une chose au monde qui puisse souiller les anges! dit-elle avec ce fin sourire qui seul lui aurait fait éclipser toutes les femmes; si quelqu'objet vil te touche, il s'ennoblit, Horace, car tu es toute noblesse...

Landon fondit en larmes. A ces

mots, il retrouvait Wann-Chlore animée du même amour : il ne sortait pas des lèvres de cette chère créature un seul mot de reproche. Il l'avait quittée depuis deux ans, sans lui écrire un seul mot, il l'avait laissée enfin comme si elle eût été sans âme, comme un palais qu'on habite et dont on sort; il la revoyait, et la grâce, la joie d'autrefois était celle d'aujourd'hui : le dédain le plus méprisant pour une femme n'excitait pas même un regard de courroux. Non, elle était sûre d'être aimée. L'*homme* qui l'honorait de son amour n'avait pas pu se tromper; ce qu'il avait fait était *bien*, elle soumettait humblement son intelligence à la sienne : le soleil s'était caché, il luisait maintenant, voilà tout; elle avait

pleuré ne le voyant plus, elle lui souriait aujourd'hui en l'apercevant s'élever du sein des nuages.

Toutes ces réflexions tombèrent dans le cœur de Landon comme un orage; il ne pouvait que répandre des pleurs et contempler Wann-Chlore dans un saint recueillement.

— « Si le bonheur n'avait pas ses larmes, dit-elle en essuyant les yeux d'Horace par un geste plein de grâce, je t'en voudrais de pleurer en me voyant; mais il y a des joies tristes, ajouta-t-elle en riant. Ce mot attira sur le front d'Horace un nuage qui se dissipa soudain.

— Comme tu fais voir à ton propre insu, s'écria-t-il, que j'ai sans cesse été présent pour toi!... » A ces mots, Wann-Chlore le prit par la main et le

promenant dans les appartemens avec une feinte gravité, elle lui dit : « Mon seigneur et maître pourrait-il me montrer ou il n'est pas !.. » En prononçant cette phrase, elle y mit l'accent de cette gaieté de cœur qui n'appartenait qu'à elle ; puis, le serrant dans ses bras, et pleine d'ivresse elle s'écria : « Oh ! ma chère brebis, ma brebis égarée, faudra-t-il que je brode un ruban pour te retenir ?... moi qui t'ai perdu peut-être pendant ces deux ans pour ne nous être pas liés... » Il n'était donné qu'à Chlore d'unir ainsi le sentiment le plus profond à la gaieté. « Regardez cet œil, ajouta-t-elle en lui montrant son visage, regardez-le, excepté Annibal, il n'a reflé-chi aucune autre image d'homme...

Landon la prit dans ses bras, et

l'asseyant sur ses genoux, il lui dit : « ma chère vie, j'ai à te parler pendant long-temps... n'ai-je pas à t'apprendre une foule de choses?...

— Quand tu parlerais toute la vie, et que, toute la vie, agenouillée devant toi, comme les anges devant Dieu, j'écouterais cette douce musique, ce ne serait rien après t'avoir perdu pendant deux ans? Que dis-je, deux ans! et ces deux autres années que tu as passées en Espagne, me faisant souffrir les plus cruelles inquiétudes, et ce retour affreux?... car vous avez de terribles comptes à me rendre... Comment, reprit-elle, en faisant un petit geste plein de gentillesse, comment, j'ose interroger?... oh! non, Horace, tu me diras ce que tu voudras!... n'es-tu

pas là, sur mon cœur... Ne sais-je pas que tu m'aimes. Cependant, mon cœur, je ne veux savoir qu'une seule chose, c'est pourquoi tu as voulu me tuer... Te souviens-tu de ce coup de feu ?... m'as-tu fait peur ! Mon ami, ne nous servons pas souvent d'armes à feu, dans notre ménage?

A ces mots Landon, le cœur accablé, serra Wann-Chlore dans ses bras avec force et lui dit: « Tu es un ange! — Je le crois bien ! dit-elle. Ne sont-ce pas des anges qui servent Dieu, s'agenouillent en silence pour adorer, écoutent sans interroger, comprennent d'un regard, brûlent d'un feu pur et parcourent de l'œil l'éternelle immensité sans y trouver de fin, sans en être accablés? N'est-ce pas là ma vie? N'es-tu pas la plus

belle image que le Créateur ait laissée de lui-même ici-bas; et comme je suis un *ange femme*, c'est-à-dire un peu faible, ce bonheur si grand m'accable quelquefois, comme en ce moment, par exemple, et si je n'avais pas ton sein pour reposer ma tête, que deviendrais-je ?... » En parlant ainsi elle lançait à Landon un de ces regards magiques dont la brûlante expression fait jaillir tous les sentimens de l'âme par les yeux. L'œil les contient tous, et celui qui voit choisit à son gré. Horace, immobile, admirait en silence : — « Tu n'es pas changée, dit-il, enfin ; tu es toujours belle ! ta figure a même gagné, à travers cette blancheur, gage d'une innocence éternelle, je ne sais quelle expression céleste. « Elle fit une ré-

vérence toute moqueuse en disant : « Merci, monseigneur !... est-on heureuse de plaire à votre grandeur !.. »

— Et tu n'es plus en deuil... ajouta Landon, comme s'il se répondait à lui-même.

—Oh non! dit-elle, je suis toute joie! Mais, mon amour, conte-moi donc tes aventures... ne suis-je pas femme? et curieuse, mon divin, curieuse comme Ève; car je suis ton Eve et tu es mon Adam, le seul homme que je voie dans le monde. Se mettant alors à genoux sur un coussin, appuyant son coude sur Horace, elle confia son menton à deux doigts de sa main; et, dans cette attitude toute contemplative, elle s'apprêtait à l'écouter avec l'extase du bonheur. Le duc se mit à jouer avec les boucles de la cheve-

lure de Chlora et lui dit: « En te racontant ce qui s'est passé, je n'ai pas de torts à expier, même pour le coup de pistolet, quoique j'eusse bien alors l'intention de te tuer, toi, mon amour... Ah! ma chère vie, nous avons été victimes de la plus affreuse trahison!... Annibal est mort, il s'est empoisonné... » Wann-Chlore laissa échapper un mouvement d'horreur.

Alors Landon, sans faire mention de son mariage avec Eugénie et de tous les événemens qui pouvaient s'y rapporter, raconta succinctement à Wann-Chlore tout ce qui s'était passé. Lorsque Landon eut terminé, il tira de son sein les papiers remis par Annibal et les fausses lettres, puis les jetant sur une table, ils comparèrent les deux correspondances avec cette

joie que les naufragés échappés à la mort mettent à raconter leurs peines.

Wann-Chlore était plongée dans un étonnement que rien ne peut peindre. Une semblable trahison emportait avec elle des idées toutes nouvelles pour son âme : elle qui n'avait jamais vu les humains que sous le plus bel aspect, elle qui n'étant jamais sortie du cercle habité par Annibal, Horace, sir Wann, sir Georges Wann, Charles C..., Cécile et Nelly, s'imaginait que tous les hommes étaient ainsi. Elle demanda à son cher Horace si de pareilles aventures arrivaient souvent dans le monde : sur sa réponse, elle se tordit les mains avec une énergique expression de douleur, et, par un regard éloquent, contempla le ciel comme

pour se réfugier dans un monde pur de toute souillure et digne d'elle; puis se jetant dans le sein d'Horace, elle s'écria : « Laisse-moi toujours là, ton cœur sera le seul monde que j'habiterai sur cette terre, oh, moi! moi si confiante! moi qui avais si bien présumé de toi que pour sauver Cécile, j'aurais, je crois, embrassé sir Charles C.... devant le puritain, pour le persuader que c'était mon amant! Moi infidèle!... mais Horace, si je ne t'avais plus aimé, tu me connais assez... tu l'aurais su le premier. Va, si jamais je te trahis, je te permets de me tuer!...

Après un moment de silence elle dit : — « Ainsi, je t'avais perdu pour jamais, et je te retrouve aussi aimant, aussi fidèle. Oh! je puis tout pardon-

ner à Annibal, en faveur de sa confession, et ce ne sera pas ma voix qui s'élèvera jamais contre lui!... Horace, nous sommes unis pour toujours!..

— Pour toujours!... répéta le duc de Landon qui, dans ce moment, avait tout oublié!

Le pas lourd et tremblant de Nelly se fit entendre. Chlore, jugeant que le dîner était servi, entraîna Horace vers la salle du festin. Là, elle fit mettre un genou en terre au bien-aimé en lui disant: « Allons, chevalier félon, avant de partager le repas de votre souveraine, demandez-lui pardon de votre félonie par un baiser sur cette main qu'elle daigne vous tendre. Avoir osé rompre son ban, quel crime abominable! maintenant nous ferons un repas d'amour à l'ancienne mode,

c'est-à-dire n'ayant qu'un même assiette, même fourchette, et si vous êtes respectueux, je vous permettrai de m'embrasser. »

Landon lui baisa la main et s'assit à ses côtés, enivré de la grâce enchanteresse que Wann mettait aux moindres plaisanteries. L'innocence de leurs gestes, la magie des regards, la pureté de leur joie, et les confians discours et les extases du cœur et les larmes du sentiment, l'ivresse, la volupté, tous sentimens, toutes grâces indescriptibles, parce qu'ils sont empreints du charme de l'à-propos, qu'ils ne vivent que par la circonstance, et que le moment qui suit est inhabile à mériter de celui qui précède, ah! vous serez mieux compris de cœur à cœur par

ces âmes aimantes qui, pour sentir votre douceur, évoqueront leurs voluptueux souvenirs !

Le temps fuyait comme les songes au matin, le soir vint que Wann-Chlore et Landon se croyaient encore à leur premier baiser; enfin, Horace sortit après avoir promis de revenir le lendemain.. En repassant dans le cloître, à la nuit, Landon n'eut plus aucune pensée sinistre, il ne fit même aucune attention au silence imposant qui naguère l'avait épouvanté et au singulier spectacle que présentaient les accidens de la lune dont la lumière colorait à peine ces hautes et sombres constructions. — « Ange du ciel, disait-il, comme en sa présence tout s'éclaircit, devient libre et serein. Tous mes chagrins ont

fui... Elle m'a enivré, mon cœur suffit à peine à porter tant de bonheur!..

En effet, Horace était absolument comme s'il n'eût jamais quitté Chlora. Le moment où il l'avait revue s'était confondu avec celui où il l'avait abandonnée, si bien que l'intervalle disparaissait entièrement. Le cœur du duc n'avait de place que pour le bonheur et l'amour. Aucun remords ne vint ternir cette belle aurore de son sentiment renaissant. Le souvenir d'Eugénie ne se mêla point à sa méditation nocturne. Eugénie n'existait plus pour lui. Landon vécut dès-lors sous l'empire du même charme qui l'avait subjugué la première fois qu'il vint à Saint-Paul.

Le lendemain et les jours suivans il revit Wann-Chlore et ne la quitta

plus; satisfaisant ainsi à ce besoin impérieux que l'on éprouve de voir sans cesse l'objet qu'on aime, surtout quand une longue absence nous l'a rendu plus cher : mais il n'est rien au monde que l'âme de l'homme, véritable abîme, ne sache épuiser, et cette première soif de l'amour, ce temps de délices où le sentiment se repaît de riens et jouit, en égoïste, de sa propre existence, furent bientôt passés. Alors Eugénie apparut à Landon, elle apparut terrible! Autant ses premières jouissances avaient été vives, autant ses réflexions furent cruelles. Il y a dans la vie une situation affreuse : être aimé, avoir un autre cœur que le sien dans lequel on verse les pensées les plus fugitives qui s'élèvent en l'âme, et

en garder une seule, une terrible qu'il faut ensevelir comme un mort tellement putréfié, que si la tombe s'ouvre, l'air est empesté, savourer les plus pures délices, et sentir un fiel qui n'en ternit le goût que pour vous seul.

Bientôt Nikel arriva et rendit compte à son maître des événemens dont il avait été témoin. Landon frissonna plus d'une fois lorsque le fidèle maréchal lui peignit en termes énergiques la douleur de *madame*. Enfin il fit signe de la main à Nikel de se taire, et, sentant qu'il devait subir toutes les conséquences de sa position, il emmena le chasseur dans la campagne, car il craignait qu'on pût entendre un seul mot, et là, à la grande joie de Nikel, il l'instruisit

sommairement de toutes les circonstances de son histoire. « Tu vois, lui dit-il en terminant, dans quelle situation je me trouve : je te l'ai confiée parce qu'il ne faut pas qu'un mot, une gaucherie, détruisent mon bonheur.»

— Mais qu'allez-vous faire?... demanda Nikel par suite de la liberté que Landon lui avait laissé prendre à Chambly.

Landon regarda le chasseur en fronçant les sourcils, et dit : —« Je n'en sais encore rien, mais quoi qu'il arrive, j'ai compté sur toi!... Quand tout un tribunal te ferait une question nuisible à ton maître, et que l'échafaud t'attendrait, Nikel, j'ai cru à ton silence.

— Suffit, mon général! » Et Nikel

faisant un salut militaire ajouta : « Je veillerai sur mes mouvemens et ma langue comme une vedette sur des cosaques et ce ne sera pas votre pauvre troupier qui vous nuira.

— Ne parle donc à personne, sois muet sur tout ce qui me regarde, et reste comme le chien qui suit son maître et devine sa pensée dans ses regards.

— On y fera attention, mon général ! »

Ce jour-là Horace et Wann-Chlore allèrent se promener sur le bord de la Loire ; ils voyaient à l'autre rive cette chaîne de rochers, de vallons, de vignobles si pittoresques, et, assis sur l'herbe, ils respiraient la fraîcheur des eaux, en admirant cette nature si belle et si variée : le silence

régnait entre eux. Wann-Chlore avait remarqué (échappe-t-il quelque chose à l'œil d'une femme qui aime!) l'espèce de mélancolie qui se mêlait aux actions, aux gestes, aux paroles, aux regards d'Horace, et, elle aussi! était devenue rêveuse, quand ce n'aurait été que pour se conformer aux secrètes pensées de son bien-aimé, ou pour chercher la cause de cette douce teinte de tristesse qui voilait leur amour, comme souvent au milieu d'un jour d'été le soleil s'enveloppe de nuages.

Le ciel était pur, les ombres du soir tombaient en laissant encore apercevoir les costumes des paysannes qui regagnaient en chantant leurs demeures creusées par étage dans les rochers. On voyait s'élever

la fumée des cheminées de niveau avec les pampres; de loin, des voiles blanches apparaissaient sur le lac limpide que forme la Loire en cet endroit; les chants monotones des paysannes jetaient une teinte de mélancolie dans ce tableau; il était délicieux, et Wann-Chlore avait pressé la main de Landon pour lui faire partager son admiration. Ce sentiment faisait bien battre son cœur, il est vrai, mais elle était aussi sous l'empire d'un autre démon. En effet, Wann-Chlore avait fait asseoir son bien-aimé pour l'entretenir, à la face de la nature, d'une chose si solennelle pour elle, qu'elle en aurait été étouffée dans un salon; pour en parler, il lui fallait nager dans l'air. En ce moment, ils étaient assis sur un pro-

montoire presqu'aërien; les arbres même ne leur montraient que le sommet de leur feuillage agité par la brise, et leur vue planait sur cette scène magique. A chaque minute Chlora se disait : « parlerai-je ? ne parlerai-je pas?.. « Elle regardait Landon, il lui souriait et la parole expirait sur les lèvres de Chlora. Un bateau passait-il : « Quand il aura atteint cette île verte, se disait Wann-Chlore, je parlerai. » Le bateau était bien loin de l'île et Chlore muette ne pouvait que presser la main de Landon en s'écriant : « la belle soirée !..

— Charmante, dit Landon.

— Et pourquoi ne le laisserais-je pas commencer?... car il m'en parlera, » pensait Wann-Chlore.

Il y a peu de personnes qui n'aient

éprouvé ce petit supplice, principalement les âmes timides, mais surtout celles qui, ayant de la franchise, attendent un grand bien ou un grand mal de ce qu'elles ont à demander. Le désir et tout son feu brillait dans les yeux de Wann-Chlore; enfin, pour amener la conversation sur le sujet qu'elle voulait traiter afin de dissiper d'un mot, d'un regard, la mélancolie de son cher Horace, elle lui dit avec un battement de cœur rapide et profond : — « Croirais-tu qu'entre autres calomnies, Annibal a voulu me persuader que tu étais marié !...

Landon serra la main de Wann-Chlore avec force et lui répondit : « Il me l'a avoué... » Cette apparente tranquillité couvrait un feu devo-

rant. Il cessa de presser la main de Chlore qui, le regardant, ajouta : « Tu es presque triste depuis deux jours ; » puis se hâtant de continuer : « Je sais pourquoi ?...» Landon tressaillit. « Qu'il m'est doux, reprit-elle, de t'avouer à la face de la nature entière que tu m'es cher, que tu seras mon époux !... Tu sais, Horace! Il y a long-temps que ces deux mains ont été ainsi réunies et un âme céleste, un ange divin, s'il est un autre monde, doit nous regarder en ce moment avec la même ivresse, le même sourire qui brilla jadis sur son visage, quand, nous surprenant ici-bas, il dit « Vous ferez le plus beau couple de la terre !.. » Ai-je de la mémoire, Horace?... Chasse donc ta mélancolie, car Wann-Chlore la partage, et,

n'en connaissons-nous pas le remède? Je t'aime Horace...» A ces mots, craignant dans sa pudeur virginale d'en avoir trop dit, elle versa quelques larmes et réfugia sa tête sur le sein d'Horace comme dans un asile. Puis la relevant tout-à-coup, elle lui dit avec vivacité : « Horace, ta mélancolie seule m'a fait parler et ces paroles n'ont d'autre but que de répandre dans ton cœur la joie et la confiance... Ne tardons pas à nous marier? ajouta-t-elle avec un signe de tête.

— Oui! répondit Landon égaré.

— Mes paroles t'auraient-elles déplu?

— Oh non, ma chère vie, non!

Ils rentrèrent en silence; et, Horace, s'apercevant en franchissant le seuil de la maison, qu'il n'avait rien dit,

que Wann-Chlore respectait sa rêverie, affecta pendant le reste de la soirée une gaieté folle, un enjouement excessif, qui rassurèrent complètement Wann-Chlore. Elle connaissait trop la franchise d'Horace pour imaginer qu'il pût jouer un sentiment, et d'ailleurs son imagination, en cent ans, n'eût pas trouvé une combinaison d'événemens qui l'empêchât d'épouser Horace. Ce dernier avait la gaieté de Don Juan quand il invite la statue à souper.

— L'instant est donc arrivé de se décider! disait-il en revenant le soir à son auberge. Il se consulta pendant toute la nuit : « la veux-tu? ne la veux-tu pas? se demandait-il; si tu restes à la voir ainsi, en six mois tu deviendras comme Annibal et tu mourras comme

lui... de toutes parts j'aperçois la mort, car je ne peux vivre que là où elle est; une minute d'absence me ronge le cœur... et... pour la posséder, il faut l'épouser... N'y a-t-il que ce moyen?... Il s'arrêta sur cette dernière pensée. L'enfer était dans son âme, l'égoïsme s'y déploya. Il maudit les lois sociales, argumenta contre elles, les convainquit de sottise, de barbarie, et cependant il s'arrêta à la possibilité de posséder Wann-Chlore sans enfeindre les lois.

CHAPITRE XVI.

Le lendemain, Landon dit à Wann-Chlore : « Viens nous promener sur les coteaux du Cher, ils sont charmans! » Il avait une voiture toute prête, certain de n'être pas refusé.

— Partout où il irait, ne serait-elle pas dans sa patrie? répondit-elle. Elle le trouva changé. Il prétexta une indisposition. Ils partirent et parcoururent un pays enchanteur : des prairies, des arbres, des villages, une nature animée, variée. Landon ne savait comment ramener l'entretien de la veille. Enfin, surmontant cette répugnance qui lui fit éprouver

les mêmes sentimens que Chlora lorsqu'elle se hasarda à parler, il lui dit, en parcourant un chemin bordé de haies qui traversait le haut d'une colline : « Dans peu, mon cher trésor, nous serons unis, et nous voyagerons dans un autre pays où l'amour s'accroîtrait, si chez nous il n'était pas arrivé à son plus haut degré.» Le visage de Chlora devint radieux et elle l'écouta avec un plaisir inexprimable. — « Mais ma chère, pourquoi nous lier?... » Elle laissa échapper un mouvement de surprise; — « que savons-nous si cette contrainte ?.. »

Elle s'arrêta, éleva avec vivacité ses mains sur la bouche de Landon, la lui ferma pour l'empêcher de parler et lui dit, d'une voix entre-

coupée : « Tais-toi... tu me fais mal. » Elle se tut aussi, réfléchit un moment, et, le regardant avec dignité, elle lui dit : « Je t'ai entendu, Horace. » A cet accent, Landon tressaillit et rappela tout son courage. « Écoute-moi bien, continua-t-elle, exprime une seconde fois ce désir avec la réflexion qu'il suppose... je suis à toi! » Elle était debout, la main droite sur son cœur et tendait l'autre à Horace; alors Landon se sentit rapetissé comme lorsque dans un rêve nous comparaissons devant la foule des anges qui nagent dans l'immensité du ciel ; il baissa les yeux.«—Imagines-tu dans le monde un lien plus sacré que cette confiance? dit-elle; et, pour nos deux âmes, y a-t-il des cérémonies qui les

attachent plus l'une à l'autre?... mais écoute : je n'ai pas vécu dans le monde, toi seul m'as appris naguère qu'il existe des traîtres, des imbéciles, des lâches, des cœurs corrompus, veux-tu t'exposer à la cruelle injure d'entendre flétrir celle que tu aimes? Je ne parle pas pour moi, Horace, rien ne peut m'affliger : aimée de toi, je m'avouerais avec gloire, à l'univers entier, *ta maîtresse.* Je sais bien que de pareils outrages ne nous atteindront pas; l'enceinte du cloître a enfermé ma douleur, elle enfermera ma joie. Nous n'avons pas besoin du monde. L'univers, pour moi, commence ici (elle saisit Horace), il finit là (et elle frappa sur le cœur de Landon); ainsi je ne crains rien; mais on n'a pas fait ces petites

lois humaines pour des âmes élevées; s'il n'y avait que des cœurs généreux, il n'y aurait pas eu un seul législateur; je n'ai pas étudié, ma raison me dit tout cela; or, pourquoi ne pas faire à cette foule un si léger sacrifice, qui nous coûte si peu: n'es-tu pas libre? Ne le seras-tu pas tout autant?.. Et... si je te déplaisais, si tu n'aimais plus Chlora, tu deviendrais encore plus libre! La mère de tes enfans ne vivrait pas sans ton amour, non, je ne vivrais pas quinze jours, si tu n'étais à moi tout entier!

L'enthousiasme dont Wann-Chlore était pénétrée brilla dans toute sa personne, la douceur de son organe fut altérée, mais elle dit ces paroles simplement, le sublime paraissait découler de ses lèvres comme de sa

source naturelle. Landon sentit toute la force de ce discours : il connaissait assez Chlora pour savoir que, sur un seul regard, le soir même, il devenait son époux, mais aussi, que ce sacrifice serait peut-être, malgré Chlora elle-même, un éternel sujet de douleur, alors ne voyant plus de ressource, il lui dit, avec un sourire plaisamment dédaigneux: «Pardonne cette épreuve, ma chère vie ! elle est presqu'une insulte : dans vingt jours nous serons mariés.»

En prononçant ces derniers mots, Landon prenait une irrévocable décision : il espéra trouver des moyens d'échapper au malheur, ils étaient tout simples. Bientôt Wann-Chlore s'applaudit de revoir enfin son cher Horace tel qu'il était jadis : elle lui avoua qu'elle avait remarqué depuis

quelques jours des nuages sur son front; mais elle retrouvait enfin la joie des premiers jours de l'amour.

Le soir même, Nikel partit en poste, avec les instructions de son maître, pour aller chercher tous les papiers nécessaires au mariage de Wann-Chlore et du duc. Voici sur quelles circonstances Landon asseyait son espoir : lorsqu'il épousa Eugénie, les bans n'avaient été publiés qu'à Chambly, où, par un hasard fort heureux, son domicile était établi depuis le temps voulu par la loi; d'ailleurs, ayant toujours été à l'armée, son hôtel de Paris n'avait jamais été regardé comme son domicile. A Paris, il était connu, ainsi que sa femme, sous le nom de M. le duc de Landon-Taxis, et alors il ne pré-

voyait aucune difficulté pour la publication des bans à la mairie de son arrondissement et à sa paroisse : Quant à la mairie, personne ne les lisait, l'employé et le maire ne le connaissaient probablement pas, et d'ailleurs il enjoignit à Nikel de déclarer uniquement M. Horace Landon, selon son acte de naissance qui, dressé pendant la révolution, ne contenait aucun autre nom ni qualité : il espéra que la différence des noms empêcherait toute recherche. Quant à la paroisse, la chose était plus difficile; mais il dit à Nikel de s'arranger pour que, sur la feuille, le prêtre, qui lirait à haute voix, vît un nom assez mal écrit pour prendre quelques lettres pour d'autres, qu'il pût enfin lire Randon, Landau,

Loudon, Vandou, etc. Nikel devait rester à Paris pour avoir l'œil à tout, revenir muni des papiers nécessaires et envoyer au préalable les actes utiles à Landon pour remplir les mêmes formalités à Tours. Nikel partit et exécuta tous les ordres de son maître.

Landon reçut les papiers; et, pendant que le chasseur manœuvrait à Paris avec un plein succès, il eut soin que les publications faites à Tours n'éprouvassent aucun échec. Quelquefois, il frémissait de crainte en pensant que, si madame Guérin allait, par hasard, précisément dans ce moment, à la messe à l'Assomption, elle pouvait concevoir des soupçons. Il pensa cependant, avec une joie mêlée d'une peine cuisante, que les

couches de sa femme mettraient assez de désordre à la maison, pour empêcher les dames d'aller à la messe; alors il ne pouvait pas effacer de son âme et l'image d'Eugénie et la pensée importune qu'elle souffrait, qu'il était *père* enfin! mais une minute passée au près de Wann-Chlore dissipait tous ces nuages et il ne restait plus dans le cœur de Landon que cette douleur qu'on éprouve à feindre.

Pour Wann-Chlore, heureuse de voir approcher l'époque de son mariage, elle ne cachait pas la joie qu'elle en ressentait. Au milieu de son jeune âge, chaste et réservée, s'enveloppant pour ainsi dire du manteau protecteur d'un amour unique et impérissable, elle attendait avec candeur les plaisirs d'un religieux hymenée:

sa belle et noble pudeur n'était altérée en rien par les furtifs regards qu'elle jetait plaisamment sur ce domaine de l'amour complètement inconnu d'elle, et cette ignorance seule lui donnait le droit de parler. L'aventure de sa cousine et la raison lui avaient bien appris que le but du mariage était d'être mère : existe-t-il une fille de seize ans qui puisse ignorer sa destination sur cette terre? la différence des vêtemens, les propos, les lois, les usages, tout enfin la leur apprend; mais ces vagues idées, pur effet de l'instinct, sont séparées, par un abîme, de la science du bien et du mal; et Chlora ne s'était pas avancée au-delà des pensées involontaires que suggère la raison, malgré les voiles dont la

chasteté couvre les désirs de la femme. Ce serait calomnier la nature que d'offrir une sotte perfection qui ne peut exister sans être contraire au but de la Providence : Wann-Chlore complètement ignorante, ne serait-elle pas une figure toute idéale. Vierge de ces pensées qui offensent la pureté du cœur, elle prévoyait cependant que l'union des âmes entraînait de ravissans plaisirs. La figure brillante de Cécile, auprès d'un époux chéri, ne pouvait pas s'oublier facilement ; et Wann-Chlore, tendre, aimante, gaie, se livrait, dans l'innocence de son cœur, à une joie naïve. Se posant gracieusement sur les genoux de son bien-aimé, elle aimait à lui livrer sa belle chevelure, à recevoir un brûlant baiser. Souvent elle

même, en demandant respectueusement cette permission, ses bras autour du col d'Horace, et, s'appuyant sur son cœur, elle disait : « J'avoue que je n'aperçois rien au-delà de mon bonheur. Tu ris, Horace!.. ne m'est-il donc plus permis de jouir du présent? Je sais bien que fille et curieuse, je me tourmente...; ne devons-nous pas être autrement quand nous serons mariés? A voir tes chers yeux me regarder, tiens, précisément comme en ce moment, je me figure qu'ils demandent... quoi?.. je ne sais; mais je deviendrai donc un jour la maîtresse, et... c'est alors que je me vengerai bien de votre supériorité d'âme, méchant! je compte bien vous tyranniser : cependant, mon

doux ange, un baiser de toi me ferait quelque plaisir, et... pendant que tu es encore le maître, donne-le-moi?.. »

— Je pleure de joie, continua-t-elle, quand je pense que nous vivrons toute notre vie enchaînés ainsi l'un à l'autre, buvant ensemble à la coupe du plaisir, nous aimant toujours d'une âme aussi pure, seuls au milieu du monde et dans un cercle de lumière dont personne n'approchera. Que la mort nous surprenne ainsi, ta main dans la mienne, tes yeux se confondant aux miens par un regard, ah! cette mort sera calme et suave comme une belle nuit d'été! M'écoutes-tu? »

— Si j'écoute! ah! tes paroles sont une divine musique, et toujours le

souvenir de ce moment sera gravé dans mon cœur. »

Quittant alors les genoux d'Horace, elle courut à sa harpe, et ajouta, au charme de ce doux moment, l'attrait si puissant d'une mélodie en accord avec les désirs enflammés de leur cœur.

Elle chanta, en levant les yeux au ciel comme pour lui adresser son hymne de remercîment. Landon l'admira, surtout lorsqu'elle cessa, que la harpe se tut comme indigne de balancer la source d'harmonie qui coulait de ses lèvres, et que des larmes roulèrent dans ces yeux « dont la lumière était faite pour être adorée, et non pour adorer. »

C'est ainsi qu'ils cheminèrent dans une voie toute céleste : plus heureux

que le reste des hommes, ils y marchaient sans y trouver (elle du moins, et encore Horace oubliait-il tout alors) les maux contre lesquels lutte l'amour dans ses chemins difficiles : leurs espérances n'étaient point vaines, leurs soupirs ardens recevaient leur récompense; nul doute, nulle illusion ne les chagrinait; ils avaient devant eux un parterre, une prairie pleine de fleurs, et il suffisait d'y marcher pour cueillir une jouissance. Renfermés dans cette sphère brillante, loin du monde et même de la terre, ils respiraient un air de feu, et l'on pouvait sans crainte les comparer à ces anges qui se meuvent dans une région lumineuse, et qui, esprits immortels, n'ont qu'une seule pensée, celle d'adorer; une

seule âme, qu'ils voyent à nu; et pour lesquels enfin il n'y a point de satiété dans le plaisir.

Raconter les scènes diverses qui, de ce temps d'attente et d'épreuve, leur fit un doux prélude au bonheur, serait vouloir se vouer à une prolixité sans grâce. Le frein que Landon était forcé de mettre à ses désirs, et la naïveté avec laquelle Wann-Chlore les excitait sans comprendre les tourmens de son bien-aimé, les jetaient dans une situation unique sur cette terre : en effet on trouverait difficilement deux êtres plus respectueux l'un pour l'autre, plus chastes, plus discrets; et cette pudeur, cette retenue s'accordaient admirablement avec leur liberté de discours, d'actions; car tel est le mérite de l'inno-

cence, qu'elle joue avec le feu sans brûler ses cheveux : n'y a-t-il pas un Dieu pour les enfans ?.. Aussi de cette charmante attitude dans la quelle deux âmes se trouvent si rarement, grâce à nos lois, il fallait tous les événemens que le lecteur connaît pour que Chlora fût ce qu'elle était, résultait-il pour Landon des accidens véritablement cruels, et qui, au sein du bonheur, leur causaient encore ces scènes enfantines de dépit, de colère, d'inquiétude, qui rendent l'amour chose si enivrante.

Un soir, Landon, maudissant les lois, contemplait Wann-Chlore avec une ivresse douloureuse. A son âme revenaient en foule les charmans souvenirs des momens les plus doux de leur amour ; son imagination par-

courait les heures pleines et délicieuses passées auprès de sa bien-aimée. Elle se taisait, respectant le silence d'Horace. Il se la représentait toujours égale, douce, gaie, aimante, et voyait même encore ce fatal sourire qu'elle lui lança lorsqu'il voulut la tuer. Il la comparait à elle-même, examinant, avec la timide avidité de l'amour contraint, ses charmes et ses formes : il admirait la jeune vierge de Saint-Paul, simple, ignorant l'amour, si candide de visage, les traits si reposés et susceptibles en même temps de rendre tant d'expressions diverses ; et il voyait aussi la femme de vingt-deux ans, belle, tout aussi chaste, mais les formes pleines, les lignes de beauté plus pures, plus achevées, le visage brillant de tout son lustre, les traits

éloquens, les yeux remplis de vie, flottant pour ainsi dire dans les feux humides de la volupté... Il était ivre... Cette richesse, cette créature unique, elle lui appartenait, pour toujours.

Chlora s'approcha, mais lentement, comme un cygne qui se laisse admirer volontiers; elle le regarda, et, sans qu'il pût ressentir d'autre contact, elle posa légèrement ses lèvres sur celles d'Horace.

—« Chlora, s'écria-t-il en se levant avec fureur, va-t'en, laisse-moi... je t'avais défendu de m'embrasser ainsi.. cruelle...» et Landon, quittant le siége qu'il occupait, alla s'asseoir dans un coin. Wann-Chlore, interdite et silencieuse, se retira avec la soumission d'un enfant. Elle jeta sur Landon des

regards furtifs et même plaisans, qui donnèrent une grâce enfantine à sa figure imposante; puis au bout d'un quart d'heure passé dans un profond silence, elle vint, avec la démarche d'une pénitente, s'agenouiller humblement devant son idole, la regarda d'un air moitié moqueur, moitié sérieux, et d'une voix douce qui affectait une sorte d'expression larmoyante, sans l'avoir réellement : « Je ne désobéirai plus, mon maître!...»

Landon de rire, de la prendre, de l'embrasser : « Ah! vous riez, mon maître!... Pourquoi avez-vous grondé votre pauvre chien, mon maître? qu'est-ce que cela veut dire?... Fi, que c'est laid de gronder son amie, sa maîtresse, sa souveraine!» Elle se leva, imposante, majestueuse, et du

doigt lui montrant la terre : « A genoux, vassal!.. » Landon, se prosternant, baisa sa robe avec respect.

Heureusement le dévoué chasseur arriva bientôt, apportant, au grand contentement d'Horace, les papiers nécessaires pour le mariage. Le jour où Landon vint annoncer à Wann-Chlore que le lendemain serait leur jour nuptial, il entra tout joyeux, respirant le bonheur, et s'écria : Terre! terre! nous abordons! Chlora, que me donnes-tu pour ma nouvelle?

— Que puis-je te donner? répondit-elle, je n'ai rien que tu ne possèdes!

— Laisse-moi prendre un baiser! Elle se leva et courut l'embrasser avec l'inexprimable abandon de l'innocence.

— Ah! dit Landon, c'est là un

baiser de fiancée... » Il assit Chlora sur ses genoux, et savoura lentement un de ces longs baisers qui rendent ivre par l'amour qu'ils inspirent. Chlora pencha la tête, ses cheveux noirs se déroulèrent; elle rougit en s'écriant : « Nous sommes mariés ! voici un plaisir que j'ignore !.. elle baissa les yeux et cacha son visage, honteuse d'avoir témoigné tant de joie.

— Oui, ma chère vie, demain ! oh, demain ! nous serons époux. Wann baissa encore les yeux en gardant le silence.

Nikel et l'hôte du *Faisan* (c'était le nom de l'hôtel où Landon demeurait) furent les témoins que choisit Horace. Il récompensa assez généreusement l'hôte qu'il quittait pour que ce dernier fût un témoin sans prétention, et

dont il pût se défaire après s'en être servi.

Nous ne dirons pas l'impatience de Wann-Chlore, elle était extrême: le matin à neuf heures ils marchèrent à l'autel. Elle était mise avec la plus grande simplicité, et sa toilette ne différait en rien de celle de la veille. Ils entrèrent à l'église sans être remarqués. Nikel était triste, mais il essayait de cacher sa tristesse. Landon fut marié à la chapelle où il avait rencontré Wann-Chlore. Lorsque le prêtre lui demanda s'il ne connaissait aucun obstacle à son union, il répondit négativement avec assurance et il vit Nikel pâlir : lui-même, en ce moment, trembla intérieurement, mais là le crime était consommé.

« Comment aurait il pu échapper
« aux séductions?... un être si beau,
« dont les accens harmonieux sem-
« blaient dérobés au ciel même,
« plongé dans un ravissement que les
« séraphins auraient été orgueilleux
« de partager. Oh! il sentit, hélas!
« trop bien cette douce magie, et son
« transport fut chèrement payé. (1)...

« Douce fut cette heure, quoique
« chèrement conquise, et pure au-
« tant que pouvait l'être une chose
« de la terre : alors le soleil glorieux
« vit pour la première fois devant l'au-
« tel de la religion, deux cœurs unis
« par les liens dorés de l'Hymen, jurer
« de vivre et de mourir en aimant.

---

(1) Thomas Moore. *Les Amours des anges.* (Traduction de madame Louise Sw.-Belloc).

« Alors le front de la vierge porta,
« pour la première fois, cette guir-
« lande d'hyménée, qu'un second vœu
« ne peut ni replacer ni faire refleu-
« rir après qu'elle est fanée! Union
« bénie!.. seul asile paisible et sûr où
« l'amour après sa chute et son exil du
« ciel, puisse encore trouver une pa-
« trie dans ce monde ténébreux!.. Ce-
« pendant, jamais le Très-Haut ne
« regarda une faute d'un front moins
« sévère. La colère de la Justice se
« changea presqu'en sourire avant
« d'atteindre le coupable. »

Il devait être puni cruellement, mais l'heure du supplice et de la récompense tout à-la-fois n'était pas venu. Pour Wann-Chlore, en sortant de l'église, elle ignorait combien ses célestes beautés étaient fatales à

la vertu, et « lorsqu'elle rencontra « les yeux de son bien-aimé, elle « cacha l'éclat des siens dans le sein « de son amant; sa joie même fut « tempérée par cette humble pensée: « —Quel droit ai-je donc à tant de « bonheur? (1) »

Comme ces jeunes enfans qui, dans la fougue de la jeunesse, commettent une faute loin de l'œil sévère du maître, dévorent le charme de désobéir, mangent avec délices le fruit défendu, et s'amusent d'autant plus que, peut-être, gronde dans le lointain l'orage des punitions, tel Horace savoura cette journée.

---

(1) Thomas Moore. *Les Amours des anges.* (Traduction de madame Louise Sw.-Belloc).

CHAPITRE XVII.

Le myrthe ingénieux que la Grèce a transmis d'âge en âge, l'histoire de Galathée et de Pygmalion ne se soutient, comme cette charmante mythologie, que par de gracieuses allusions à d'éternelles vérités. Certes, jamais l'aventure de l'amoureux sculpteur n'eut sur la terre une plus belle, une plus fidèle image. Wann Chlore était Galatée, Galatée, statue froide, ignorante, et la foudre du plaisir manqua la consumer comme Danaé jadis. Ses yeux s'ouvrirent à la vie, elle marcha dans un nouveau jour, vers un autre horizon de

l'amour : aux enivrantes joies de l'union des cœurs, de la pensée, elle joignit ces autres délices qu'un voile épais, la nuée dont Homère entoure Jupiter sur l'Ida, cache toujours, et qu'une main profane ne doit pas dissiper, sous peine d'être sacrilège.

Alors elle s'embellit par des charmes nouveaux. Elle *savait* maintenant, elle était initiée à tous les mystères de la vie, et si le feu de ses yeux devint plus vif, elle baissa plus souvent ses longues et belles paupières aux longs cils; sa modestie s'accrut en proportion de son bonheur, sa chasteté fut plus minutieuse, et ses regards ne prirent leur expression d'amour qu'à l'insu de Landon, en silence, à la dérobée, parce qu'elle

en connaissait la puissance. Si la froideur avait pu paraître sur sa figure, elle eût été froide, mais n'était que réservée en présence même de sa chère Nelly. Elle fit prévaloir la coutume pleine de décence par laquelle, en Angleterre, une chambre nuptiale est un lieu sacré, dont l'entrée est interdite même aux serviteurs, et elle résolut de chercher une jeune femme de chambre digne d'elle, qui, seule, fût chargée de l'entretien et des soins que réclamaient ce saint asile des cœurs, cette patrie du plaisir, et ce lit, le trône de l'amour.

Comme elle, Landon voulut rester dans cette profonde solitude. Le Cloître leur était devenu trop cher, et d'ailleurs la situation de leur maison

leur permettait de sortir par un faubourg sans être vus de personne. C'était pour eux un précieux avantage. Landon avait chargé Nikel de lui acheter une voiture à Paris, et la voiture arriva. Le chasseur était revenu avec des chevaux; il fut exclusivement chargé de cette partie de l'administration domestique, et Wann-Chlore put jouir ainsi de toutes les douceurs d'une opulence tranquille et sans éclat. Leur maison était commode, les prodigalités de sir Charles en avaient embelli l'intérieur, selon le goût de Wann, et c'était celui d'Horace. Nikel, Nelly et Gertrude leur formaient un domestique fidèle, discret; leur bonheur inépuisable devait être sans nuages.

Quelquefois au sein d'une nuit voluptueuse, Landon, appuyé sur le sein de Chlora, cœur sur cœur, ne pouvait cependant s'empêcher de songer qu'un hasard affreux et possible détruirait son bonheur. Alors à sa brillante imagination s'offrait l'image de ces pêcheurs dansant sur le bord de la mer, lorsqu'à l'horrizon le grain paraît, prêt à envahir le ciel et à soulever les flots, qui peuvent emporter les danseurs et leur cornemuse dont les sons se melent aux premiers coups de tonnerre. Alors Chlora l'accablait des plus douces caresses, lui parlait le langage le plus affectueux, le plus doux qui jamais ait flatté des oreilles humaines, et il lui répondait avec amour, cachant ainsi au fond de

son cœur une flèche, une pensée cruelle. Quel supplice, et au sein de quel bonheur! C'est le père ayant affecté l'aisance, répandant sur ses enfans les jouissances à pleines mains, et qui, le lendemain peut-être, leur dira au milieu de leurs tendres félicitations : « Il n'y a plus de pain pour nous! »

Quelques mois se passèrent ainsi, et si Landon se souvint du temps qu'il avait passé près d'Eugénie, ce fut comme d'un songe pénible. La pauvre duchesse était éclipsée par cet astre nouveau. Les plaisirs les plus vifs goûtés avec elle pouvaient-ils approcher de ces torrens de bonheur, de cette inépuisable source de voluptés que Chlora versait comme une nymphe des eaux. Wann-Chlore avait un ca-

ractère qui savait revêtir toutes les formes, jouer tous les rôles; elle ressemblait au beau portrait de la Joconde : le spectateur devine sur cette figure si bien idéalisée, tous les sentimens imaginables, et choisit à son gré celui qui l'attache davantage. Enfin, quand Wann-Chlore n'aurait pas eu tous ces avantages, n'était-elle pas aimée?... la seule aimée de cet amour, seul vrai, fougueux, insatiable, éternel. Horace aimait bien Eugénie, et la preuve c'est que si, par hasard, un souvenir trop vif lui représentait la douleur dans laquelle elle devait être plongée, des larmes involontaires roulaient dans ses yeux; il aurait donné toute sa fortune pour qu'on vînt lui dire : « Eugénie a un amant ! » Sa vie avec la duchesse fut

une douce nuit; sa vie avec Wann-Chlore était un jour d'été, lorsque le soleil radieux darde ses rayons au milieu du ciel.

Ils passaient leurs jours au sein de la nature la plus pittoresque, trouvaient trop court ce temps dont les innombrables minutes tombent goutte à goutte sur l'homme : les promenades silencieuses, le soir, au bord des eaux, les soins de leur propre amour, les bienfaits, le soulagement des malheureux, les voyages sur la Loire, au sein des paysages variés que présentent ses bords, les discours charmans, les vives caresses, et la mutuelle confiance des âmes, une pensée commune, exprimée par l'un quand l'autre commençait à la concevoir, tout concourait

à leur rendre le printemps de la vie perpétuel et trop court. Ils ne formaient qu'une seule âme, un seul corps, et tels ils vivaient tels ils seraient toujours; ils ne devaient entendre aucune dissonnance. Enfin c'étaient, dit encore notre poëte: « C'étaient deux mortels qui n'avaient qu'un cœur dans chaque pensée, se répondant comme l'écho qui répète de colline en colline les sons d'une musique aërienne, avec tant de fidélité qu'on cherche en vain quel est l'écho et quels sont les accords; dont la piété est tout amour, et dont l'amour, quoiqu'unissant leurs âmes dans une douce étreinte, n'appartient pas à la terre, mais au ciel. Ainsi deux glaces polies, placées vis-à-vis l'une de l'autre, se renvoient leur lu-

mière, et ne réfléchissent que les cieux! »

Aussi, Horace n'était-il occupé qu'à chercher les moyens de rendre son bonheur éternel, en le préservant des dangers qui le menaçaient. Un soir il revenait à Tours en guidant Wann-Chlore à travers les sentiers qui couronnent les rochers de Vouvray, de Rochecorbon et de Saint-Symphorien : ils avaient joui de l'éclat de l'une de ces belles journées d'automne où la nature semble se parer une dernière fois avant de s'envelopper de ses vêtemens de deuil. Ces rochers éclairés le soir par les derniers rayons du soleil, qui répand à cette époque une lueur si rougeâtre, la pureté des eaux du fleuve, l'aspect des plaines qui sépa-

rent la Loire du Cher, tout rappelait à Wann-Chlore l'Écosse, habitée par elle avant de venir en France et à un âge qui ne laisse que des souvenirs confus.

Elle s'arrêta sur la crête du roc, contempla long-temps ce paysage et dit à Landon avec attendrissement : « Il y a un site semblable en Écosse... Qu'il est beau dans mon souvenir ! Il me semble revoir là bas l'endroit où je jouais dans mon enfance, mais ce pays-ci est plus doux à voir... c'est le tien. »

— Crains-tu le froid? lui demanda Horace.

— Est-ce que je crains quelque chose auprès de toi.

— Eh bien, asseyons-nous!

— Mon ange, reprit-elle, promets-

moi de venir ensemble en Écosse, il me sera doux de revoir ces lieux charmans... ils te plairont !.. Tu ne réponds pas?...

Landon était absorbé; le bonheur lui avait presqu'ôté la faculté de réfléchir. Par ces mots Chlora lui indiquait un moyen d'échapper au malheur.

— Oui, dit-il, aller en Ecosse; y chercher une terre superbe, immense; y transporter mes biens; y vivre toujours loin du monde, de la France surtout...

— Qui te parle d'abandonner la France? s'écria-t-elle; me crois-tu capable d'exiger un tel sacrifice?... ta patrie n'est-elle pas la mienne?

— Nous irons, chérie, nous irons avant peu, et nous habiterons dé-

sormais les lieux de ta naissance.

— J'ai été élevée en Écosse, mais je suis née à Cambridge! et Dieu nous garde d'aller à Cambridge... Voyager en Écosse, n'est-ce point un songe?.. Dis-tu vrai?

— Oui, répondit Horace en sortant de sa rêverie, et alors son regard, reprenant une expression moins indécise, montrait à Wann-Chlore que Landon ne l'avait point écoutée.

— Qu'as-tu donc?... lui demanda-t-elle avec étonnement.

— Quelle fatalité!.. s'écria-t-il brusquement.

En effet, Wann-Chlore avait prononcé «qu'as-tu donc?» avec le même accent et le même intérêt qu'elle mit à le dire lorsque Landon partit pour

l'armée, au temps de leurs premiers amours, et... en ce moment il méditait encore de s'éloigner. Ce rapprochement le frappa; et, après avoir expliqué la cause de sa surprise: « Oui, mon ange, dit-il à Chlora, oui, nous quitterons la France, et pour toujours. Nous chercherons un vallon solitaire, et nous y vivrons loin du monde.» A son tour Wann-Chlore, surprise et comme saisie par une vive et soudaine lumière, lui dit: « Sir Charles a une terre en Écosse, allons nous établir auprès de Cécile; nous aurons pour voisins des gens qui, s'aimant comme nous, comprendront toutes les exigeances de l'amour : nous jouirons de notre liberté, sans nous gener par de sottes convenances ; nous resterons en si-

lence dans notre manoir si nous voulons, nous irons les trouver s'ils le veulent; unis, séparés à notre gré, nous vivrons de la vie des anges. »

Ils revinrent joyeux, et Chlora ne pensa même pas à demander à son bien-aimé la cause de cette détermination. Mais le soir, quand réunis dans le lit conjugal, mollement éclairés par la lueur mystérieuse d'une lampe et groupés comme Adam et Ève, dans leur primitive innocence, durent l'être sous leur buisson touffu, elle dit à Horace : « Et pourquoi quittes tu donc ainsi la France?» Il rougit; elle s'en aperçut, et reprit : « Tu rougis, méchant, parle, dis-moi, est-ce un secret? O vite, dis-le-moi, tu sais bien que je ne le confierai qu'à mon bien-aimé. »

— Chère, répondit Landon qui avait eu le temps de se remettre, je fuis la France par lâcheté!

— Toi, lâche, s'écria-t-elle avec un divin sourire, toi le plus noble! le plus courageux! non, vous mentez, beau sire.

— Ma mie, répondit-il, ne savez-vous plus que je suis un guerrier... que des circonstances peuvent me forcer à reprendre le casque, à accepter les missions que l'on pourrait me confier, et une tête chérie par vous n'est pas plus à l'abri des balles qu'une autre.

— Oh, cher! tu me fais frémir, s'écria-t-elle en se mettant les mains sur le front; oh oui, partons, et arrange-toi pour qu'on ne puisse pas t'arracher de mes bras, même en

Écosse! « Landon fut heureux d'avoir trouvé ce prétexte.

— J'ai payé ma dette à l'état, reprit-il, je puis me retirer au port sans honte : il ne faut pas, cher ange, que notre bonheur soit troublé. » Wann-Chlore le serra dans ses bras avec effroi, et ses baisers furent plus doux, et les caresses de Landon plus vives.

Le lendemain la tristesse s'empara de Chlora, car Horace lui dit : « Mon cher ange, dans peu j'irai à Paris.

— Pourquoi?

— Ne faut-il pas réaliser ma fortune, donner ma démission, obtenir l'autorisation de quitter la France?... Oh! ne crains rien, ma promptitude égalera mon amour et mon absence ne durera pas quinze jours.

— Laisse-moi t'accompagner, dit-elle; voyager avec toi est un bonheur suprême: en effet, quand je marche auprès de toi, appuyée sur ton bras chéri, moi qui, jadis me fatiguais après cent pas, je sens que j'irais à Rome. Quel sera donc cet autre plaisir de penser ensemble vaguement, emportés par une voiture rapide, sur une route qu'on voudrait rendre éternelle. Je viens, n'est-ce pas?...

— Chérie, ce voyage, qui te semble charmant, serait un supplice insupportable : tu resterais seule à Paris des journées entières; pourrais-je t'emmener partout? Non, je partirai seul.

Pour la première fois Wann-Chlore avait à déployer cette soumission aux volontés d'un bien-aimé, charme le

plus puissant d'une femme, respecteux devoir d'un véritable amour. En sentant qu'elle obéissait, elle eut une espèce de joie : « *Tu le veux*, dit-elle, je resterai malgré les vœux secrets de mon cœur. Ce voyage ne nous sera-t-il pas funeste,

Je ne rêverai que faucons, que réseaux,

dit-elle, en citant ce vers de la fable des deux pigeons, mais elle se prit à rire, et le regardant avec une douceur d'ange, elle ajouta : « Je voudrais que tu m'ordonnasses quelque chose de plus cruel, j'obéirais encore.»

Horace tomba à ses pieds, saisit ses mains et lui dit : « O charme de mon cœur!... ah oui, ta patrie n'est pas la terre! » Il baissa la tête sur les

genoux de Chlora, et versa quelques pleurs en silence. Elle les vit, et, lui serrant la main : « Merci, mon maître, dit-elle, de compatir aux maux de votre pauvre brebis. Écoute, quand tu es parti la première fois, tu as été blessé; la seconde, tu m'as crue infidèle; que m'arrivera-t-il aujourd'hui?

—Rien, j'espère! répondit-il d'une voix entrecoupée, que le ciel nous protège!...

— On dirait que tu crains?

Landon s'échappa sous prétexte d'aller préparer son voyage.

—Heureusement, dit-elle, que j'ai encore quelques jours à le voir!...

Landon revint à la nuit : en traversant le cloître, il aperçut une figure noire, debout, devant sa mai-

son : « Elle a l'air de la mort! » se dit-il, et il approcha. Une femme vétue de noir passa lentement à ses côtés et se perdit dans les hautes et sombres murailles du cloître : il entendit le froissement des étoffes qui couvraient le spectre et il frissonna involontairement. Le passage rapide de cette ombre répandit un froid de glace jusque dans son cœur, « C'est ma femme, » dit-il avec horreur. Puis rappelant son courage : « Ne serait-ce pas une vision de mon cerveau troublé? pensa-t-il ; je veux, parbleu, en être certain. »

En voyant alors l'ombre de cette femme en deuil, projetée dans le cloître par la lueur du seul reverbère qui éclairât ce triste lieu, il courut, et, malgré ses recherches, il ne

trouva personne. Là, en proie à un effroi mêlé de superstition, il s'arrêta silencieusement et prêta l'oreille, espérant encore entendre le cri des étoffes ou les pas du spectre. Des soupirs étouffés semblèrent sortir des arceaux de la cathédrale, il se dirigea de ce côté, mais, après l'inspection la plus minutieuse, il ne découvrit rien qui pût justifier l'illusion de ses sens. — « Elle m'apparaît dans mes songes, dit-il, elle peut bien me poursuivre le soir!.. » Honteux d'avoir obéi à sa faiblesse, il se hâta de rentrer chez lui.

— Grand dieu! s'écria Wann-Chlore en le voyant entrer; qu'est-il arrivé? Horace, tu es blanc!...

— Alors je te ressemble, dit-il en riant et il s'assit auprès d'elle.

— Jure-moi, dit-elle, que tu n'as rien éprouvé de fâcheux.

— Non, je t'assure... Elle respira plus librement, et l'embrassant : « La tranquillité d'une femme qui aime, ajouta-t-elle, dépend du moindre pli qui se forme sur le front des rois de la terre. »

Le matin même Eugénie était arrivée à l'hôtel du *Faisan*. Le voyage lui avait rendu de la force et de la santé. Rosalie remarqua même que le visage de sa maîtresse quittait son expression de douleur à mesure que l'on approchait de Tours. Quand la voiture roula sur la levée et que la duchesse aperçut les clochers de Saint-Gatien, elle sourit, embrassa son fils avec joie, et Rosalie dit : « Madame ne paraît pas du tout avoir été malade. »

— Je suis tout-à-fait bien, répondit Eugénie.

Pendant la route, la jeune duchesse avait fait à sa fidèle Languedocienne, sinon une confidence entière, du moins une relation succincte des principaux événemens qui l'amenaient à Tours, prévoyant bien que l'adresse de Rosalie lui serait plus d'une fois utile. La femme de chambre avait promis une discrétion sans bornes et une fidélité à toute épreuve. Sans comprendre la sublimité du caractère de sa maîtresse, elle l'aimait trop pour ne pas tout sacrifier à son bonheur.

Le hasard voulut que la duchesse descendît à l'hôtel du *Faisan*, où Landon avait demeuré pendant quelquel temps; et, avec la prudence que

donne le malheur, elle avait pris le nom de comtesse de Taxis. L'infortunée, en descendant ne put s'empêcher de songer à ce premier voyage, fait dans cette même voiture avec un époux chéri, qu'elle n'osait point encore accuser. La place d'Horace était restée sans être occupée, et Eugénie la respecta même au point de n'y pas poser son enfant. Cette place vide lui représentait son bien-aimé avec plus de vérité que toutes les visions de son imagination : *Præfulgebant eò quod non visebantur*, a dit Tacite.

Lorsque la duchesse parvint à l'appartement qu'on lui avait destiné, sa première pensée fut de dire à Rosalie : « Par quel moyen découvrirons-nous *leur* demeure? » et elle fondit en larmes.

— Ah! madame, ce sera difficile, vous ne voulez compromettre personne et ne pas vous montrer, m'avez-vous dit : diable, je ne suis pas mal rusée!.. Et, en prononçant ces paroles la Languedocienne, frappant le parquet par de petits coups de pieds réitérés, regardait par la fenêtre : « J'irais bien à la promenade publique, il doit y en avoir une ici, mais Monsieur n'est pas homme à aller se promener en public avec celle qu'il aime.

— Oh non ! dit la duchesse en balançant son enfant comme pour l'endormir. — « Eh bien, trouves-tu ?.. »

A ce moment Rosalie s'élança comme un trait hors de la chambre, et disparut.

— « Quel est, dit-elle à l'hôte, ce garçon que vous avez mené sous

votre remise, et auquel vous montriez cette voiture-là. » Rosalie indiquait la berline dans laquelle Landon avait fait son voyage. Cette berline avait été vendue par Nikel à l'hôte du *Faisan*, lorsque Landon crut se fixer à Tours. Nikel et l'hôte étaient devenus grands amis, et le chasseur venait lui emprunter la berline pour le nouveau voyage de son maître.

— Connaîtriez-vous cet excellent garçon, mademoiselle? répondit l'hôte à Rosalie?

— Mais je crois l'avoir rencontré quelque part. Quel est son nom?

— Nikel, mademoiselle; il est valet de chambre chez un jeune homme nouvellement marié.

— Que vous nommez?

— Horace Landon... Il a épousé

une anglaise de la plus grande beauté. Je suis peut-être le seul qui l'ait vue... j'étais un des témoins...

— Landon!.. Landon!. répéta Rosalie, ne demeure-t-il pas?..

— Rue Racine, dans le cloître...

— Je me trompe, mon cher monsieur, le valet m'est aussi inconnu que le maître.

Rosalie consternee remonta précipitamment; et, couvrant sa terreur sous le masque d'une fausse gaieté, elle apprit cette fatale nouvelle à sa maîtresse, en usant des plus grandes précautions. Le plus affreux silence régna. La duchesse devint pâle.

— Marié! s'écria Eugénie avec une profonde horreur; marié?.. — Rosalie, silence! — On vient, je crois? Non... Rosalie, quelle heure est-il?.. — Dans

le cloître, dites-vous?—Ne parlez donc pas Rosalie, vous m'interrompez toujours...—Marié! et cet enfant, bourreau! le tueras-tu? il est à toi! »

Eugénie avait les yeux fixes, elle était debout et tendait son enfant. Rosalie le prit, en disant avec terreur: « Madame est folle!... »

La duchesse se promena lentement, sa respiration était haletante: «Oh, oui, ta Wann-Chlore est une créature céleste...je suis loin de pouvoir l'éclipser; je sais que tu l'aimes mieux que moi... mais tu savais toi... que je mourrais... oui, je mourrai!—Rosalie, connaîs-tu de quelle matière est fait le cœur de l'homme?... la boue, mon enfant, la boue!.. »

Elle sauta et se mit à rire aux éclats, mais tout-à-coup ses yeux

se portèrent sur son enfant : elle le contempla, s'assit, le prit et pleura : « Ta mère est bien malheureuse! pauvre être ! dit-elle; elle était née pour souffrir : malheureuse pendant l'enfance, malheureuse aujourd'hui, toujours malheureuse, et... pour une année de bonheur, elle a cueilli un fruit dans l'enfer! — Victime du hasard!.. O cher Horace, tiens, vois le sommeil de ton enfant!... vois-le? il demande grâce pour sa mère!...» Elle pleura abondamment; et Rosalie, devinant bien que sa maîtresse était dans une crise, la laissa sous l'égide de la nature.

— Horace serait mort de douleur, puisque Wann-Chlore lui est fidèle! ainsi moi seule, suis de trop! — Si je meurs, je ne serai pas regrettée!... oh non!.. mais mon enfant!.. »

A cette pensée, elle se lève, son regard s'enflamme, elle retrouve sa raison, du calme, elle est presque froide. Il semble que les femmes, dans leurs momens d'énergie, soient plus fortes que les hommes. — « *Il* est perdu! dit-elle. — Rosalie, partons!.. partons!.. » Elle s'arrêta et pâlit : — *S'il* est ici! dit-elle, et je ne *le* verrais pas?.. Un regard, même indifférent, me serait, je crois, si doux!.. » Son amour, sa tendresse, étaient revenus avec la raison, et son courage grandissait sous le poids de ses malheurs.

— Rosalie, j'irai!.. je le verrai.

— Madame?..

— En secret, rassure-toi!..

Elle sortit le soir, contempla longtemps cette maison de bonheur : sa souffrance fut horrible, elle lui plai-

sait. Il y a en effet deux douleurs: cette grande douleur héroïque, sublime, qui regarde la tombe et se repaît de l'image d'un amant mort; celle plus profonde, qui, pâle, plaintive, s'écarte, fuit tout souvenir et se consume dans une mortelle solitude. C'était Eugénie que Landon avait aperçue. L'un de ces deux êtres qui, huit mois avant, dormaient sur le sein l'un de l'autre, avait fui son compagnon chéri : ils étaient séparés par un torrent.

Eugénie rentra: — « Madame il faut vous mettre au lit, lui dit Rosalie.

— Tu crois?

— Oui madame, vous êtes glacée.

— Que ne suis-je morte! » Elle se mit au lit. Rosalie passa la nuit auprès d'elle.

CHAPITRE XVIII.

Les apprêts du voyage de Landon se firent lentement. Wann-Chlore, usant de la finesse que déploient les femmes quand elles veulent satisfaire sourdement un désir, créait des retards et multipliait les obstacles. Néanmoins la veille du départ arriva : le temps était la seule chose qu'elle ne pouvait empêcher de marcher. La tristesse de Chlora avait redoublé : quelquefois elle s'élançait dans les bras de Landon et disait : « Ne pars pas ! reste avec cette pauvre Wann-Chlore que tu aimes tant ! »

— Mon cœur, répondait Landon, si tu le veux, je vais rester, mais c'est mettre sa main devant ses yeux comme les enfans.

— Tu as raison, tu as tout pour toi : nous autres, nous sommes toute faiblesse; mais les Écossaises ont le *don de seconde vue*, et je pressens quelque malheur; ta voiture est-elle solide? ne verse pas en route, ne...

— Folle!

— Oui, tu as encore raison, l'amour est une folie.

Le temps était superbe malgré le froid, le ciel était sans nuages, le soleil brillait et la campagne avait encore un reste de verdure. Wann-Chlore voulut se promener avec Horace pour la dernière fois avant son départ, Landon y consentit. Ils sor-

tirent de Tours par le faubourg Saint-Étienne et marchèrent en silence le long de la levée d'Amboise. « On ne sent, disait-elle, jamais tant l'amour que l'on a pour quelqu'un que lorsqu'il nous quitte! Je ne connais rien d'affreux comme l'absence, j'ai toujours souffert par elle : une femme sans son amant, c'est un lustre sans lumière, un temple sans Dieu, une nuit sans astre... que sais-je? un néant!... »

Ils se reposèrent à une demi-lieue environ de la ville, sur une grosse pierre qui se trouvait au bord de la levée. « Horace, dit Wann-Chlore, regarde comme tout va prendre le deuil de ton absence : vois ce nuage à l'horizon, il resssmble à un crêpe, il annonce de la neige pour demain.

Demain? comment puis-je prononcer ce mot, demain tu me quittes... Être quinze grands jours, quinze siècles sans te voir, sans t'entendre! Au moins dis-moi bien, ici, sur cette pierre, elle est une sorte d'autel, ah, dis-moi bien que tu m'aimes! je serai longtemps sans l'entendre; dis-le moi, si bien que tes paroles retentissent toujours à mon oreille: ton cher discours sera une amulette pour mon âme faible et superstitieuse... J'écoute, mon bien-aimé.

— Wann-Chlore, je vous aime! répondit Horace avec une gravité profonde.

— Ah, te voilà! tu me jettes cela comme un os à un chien!

— Oh, mon unique chérie!.. s'écria Landon en la pressant sur son

cœur ; et, regardant sur la route pour s'assurer qu'ils fussent seuls, il l'embrassa : « ma pauvre chère, tu ignoreras, heureusement j'espère, combien je t'aime!.. Que sais-tu, dit-il avec énergie, si dans ce moment même je ne te s'acrifie pas honneur, patrie, et... plus encore. »

— Que signifient ces mots?... s'écria-t-elle.

Landon se mit à rire: — « ne t'ai-je pas dit que je t'aime!... »

—Oui, mais tu m'as effrayée... et je ne veux pas qu'un sentiment d'effroi se mêle dans mon âme au souvenir d'une si douce fête.

— Chlora, continua-t-il avec le tendre accent d'amour qui la charmait si puissamment qu'elle serait éternellement restée dans une atti-

tude de respect, occupée à savourer ses paroles : « Ma chère Chlora, possédons-nous le sublime langage des archanges pour parler de leur vie? L'homme, en tombant, perdit toute mémoire de cette langue céleste, et les doux regards, les étreintes, les exclamations de l'amour, sont tout ce qui nous en reste. Tu la parles, toi, cette langue harmonieuse quand ta harpe résonne, quand tes yeux lancent leur flamme: les jouissances échappées de ton âme sont celles de l'Éden, comme tu en as le langage; et tu m'as fait connaître, mon amour, ses divines extases, ses purs ravissemens. A tes côtés, je deviens tout âme, toute divinité... je te ressemble enfin... Hélas! je peux sentir mon bonheur, mais

le décrire, je ne puis: tout ce que je sais, c'est qu'où tu es, là est la vie pour ton Horace.

—Sublime! dit-elle. —Va, tu peux partir!...

— N'entends-tu pas des soupirs étouffés? s'écria Landon.

— Non! « Elle regarda sur la route, et ne voyant personne: — « Tu rêves, mon ange! » dit-elle avec la voix du bonheur dans l'ivresse.

Ils revinrent, se tenant par la main, ravis, heureux, et Chlora était moins inquiète: ils marchaient comme les anges dans un nuage de feu. Lorsqu'ils furent assez éloignés pour ne plus voir le lieu de la scène, Eugénie sauta avidement sur la pierre. C'était elle qui, témoin invisible de cette scène, n'avait pas réussi à étouffer

ses soupirs et ses larmes. La levée d'Amboise est une digue faite pour préserver les plaines qui séparent la Loire du Cher, et Eugénie, en se glissant au bas du talus, avait pu suivre les deux amans qui marchaient sur le sommet de la levée. Quand ils se reposèrent, elle avait trouvé dans cette digue une excavation assez profonde qui lui permit de se dérober à leurs regards et d'entendre leur conversation. — « Eh bien, Rosalie, dit-elle, y a-t-il de l'espoir?

La Languedocienne était muette. — Si Nikel, répondit-elle, en retrouvant la parole, se jouait ainsi de moi, je lui arracherais les yeux?

— Pauvre enfant! tu crois aimer!.. alors tu n'aimes pas! Quel organe

enchanteur a cette créature-là !...

— Laquelle, madame?

— Ah, toutes deux! dit Eugénie en pleurant. Il s'est assis là... (et elle regardait la pierre), voici la trace de son pied (sans Rosalie elle aurait baisé le sable) : bien cruel et bien cher! ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel. « Venez, Rosalie, voici l'heure de coucher son fils! » Elle soupira, mais elle avait entendu la voix de son bien-aimé. Cette voix lui avait déchiré le cœur comme le cri de liberté qu'écoute un prisonnier, mais elle l'avait entendue!...

Wann-Chlore accompagna Landon jusqu'à Blois. Là, elle obtint d'aller à Orléans, mais à cette ville, Horace fut inflexible. Chlora repartit pour Tours, après avoir écouté long-temps sur

la route le bruit de la berline. Quand elle rentra chez elle, elle trouva la maison vide, affreuse. Sa chambre, ce temple sacré, lui déplut : n'était-ce pas l'endroit où, pour être seuls, ils se réfugiaient. En la rangeant elle-même, elle pensa qu'elle n'avait pas encore trouvé de femme de chambre : elle voulait une autre Nelly, plus jeune, vive, un trésor enfin. Gertrude, toute gentille qu'elle était, ne savait rien ; sa jeunesse ne lui permettait pas de grands travaux. Wann-Chlore s'estima heureuse d'avoir une distraction : s'occuper du choix d'une nouvelle Nelly ! c'était chose sérieuse, et Wann-Chlore comptait au moins dérober quelque jours à la tristesse. Une âme chagrine a besoin de mouvement et

d'activité. Wann-Chlore mit sur-le-champ Gertrude et Nikel en campagne.

Le chasseur eut recours à son ami, l'hôte du *Faisan*. Rosalie aperçut encore son mari causer confidentiellement au milieu de la cour. L'envie de savoir ce qui se passait chez la rivale de la duchesse, et mieux que cela, le plaisir d'épier un mari, firent descendre la Languedocienne. Elle manœuvra comme un chat qui a peur de se mouiller les pattes, et, saisissant un moment où l'hôte et Nikel, qui se promenaient en long dans la cour, lui tournaient le dos, elle parvint à gagner sans être vue un espèce de bûcher d'où elle pouvait tout entendre.

—Madame Landon voudrait qu'elle

eût une certaine éducation... disait Nikel à l'hôte.

— C'est donc une dame de compagnie que madame Landon désire, répondit l'hôte.

— Non, dit Nikel, il faut qu'elle puisse faire la chambre, mais voilà tout! — « Ils s'éloignèrent et Rosalie n'entendit plus rien. Bientôt ils revinrent.

— Votre maître est donc parti?...

— Oui. — Elle gagnerait sept à huit cents francs.

— Vraiment?

— Et une rente après un temps... Leur marche les dirigeant vers l'autre bout de la cour, Rosalie attendit.

— Mais, disait l'hôte en revenant, j'ai une de mes cousines, qui, si les quatre cents francs de rente sont certains, pourrait...

— Pourvu qu'elle plaise. » Ils étaient encore trop loin pour que Rosalie pût saisir la suite, mais au retour—« de la Havane! disait l'hôte avec surprise.

— De la Havane! répéta Nikel, et d'un goût! ah, jamais vous n'aurez fumé meilleur cigare! »

Cette fois, la Languedocienne s'esquiva en reconnaissant que le chasseur était incorrigible, et que, nonobstant ses promesses, il fumait toujours en secret. Elle commenta tout ce qu'elle avait surpris et en instruisit Eugénie.

—Et que m'importe qu'elle veuille une femme de chambre! s'écria la duchesse, cela me rendra-t-il Horace? D'ailleurs à quoi pensai-je? n'est-il pas perdu!.. Je ne lui plairai plus!.. » Rosalie se retira.

— Il est perdu pour moi! répéta-t-elle; et cependant, le voir, c'est toute ma vie! Pourquoi ne serais-je pas son esclave, sa servante?.. Elle parcourut sa chambre à grands pas, s'assit, se leva, sentit la sueur inonder son dos et le froid la gagner tout à coup. Elle acquérait en ce moment une énergie nouvelle.

— Oui! s'écria-t-elle, j'en aurai le courage! Nulle femme n'aura porté si loin le dévouement de l'amour!» La jalousie, sentiment qui n'abandonne jamais entièrement le cœur le plus aimant quand il est offensé, lui laissait entrevoir une vengeance bien légitime au milieu de ses souffrances.

Elle appela Rosalie: — «mon enfant, lui dit-elle, que je t'embrasse pour ta nouvelle!»

— Laquelle?

— Ne veut-*elle* pas une femme de chambre? — Ce sera moi!..

— Y pensez-vous, madame?

— Ce sera moi! vous dis-je. Elle regarda Rosalie, et Rosalie se tut.

— Mon enfant, si M. le duc était au logis je ne pourrais jamais être reçue, mais en son absence on m'acceptera, alors je *le* défie de me chasser. Pas un mot, Rosalie.

— Votre enfant, madame?

Elle frémit — « Ce sera un obstacle, mais je le vaincrai! Rosalie, vous vous logerez dans la maison qui se trouve vis-à-vis de la *leur* : tu l'achèteras, s'il le faut, et telle somme dont tu puisses avoir besoin pour cela je te la donnerai. Si *mon* enfant n'était pas souffert dans *sa* maison je l'aurais,

au moins, à un pas, sous mes yeux; d'ailleurs ne faut-il pas que vous me serviez ?.. Ainsi, loue, achète donc cette maison, il le faut. — Cherchez-moi vite un tablier; cours acheter un joli bonnet, et que dans deux heures j'aie mon costume. »

Rosalie sentit qu'il y avait dans ce projet des idées trop élevées, ou un plan trop difficile à concevoir pour elle. Elle sortit et, sans se creuser la tête à deviner les raisons qui engageaient sa maîtresse à prendre son rôle, elle s'empressa de lui obéir. En trois heures de temps elle en fit une des plus jolies filles qui eussent porté le tablier. La duchesse recommanda à Rosalie de quitter l'hôtel du Faisan quand elle aurait trouvé à se loger, et de mettre la voiture en lieu sûr:

les armes des Landon étaient peintes sur les panneaux.

Eugénie courut chez sa rivale avec tant de précipitation qu'on eût dit qu'elle craignait de voir son dessein renversé par quelque réflexion. Elle tâchait de ne plus penser à rien. Elle entrevoyait bien des chagrins, des instans cruels; mais elle vivrait sous le même toit qu'Horace; elle le verrait, lui obéirait : « Il ne m'empêchera pas, se disait-elle, de l'aimer... ainsi je serai presqu'heureuse : cette vie-là est encore préférable à la mort... et... sans lui je mourrais. » Elle arriva rue Racine, frappa, entendit les pas de Nikel. Il ouvrit.

— Dieu du ciel madame la duchesse! s'écria-t-il.

— Nikel, dit Eugénie, silence!

Immobile, il la regardait d'un air hébété.

— Nikel, reprit la duchesse, pas de sottises, ou vous perdez votre maître! Il faut me traiter devant *Madame... madame* enfin, et ses domestiques, comme si j'étais une femme de chambre, si *elle* m'accepte !.. Surtout pas d'imprudence, pas d'indiscrétion, vous tueriez trois personnes d'un mot... Allez annoncer à la maîtresse de la maison qu'il se présente une femme de chambre, allez! »

— « Vous êtes blanc, lui dit la duchesse; ne nous perdez pas, raffermissez-vous! » Le pauvre chasseur marcha, mais lentement; la foudre tombée à ses pieds ne l'aurait pas tant étourdi. Il arriva dans le salon et bégaya sa commission à Wann-Chlore.

— Qu'avez-vous, Nikel? lui dit-elle.

— C'est qu'elle est jolie comme un ange... mon général.

— Le pauvre garçon! il est fou!

— Plaît-il, madame ?.. Leduc...

—Elle se nomme madame Leduc? reprit Chlora; faites entrer.

Le pauvre chasseur sortit en proie à une sombre stupeur: il eut encore assez de présence d'esprit pour prévenir la duchesse qu'elle se nommerait désormais madame Leduc.

Eugénie parut à la porte du salon.

— « Donnez-vous la peine de vous asseoir, lui dit Wann-Chlore avec un son de voix plein de bonté.

Eugénie s'assit, regarda sa rivale et ne put lui refuser son admiration: Chlora surpassait le portrait idéal que la duchesse imagina jadis en lisant

l'histoire des amours de Landon. La figure d'Eugénie s'altéra : les deux sentimens contraires sur lesquels roulent toutes nos affections, la haine et l'amitié se disputèrent son cœur. Tantôt elle se sentait prête à tout sacrifier au bonheur de cette belle créature et de Landon, et tantôt les invincibles désirs de son légitime amour, son affreuse jalousie, lui suggéraient de porter la douleur et la mort dans ces deux cœurs ennemis de sa joie.

Wann-Chlore était assise sur un divan; et, le coude appuyé sur un coussin, elle retenait dans sa main sa tête pleine de mélancolie, mais respirant aussi le bonheur et l'amour. Elle regardait avec intérêt Eugénie qui, modestement placée sur une

chaise à quelques pas de sa rivale, baissait et relevait ses yeux tour à tour : malgré les tourmens qu'elle éprouvait sa contenance était calme.

— Avez-vous déjà servi, madame ? lui demanda Wann-Chlore.

— Oui madame, répondit Eugénie avec une douloureuse expression, mais je n'ai servi qu'un maître.

— Vous êtes, m'a-t-on dit, d'une bonne famille.

— Oui madame,

— Vous avez donc éprouvé des malheurs?..

— Oui madame, de bien grands...

— Vous vous appelez madame Leduc, mais quel est votre nom de fille?

— Joséphine, madame.

— Eh bien, Josephine, venez ici?... Elle lui montra le divan : « Là, bien. »

Elle lui prit la main : — Contez-moi vos malheurs?..

— Madame, dit Eugénie, j'étais placée par ma mère auprès d'un capitaine peu fortuné, il est vrai... mais...

— Oh, j'entends le *mais*, dit Chlora; tout ce que vous me direz serait inutile, mon enfant, le type d'un capitaine est dans mon cœur plus brillant que toutes les peintures possibles.

— Je l'ai aimé, madame...

— Vous avez aimé! s'écria Wann-Chlore. O Dieu de bonté! je te remercie! Vous avez aimé et vous êtes malheureuse ! Ah ! madame, vous m'entendrez, vous! Votre figure annonce une belle âme... vous serez mon amie... au moins je ne verrai

plus *leurs* yeux me regarder froidement... Pardon, continuez?

— J'ai un enfant!.. dit Eugénie en rougissant.

— De *lui?..*

— De *lui*, madame.

— Êtes-vous heureuse!.. Quel âge a-t-il?

— Huit mois tout à l'heure.

— Mais que vous est-il arrivé?

— Il m'a abandonnée!.. Elle ne put retenir un torrent de pleurs. — Il m'a abandonnée et... il est mort, mort pour moi!..» Chlora pleurait aussi. Elle prit la main d'Eugénie pour la serrer sur son cœur. A ce moment, Eugénie se lèva, dégagea sa main et s'élança vers la fenêtre pour respirer l'air extérieur: sa rivale l'avait écrasée par ses pleurs. Bientôt elle revint

et frissonna quand Wann-Chlore, lui reprenant les mains, ajouta : — « Joséphine, vous amènerez votre enfant dès ce soir; nous en aurons soin : j'adore les enfans... je veux bercer le vôtre, lui chanter des chansons pour l'endormir, je serai votre lieutenant, ma chère... Pauvre belle ! je connais maintenant toute votre histoire, elle a été presque la mienne. » Eugénie la regarda avec stupeur. — « Mais moi, le bien-aimé est revenu! le vôtre reviendra peut-être...

— Il est mort pour moi, madame, Il ne m'aime plus!..

— Et... vous avait-il dit qu'il vous aimait ?..

Eugénie baissa la tête et la releva en agitant ses sourcils comme si elle fût soudain devenue folle.

— C'est un lâche! reprit Chlora.

— Oh non! s'écria Eugénie en laissant échapper un sourire de dédain. Son heureuse rivale aperçut le sourire; et, pressant alors Eugénie sur son cœur, elle s'écria : « Ah! tu aimes, toi!.. » Il y eut un moment de silence, pendant lequel Wann-Chlore examina Eugénie avec attention.

— « Madame, reprit-elle avec une vive émotion, soyez mon amie? Le seul service que je vous demanderai sera de faire ma chambre avec moi; du reste, vous aurez un appartement à vous, vous mangerez seule et vous viendrez avec moi, aussitôt que mon mari sortira. A ce titre d'amitié, vous nous rendrez mille petits services à table : je n'aime pas quand je suis avec *lui* que des domestiques écoutent

entrent, sortent et nous voient. Je voudrais alors une âme amie qui comprît l'amour et son exigeance: vous m'entendez, n'est-ce pas?... Quant à votre fortune ne craignez rien! vous savez que monsieur est très-riche, vous n'avez qu'à demander : si cent louis de rente perpétuelle vous conviennent, nous vous les assurerons... Tenez-vous à rester en France?

— Partout où vous serez, madame, je me plairai.

—Nous allons voyager en Écosse!» Eugénie frissonna : « Un peu plus tard, se dit-elle, je l'aurais tout-à-fait perdu! » Comme elle trouva son affreuse situation préférable à celle dans laquelle elle aurait alors été plongée.

— Hé bien, continua Chlora, c'est convenu, ma chère, ce soir même vous viendrez, n'est-ce pas?..

— Oui, madame, je vous rends mille grâces de votre bonté.

— Hé non, Joséphine, c'est moi qui vous remercie! Avec quel plaisir nous causerons ensemble... je vous parlerai de mon cher Horace..., ah, votre présence m'a donné un moment de joie! *Il* est absent, et j'étais triste quand vous êtes arrivée. Je l'aime, mon enfant, comme vous aimiez vous-même...

A ce moment Eugénie aperçut le portrait de Landon et pleura. Heureusement Wann-Chlore attribua ces larmes à sa phrase: « Que je m'en veux! dit-elle de vous rappeler vos malheurs! Allons, amenez-moi votre enfant

et restez avec moi : deux jeunes folles comme nous feront un beau ménage... Soyez sûre de trouver un autre amant... Mais, dites-moi, pourquoi portez-vous ainsi des rubans de deuil ?

— Pourquoi, madame?.. Est-ce une question ?..

Chlora baissa les yeux : elle avait eu l'orgueil de croire qu'elle seule savait aimer. Cette divine créature alla à Joséphine; et, déposant toute jalousie, heureuse de rencontrer une âme digne de la sienne, elle embrassa sa rivale avec une touchante effusion de cœur.

Eugénie sortit. Chlora avait exercé sur elle son empire comme elle avait séduit à son tour sa belle rivale. En un moment ces deux âmes, que les circonstances rendaient ennemies,

s'étaient senties de la même nature; et si l'on suppose aux belles âmes une commune origine et une tendance à se réunir, elles s'étaient identifiées à leur insu. —« C'est une sirène, se dit Eugénie en sortant, elle attire pour donner la mort ! » — « Elle est charmante, pensa Chlora, je l'aime déjà !.. »

Eugénie avait eu un espoir, il était détruit. Elle acquit la certitude que jamais elle n'éclipserait Chlora et cette horrible assurance ne servit qu'à l'affermir dans la résolution qu'elle avait formée de lutter d'amour avec Wann-Chlore.

La jeune duchesse trembla en présentant son enfant à sa rivale. Elle croyait que la rassemblance causerait quelque malheur, oubliant qu'il faut être mère pour bien connaître les

traits d'un enfant. Chlora le trouva charmant.

— Quelle envie cela donne d'être mère!.. Mais, ma chère jolie, vous êtes d'un luxe... votre enfant a une robe!.. et quel bonnet... une dentelle d'Angleterre!..

— Ah, madame!..

— Ma chère, laissons les grimaces, nommez-moi Chlora, comme je vous nommerai Joséphine! dit-elle vivement; quand j'aime, moi, c'est tout de bon.

— Un enfant, continua Eugénie, est tout l'orgueil d'une mère.

— Et le père qu'est-il donc? Mais Wann-Chlore s'arrêta, en pensant au malheur d'Eugénie. « Ma chère, reprit-elle, vous me sauvez la vie, vous et votre enfant : je serais morte

cent fois d'impatience si je n'avais pas une occupation qui me prît la nuit et le jour. J'aurai à veiller, n'est-ce pas? à aller, venir, chanter pour endormir votre cher petit, le faire manger, alors je n'aurai plus dans l'âme cette pensée affreuse : « tu es seule, il n'est plus là! »

Eugénie aperçut un avenir affreux : « supporterais-je, se dit-elle, le spectacle de *son* amour!.. »

Le soir même elle fut installée dans cette maison, cette maison pleine d'un bonheur qui n'était pas le sien. Elle aida Chlora à faire la chambre nuptiale, et quand elles eurent fini : « Joséphine, dit Wann-Chlore, je ne coucherai jamais ici... Nous irons ensemble dans le salon là haut : il y a deux lits, nous soi-

gnerons votre enfant tour à tour; vous pourrez dormir. La vue de cette chambre me tuerait... »

Eugénie connut ainsi tout à coup le caractère adorable de sa rivale. Elle admira cette inépuisable bonté, ce penchant inné à plaire à la moindre créature, cet esprit doux, gai, sans fiel, et cette amitié touchante (presque aussi pure que son amour) dont elle accablait une rivale inconnue. La duchesse, en prenant la fatale résolution de servir Wann-Chlore, n'avait pas vu toutes les souffrances de cette situation, elle aurait préféré la mort.

Le lendemain, Chlora reçut une lettre de Landon. Elle la lut à Eugénie; la pauvre duchesse aurait bien voulu baiser l'écriture; Wann-Chlore la baisa

devant elle. La duchesse épia un moment où elle resta seule; et, relisant cette lettre pleine de tendresse, elle tâcha de se persuader que ce chant d'amour s'adressait à elle. Elle songea (ce fut une pensée tout amère) qu'elle n'avait pas reçu un seul mot de Landon après en avoir été abandonnée si cruellement et que jamais le duc ne lui avait parlé si tendrement. Elle fut encore bien plus mortifiée : Wann-Chlore reçut une lettre tous les jours et Landon l'instruisait de ses moindres démarches, tandis que, pendant l'année de bonheur passée avec lui, il avait souvent gardé le silence sur ses occupations. Chaque événement amenait un contraste, et le contraste excitait les pensées les plus cruelles pour Eugénie. Néan-

moins, la duchesse trouva quelque plaisir à suivre ainsi Horace dans les détails les plus minutieux de sa vie, et elle remercia le Dieu qui mesure le vent à la brebis nouvellement tondue. Elle avait des peines, mais elle cueillait aussi çà et là quelques fleurs. Elle finit même, malgré son horrible jalousie, à écouter avec un calme apparent les discours par lesquels Chlora lui peignait son amour: elle parlait pour toutes deux; et, ces paroles enfin s'appliquant à *lui*, elle les endurait. Elle était si bien façonnée à la douleur depuis sa jeunesse!.. Sa rivale avait les soins d'une mère pour Eugène, elle pleurait même sur le sort de la prétendue Joséphine... comment Eugénie au-

rait-elle pu ne pas lui pardonner d'être la plus heureuse?..

Rosalie réussit à avoir un appartement dans la maison voisine. Elle y vint, et il y eut alors une reconnaissance mémorable entre elle et le maréchal des logis.

Quand Nikel aperçut sa femme, il s'écria : « Je me doutais bien que mon chef de file ne tarderait pas à se montrer.

— Tu m'as joué d'un tour, répondit Rosalie en le regardant d'un air moitié fâché, moitié joyeux; mais viens chez moi, nous avons à causer...

— Long-temps, mon général? répliqua plaisamment le chasseur.

— Autant que cela me plaira, coureur!.. dit-elle.

Rosalie et Nikel s'expliquèrent, reconnurent qu'ils en savaient autant l'un que l'autre sur le compte de leurs maîtres; et, animés du même devouement, ils ne firent qu'une même âme, mais l'un pour Monsieur, l'autre pour Madame.

Un mois se passa de la sorte. Wann-Chlore s'occupait d'Eugénie avec cette fausse activité de ces gens qui, dévorés de chagrin, pensent se tromper eux-mêmes et donner le change à leur âme en essayant de se distraire par de vains travaux. Sa peine était aussi vive qu'au moment du départ de Landon : « Il avait dit quinze jours!.. et voici un grand mois! » disait-elle à Eugénie avec une peine profonde,

---

CHAPITRE XIX.

On était au milieu du mois de mars; il faisait froid; le temps était triste; la neige couvrait les toits; et, dans la maison de Chlora, on aurait pu, sans le facteur de la poste, se croire au bout du monde. Un matin, les deux épouses, assises au coin du feu, dans le salon, travaillaient après leur déjeuner. Eugène jouait à leurs pieds; Chlora regardait la pendule, ainsi qu'Eugénie, car l'heure de recevoir la lettre arrivait. Nelly entre et présente la lettre: Wann-Chlore l'ouvre, y jette les yeux, la feuille lui tombe des mains, elle s'écrie : « Il

vient aujourd'hui! pour dîner!.. ma chère, il vient, Joséphine! ma jolie... Qu'avez-vous, vous changez?..

— C'est vous qui m'avez fait peur! votre exclamation... Je n'ai su...» Eugénie reprit courage, l'instant fatal approchait.

— Il arrive, vous dis-je! sentez-vous ma joie?..

— M. le duc sera sans doute aussi heureux que vous?

— Pauvre enfant! son malheur lui tourne la tête... Peut-être avez-vous eu une semblable scène avec votre cher Leduc !.. Ah! non pas une fois, mille. Mais je vous demande pardon, ma jolie, ce n'est pas votre Leduc qui arrive, c'est bien mon Horace...

Eugénie frémit de son imprudence. Quel mouvement elles répandirent

toutes deux dans la maison? avec quelle activité elles donnèrent à tout un air de fête? Chlora voulut, à prix d'or, avoir des fleurs: il ne devait pas se trouver un flocon de neige dans la cour. Wann-Chlore ne s'aperçut pas d'abord qu'Eugénie était plus ingénieuse qu'elle, que son activité était peut-être plus grande. Elle se crut bien secondée, elle s'en applaudit, sans en être étonnée. N'avait-elle pas dit à Eugénie, un moment avant de recevoir cette lettre : « Jophine, vous êtes vraiment ma sœur!.. »

La pauvre duchesse aida sa rivale à quitter son deuil et à faire une brillante toilette, quoique simple. Aider sa rivale à paraître plus belle!.. Eugénie avait une âme trop élevée pour souffrir de cette atteinte. Il y a

des douleurs pour toutes les âmes. Après avoir habillé Wann-Chlore, Eugénie lui dit : « Ma chère, voulez-vous que je quitte mes rubans noirs? cela vous attristerait. »

— Je n'osais pas vous le demander, ma chère jolie... Me ferez-vous ce sacrifice?..

— Oui, dit Eugénie avec émotion. La duchesse alla se faire habiller par Rosalie, et Dieu sait si jamais elle parut aussi jolie, aussi séduisante!.. Ce moment était solennel pour elle Heureusement l'agitation de Chlora l'empêcha de remarquer celle de sa favorite.

Ensemble et joyeusement, elles apprêtèrent le festin, disposèrent la table et le service au milieu d'un salon secret destiné par Wann-Chlore

à ces divins repas d'amour. Là, tout était simple: les porcelaines, les cristaux, les bougies, les flambeaux, les fleurs ne flattaient que les sens. Joséphine seule, élégamment vêtue, devait y pénétrer pour servir les amans. Auprès du divan sur lequel s'asseyaient les deux convives était une harpe. Wann-Chlore ne voulait-elle pas, au moindre désir de son époux chéri, le ravir par ses chants? Autour d'eux le luxe n'effrayait point les regards, et l'amour seul, simple, sans art comme sans fadeur, se montrait dans les moindres dispositions faites par les deux rivales. La journée leur parut bien longue. Eugénie eut soin de mettre son enfant sur le passage d'Horace, espérant que ce serait le premier objet qui frapperait ses regards.

On entendit bientôt le roulement d'une voiture: Rosalie était à sa fenêtre, Nikel à la porte; Eugénie, tremblante, tressaillait au moindre bruit; Wann-Chlore, agitée, courait çà et là : l'importance d'une semblable scène avait été sentie par tous ceux qui en connaissaient le secret. Chlora s'élança de son salon vers la cour, elle fut saisie à moitié chemin par Landon qui s'écriait: « Diable d'enfant! j'ai manqué de l'écraser... » Il embrassait son idole et tenait l'enfant d'une main : « Nikel! » dit-il, et Nikel, comprenant le geste, emporta Eugène. Landon ne l'avait seulement pas regardé. Il serrait Wann-Chlore dans ses bras et, sans dire un mot, il la conduisit à cette salle si bien préparée pour le recevoir. Ils s'assirent sur le divan placé devant la

table, au-dessus de laquelle brillait un foyer de lumière ; et Chlora, tenant les mains de Landon dans les siennes, le contemplant avec ivresse, s'écria :

— Te voilà donc, mon chéri, te voilà pour toujours... Plus de séparation !

— Non, oh non ! repondit Landon, avec l'accent du bonheur, et dans quelques jours nous partirons pour l'Écosse.

— Chéri !. j'ai écrit à sir Charles et à Cécile de venir nous chercher.

— Tu as bien fait ; mais ne parlons pas, laisse-moi te regarder en silence? long-temps... toujours !

Tout à coup Landon s'arrêta, comme effrayé, prêta l'oreille... — On pleure ici ! dit-il.

— Es-tu fou ?.. répliqua Chlora en riant ; qui peut pleurer ici quand tu

arrives? Tu rêves, mon bonheur!

— On pleure, répéta Landon.

— C'est Josephine qui broie du sucre.

— Quelle est cette Joséphine?

— Ma femme de chambre, mon chéri, un ange que j'ai déterré, c'est-à-dire, elle est venue se présenter... Elle a l'intendance de la maison et c'est elle qui désormais nous servira: Les amans devraient tous avoir quelqu'un chargé de penser pour eux... Mais, Horace, c'est une amie.

— Et quelle est cette femme?

— Elle est jolie, veuve d'un soldat; elle a été trompée, abandonnée; l'enfant que tu tenais est à elle... Mais, mon bien-aimé, de quoi t'occupes-tu?.. N'es-tu pas auprès de moi. Elle l'embrassa, et le regardant avec une

sorte de piété :
reuse !.. Un mois
mois d'absence ?
voir faim, toi ? V
sonna.

Au bout de q
kel apporta le p
jours Nikel !.. O
Leduc ?» deman
échapper un p
qui, au milieu d
toute sa conten
ces nuages doré
par un beau jou

— Madame
doigt, elle va v

—Quelle est c
demanda Horac

pondit-elle. Oh mon dieu, mon ang
que le bonheur te rend bête
Tenez, petit, dit-elle en lui prése
tant une cuillerée de potage sur
quelle elle souffla et qu'elle goût
tu ne sais pas que je suis presq
nourrice... » Ses gestes pétillaient
folie comm eson parler, ses regard
son sourire.

Madame Le Duc se faisant attend
ils se regardèrent en restant pr
qu'entrelacés sur leur divan, ne po
vant satisfaire leurs âmes, long-tem
privées du bonheur de la vue.
lencieux et ravis ils confondaie
leurs regards, et Landon sorrait

mour sur leurs lèvres... une douce et sainte extase les enlevait à la terre... Eugénie entre, arrive jusqu'à la table, y pose en tremblant le mets qu'elle apportait ; tout à coup, en voyant des mains blanches, des manches de velours, Landon lève la tête, il voit *sa femme !..* la duchesse qui, les yeux baissés, n'osait contempler son époux !.. Landon, à ce moment, s'inclina doucement en arrière, frissonna, et Wann-Chlore sentit, sous sa main, le cœur d'Horace cesser de battre par degrés. « Meurs-tu ?.. » s'écria-t-elle avec un effroi dans les regards, une contraction dans les traits, qui firent pâlir Eugénie. Cette dernière dont le trouble ne fut pas remarqué, se retira. Landon, penché sur le divan, y resta sans

mouvement et sans vie : ses yeux se fermèrent et Wann-Chlore, immobile, la main sur son cœur, le regarda d'un œil sec et le visage étincelant comme une grenade nouvellement éclose... Elle respirait à peine, et sans jeter un cri, elle semblait vouloir, par la force de son regard, le rappeler à la vie. Bientôt elle entendit le cœur reprendre ses pulsations un moment affaiblies, elle tressaillit, et, muette, attentive comme une mère, elle respira plus librement en voyant Horace ouvrir lentement les yeux ; et soudain, sans chercher ceux de Wann-Chlore, ses yeux hagards promenèrent son inquiétude dans toutes les parties de la salle pour retrouver le spectre... Son regard était celui de la folie son

geste menaçant et Wann-Chlore, effrayée, retirant sa main, l'épia avec horreur. — « Tu ne vois donc pas ta pauvre créature ?.. » dit-elle en adoucissant sa voix si douce. Landon à ces mots reprit quelqu'empire sur lui-même, il regarda Wann-Chlore, la serra dans ses bras comme un ami mourant dont on ne voudrait pas se séparer, et lui dit avec une feinte tranquillité : « Je ne sais quelle convulsion j'éprouvais au cœur... Le bonheur, mon amour, est bien près de la douleur !.. » Chlora le regardait toujours avec anxiété, mais son inquiétude cessa à mesure que Landon retrouva du calme.

— Comment te sens-tu ?

— Tout-à-fait bien, mon... Il s'arrêta... Eugénie était là comme une

ombre menaçante ; elle pouvait entendre.

— Eh bien?.. dit Chlora.

— Je suis mieux, mon ange. » Ce dernier mot fut prononcé tout bas. Enfin, il revint tout-à-fait à lui en réflechissant qu'Eugénie ne pouvait avoir l'intention de le perdre, et alors son visage contracta l'expression d une fausse gaieté, car l'épée de Damoclès était suspendue au plafond; mais Chlora redevint trop joyeuse pour s'apercevoir de l'affectation des manières de Landon.

Eugénie reparut pour les servir; elle ne leva pas les yeux sur Horace, elle en était incapable : si son regard avait rencontré celui de son mari, elle serait morte. Landon l'examinait avec inquiétude, et quand

Eugénie était là, le silence régnait.

—Comme tu regardes Joséphine? dit Wann-Chlore.

—C'est qu'elle est fort jolie! répondit-il.

La duchesse tressaillit, elle entendait cette voix céleste. L'heure des supplices avait sonné pour les deux époux : l'apparition d'Eugénie fut semblable au coup de foudre sur la meule que le laboureur a rangée avec avarice; elle consume tout en une seconde. La tremblante duchesse épia un moment où Landon ne la voyait pas et le contempla. Elle frémit des angoisses qu'il devait éprouver, et le plaignit. Elle sentit aussi son amour croître et grandir et d'invincibles désirs gonfler son cœur. Puis, en les voyant unis, une pensée involontaire mais rapide comme un

éclair, passa dans son âme : — « Si Wann-Chlore mourait ?.. Si *je la tuais!* Elle se hâta de sortir; un frisson glacial était arrivé à son cœur; la réflexion vint bientôt : « Si elle mourait, ne mourait-il pas aussi?.. *lui!* Non, non, se dit-elle, j'ai tout le bonheur que je puis avoir !.. et quel bonheur! » Elle pleura.

Landon, tout brûlant et en proie à une fièvre horrible, se réfugia avec Wann-Chlore dans cette chambre sacrée, douce patrie de son bonheur : là, il se trouva en sûreté, il ne voyait plus Eugénie. Les caresses de Chlora, dont un simple mouvement de tête était pour lui le signal du plaisir, le transportèrent, loin de toutes ces pensées, dans un cercle étouffant de joie et de volupté. La fièvre qui l'embrasait le rendit plus ardent.

— Eh, mon amour, s'écria Wann-Chlore, en riant, qu'avez-vous ?..

— Je voudrais, dit-il, consumer ma vie, ce soir même ! Que mon âme s'échappe de tous mes pores, s'ensevelisse dans ton sein et s'exhale par un baiser...» Ne comprenant pas le sens de ces paroles, elle l'en remercia par un sourire. Quelles étreintes ! Landon avait un pressentiment qui lui criait : « Hâte-toi ! cueille toutes les fleurs.... Ce sont les dernières que la Nuit verra éclore ! » Il ressemblait à un homme qui, ayant acquis les trésors d'ici-bas, au prix de son âme connaît l'heure à la quelle le Démon viendra chercher sa proie : en présence de la mort, il voudrait rassembler les mille jouissances de la terre et les ressentir d'un

seul trait, en un seul battement de cœur.

Le lendemain, Chlora s'échappant de cette chambre, après avoir embrassé son mari, le réveilla en lui apportant *son fils*.

— Tiens, mon ange, lui dit-elle, peut-on voir une plus jolie petite créature?.. Je suis jalouse de Joséphine : est-elle heureuse d'avoir un si bel enfant! » Elle avait mis l'enfant sur le lit, et Eugène, comme par instinct, tendit les bras à son père. C'était son fils! et cependant les caresses qu'il lui prodigua étaient mêlées d'effroi!

Cette souffrance horrible qui tarissait jusqu'aux joies de la paternité, décida le sort de Landon. Au milieu de la journée, quoiqu'Eugénie

respectât la douleur de son mari, au point de ne pas se montrer à lui, Horace dit à Nikel de ne laisser monter personne dans la chambre où il se rendit; mais la duchesse qui épiait tous ses mouvemens, l'y suivit. Elle connaissait assez l'âme d'Horace pour deviner ses desseins. Elle demanda à entrer, il refusa; elle l'ordonna d'un ton impérieux, il serra ses armes et lui ouvrit. Eugénie s'approcha lentement de lui et pendant le silence qui régna un moment, elle le contempla avec une morne douleur.

—Eugénie, dit-il, mon cœur m'en dira mille fois plus que tous vos reproches... Votre seule présence est épouvantable pour moi...

— Épouvantable? répèta Eugénie.

— Oui, je sais que je vous ai ravi

votre repos, votre bonheur, votre jeunesse... Ah, Eugénie!

— Monsieur, dit la duchesse avec calme, mais en éprouvant des sensations que son discours laisse concevoir, je ne suis plus *Eugénie* pour vous, je ne suis même plus votre femme, regardez-moi comme morte..... morte, entendez-vous? Vous vouliez vous tuer?..» Il fit un geste de dénégation, elle montra l'endroit où il avait caché les pistolets. — « Est-ce du fond de votre cercueil que vous nous direz adieu?.. Vivez, je le veux, votre vie est à moi..... Vous resterez l'époux de Wann-Chlore, dit-elle en élevant la voix; Eugénie peut-elle oser vouloir balancer dans votre âme une si belle créature,.... Eugénie vous donnât-

elle jamais, en jetant tout son cœur dans le vôtre, un seul des plaisirs enivrans que vous cause l'aspect de Wann-Chlore?... Elle est digne de votre amour, je ne suis rien, rien pour vous, dit-elle avec un accent de rage, mais vous m'accorderez j'espère, pour toute grâce, de vivre à l'ombre de votre bonheur, de me consumer en silence; j'ai assez de force dans l'âme pour mourir ainsi.... Je vous *gênerai* peut-être.... Ne vous contraignez pas, donnez carrière à votre amour... cela me tuera plutôt! Vous n'aurez pas la barbarie de repousser votre enfant de votre sein paternel, c'est votre aîné, votre héritier.... Vous serez on père!... » A ces mots elle alla chercher les pistolets et les garda.

« Quant à cette lettre, dit-elle, que vous écriviez, déchirons-la. » Elle la déchira. « Retournez auprès de Wann-Chlore? Rendez-la heureuse, et... si l'on pleure dans la chambre voisine, ne vous en inquiétez pas. Aujourdhui, Monsieur, je réclame de vous le douaire dont je vous parlais dans la lettre que je vous écrivis avant notre mariage : si vous retrouviez Chlora, disais-je, je serais votre amie... » Elle pleura à chaudes larmes et tomba sur une chaise; Landon se précipitant à ses pieds essaya de lui prendre la main; mais elle se leva brusquement, et, retirant sa main : « Monsieur, lui dit-elle, vous n'êtes plus mon époux ! une caresse de vous est une cruauté !.. Je vous aime pour moi, comme le soleil qu'on voit sans pouvoir l'atteindre. Je suis morte:

je n'ai plus de mère, plus de grand'-mère, plus de fils, plus d'époux, je n'ai personne au monde!.. J'y suis seule, j'y vivrai donc de ce *moi* qui me reste. Je serai égoïste pour mon amour comme un centenaire pour sa vie. Sachez donc que, maîtresse de vous deux par ma conduite et mes droits, j'entends rester ici...

Elle était debout et dans une attitude imposante. Horace, écrasé par une grandeur d'âme aussi extraordinaire, n'osait lever les yeux. La duchesse n'avait seulement pas rappelé le serment fait à la face du ciel et de la terre, par lequel Horace avait juré de la protéger. Jugeant que tous les mots humains ne signifiaient rien, Landon ne jeta qu'un regard sur Eugénie, et ce regard la perdit, la majesté de son atti-

tude disparut, elle lui dit en pleurant : « Horace, te servir comme une esclave, te rendre les soins d'un domestique fidèle sera un bonheur... Est-ce que, mort, je ne vivrais pas avec ton portrait ? j'aime encore mieux te voir !.. et... si tu as pitié de moi ?.. quand Chlora ne nous verra pas, soutiens mon courage par un regard d'ami...»

— Quelle affreuse situation !.. car je t'aime, Eugénie...

—Oui, dit-elle, mais je connais quel est cet amour ?.. « Ecoutez, reprit-elle après un moment de silence ; telle bizarre et terrible que soit notre position, il n'en est aucune, fût-ce celle de voir la hache du bourreau sans cesse prête à tomber sur notre cou, à laquelle l'homme ne puisse s'habituer. Horace ; les plus dures angois-

ses de la nôtre sont épuisées en ce moment... Tu ne t'accoutumeras que trop à celle-ci... et ce n'est pas toi qu'il faut plaindre!..»

Il était anéanti, surtout quand elle ajouta: —«Si vous voulez aller en Écosse, partez; mais laissez-moi vous suivre... Je vous le conseille même, il faut nous mettre à l'abri des lois.» Landon frissonna. «Mais croyez-moi, continua-t-elle, ne conservez aucun intérêt en France et vendez tous vos biens. Il y a une dernière chose que j'exige: c'est que mon enfant soit considéré par vous comme votre héritier présomptif?»

Landon la regarda et dit «oui!» Alors Eugénie s'enfuit, tout étonnée d'avoir eu tant de courage. Horace abandonna cette chambre dont il avait décrété de ne pas sortir et il revint

auprès de Wann-Chlore. Eugénie avait brillé d'un si grand éclat, qu'il fut tout surpris de regarder Wann-Chlore avec moins de plaisir, mais son sourire quand elle retourna lentement sa tête pour le voir, réveilla l'amour dans son cœur.

Wann-Chlore possédait à un trop haut degré le sens exquis de l'amour, pour ne pas apercevoir les plus légères teintes d'inquiétude qui pouvaient altérer la pureté du front de Landon ; ce front était une glace pour elle : ne s'y mirait-elle pas ? Alors la vague préoccupation que cet événement donnait à Horace ne lui échappa point : sans la lui reprocher, elle chercha à la dissiper, elle y parvint. Elle en demande la cause, Horace l'attribua à ses affaires « qui, dit-

il, s'étaient compliquées; il avait une terre à vendre en Bourgogne; sa démission n'était pas encore acceptée. »

Chlora prit sa harpe; et, sous ses doigts savans naquit une mélodie bouffonne où parfois le sentiment combattait la gaieté. Eugénie était dans le salon voisin, elle entendit cette délicieuse harmonie. — « Que suis-je, se dit-elle, auprès de cette sirène... Quels charmes pourraient avoir les accords de mon piano ?..... Elle pleura. Chlora chanta et ce chant respirait l'amour.

—« Il l'écoute, il l'admire!..» pensait la duchesse. La douleur d'Eugénie fut de tous les instans, et plus elle souffrait, plus elle se sentait dominée par une sauvage énergie. Sa santé même ne fut pas altérée de

ces secousses si profondes, elle resta dans toute sa fraîcheur. Ne fallait-il pas qu'elle opposât son genre de beauté à celui de Wann-Chlore? Elle se savait dans une situation supérieure à celle de sa rivale, et cherchait à briller d'un vif éclat par la parure. La coquetterie dont la femme la plus aimante ne peut secouer le joug, lui faisait comprendre que plus elle s'abaisserait et souffrirait, plus elle deviendrait attrayante aux yeux de leur commun époux. Wann-Chlore prodiguait les plaisirs à pleines mains, mais elle avait aussi un charme bien plus puissant, celui du malheur... enfin, elle tenait éloignée la coupe du plaisir, que sa rivale épuisait: n'était-ce pas exciter le désir?..

Alors, sans faire tous ces raison-

nemens, la pauvre Eugénie espérait reconquérir Landon. Elle se trompait; car elle s'abusait précisément assez pour ne pas voir que le mouvement des boucles de la chevelure ou des fleurs de la robe de Wann-Chlore, le touchait plus que le sourire et les pas de son enfant. Il en était toujours avec elle au premier baiser, aux paroles balbutiées, aux premiers embrassemens où l'on croit mourir.

Bientôt, les souffrances de Landon s'accrurent et le rendirent plus malheureux qu'Eugénie : en effet, la grandeur et la sensibilité de son âme lui firent partager toutes les douleurs d'Eugénie. Il n'osait rester quand la prétendue Joséphine entrait pour faire la chambre nuptiale; pouvait-il soutenir son regard, lorsqu'elle

rétablissait avec Chlora l'ordre de cette couche où l'amour et ses folles joies se trahissaient par une confusion cruelle pour la duchesse. Cette abnégation perpétuelle qu'elle fesait d'elle-même, arrachait souvent des larmes à Landon, et souvent aussi il se surprenait dans de sombres pensées. Pouvait-il pas être heureux avec un remords éternel et l'appréhension d'une catastrophe. Les animaux sentent l'orage, l'homme ne peut-il pas sentir la prochaine infortune du cœur, surtout quand elle doit tarir les sources de la vie. Aussi, Landon devint de jour en jour plus inquiet, plus craintif, et Chlora partagea tous les sentimens de Landon, involontairement et sans les analyser.

Elle reçut une réponse de lady Cécile C.... Sa cousine lui annonçait qu'elle viendrait avec son mari et son père, au mois de mai; que sir Charles C.... leur cherchait une terre voisine de la leur, selon sa demande. Landon fut enchanté d'apprendre ces nouvelles; il lui tardait d'aller en Ecosse. Alors, Wann-Chlore, s apercevant enfin de la gêne de leurs cœurs, essaya de tourmenter Landon, de le fâcher, de le sortir de sa mélancolie par des émotions fortes. Elle voulut l'égayer, mais elle n'y réussit pas; et sa joie ne lui parut plus aussi pure, aussi vive. Wann-Chlore finit par voir que Landon était en proie à une cruelle apathie, elle l'attribua à la vie sédentaire qu'il menait et se reprocha de le tenir ainsi dans la solitude. Eugénie

voyait tout, et le chagrin de Chlore la rendit triomphante, son espérance grandit. Un mois se passa de la sorte. Au milieu de ce brillant festin, une main invisible avait tracé les mots funèbres, écrits jadis sur les murs de Babylone, et les trois convives les regardaient avec stupeur, n'en comprenant pas tout le sens, mais inquiets du mystère...

CHAPITRE XX.

Un matin, en l'absence de Landon, Wann-Chlore travaillant avec Eugénie, lui fit part des vagues inquiétudes dont son esprit était rempli.

—Ah, ma pauvre Joséphine, lui dit-elle, je suis en proie à un doute mille fois plus cruel que la vérité! Horace a quelque chose dans l'âme, et me cache son chagrin. Je suis bien certaine de son amour! oh oui!.. car souvent je le regarde à la dérobée et je m'aperçois qu'il m'étudie avec une complaisance charmante. Quand je lui fais de la musique, que je le berce de mes chants, ce concert n'est que l'accompagnement

de cette éternelle mélodie : « *Chlora, je t'aime !..* » Ses regards me le disent, mais le feu de ses yeux est couvert d'un nuage, et ce n'est certes pas ce voile de lumière qui se forme lorsqu'une chaleur est trop forte? non, c'est un chagrin... un combat... Cette nuit j'ai entendu, ou cru entendre des mots qui m'ont fait frémir... »

Eugénie répondit de l'air dont on berce les enfans « Ce n'est rien, ma chère... » et ses yeux brillèrent de joie.

Chlora lut dans les yeux d'Eugénie, le ton de cette réponse l'émut; ce fut un éclair, mais l'un de ces éclairs qui annoncent l'incendie. Elle examina Joséphine, s'aperçut pour la première fois qu'elle n'avait que dix-huit ans, qu'elle était d'une beauté ravissante; et, se regardant avec elle dans la glace

comme pour mieux comparer leurs beautés contrastantes, elle eut une idée affreuse pour elle, c'était : *qu'on pouvait aimer Joséphine*. En une minute Chlora devint jalouse. Elle quitta le salon, se réfugia dans sa chambre pour mettre ses idées en ordre : elles abondaient et se multipliaient tellement que c'est ainsi qu'elle conçut la folie.

Alors sans ordre, sans liaison, les pensées suivantes se présentèrent à son imagination frappée. « Ne serait-ce pas la première sensation de l'amour qui l'aurait fait trouver mal en voyant Joséphine, le jour qu'il revint? Il ne l'a jamais regardée avec indifférence, et depuis ce jour-là son chagrin n'a fait que croître! Presque toujours, il court au-devant d'elle chercher les

mets qu'elle apporte... pour lui en éviter la peine... Sans doute... oh non! c'était pour que nous fussions seuls... non...— Comme les yeux de Joséphine brillaient de joie?.. Elle *l'*aime peut-être sans le savoir?... Oh non, elle a déjà aimé... Elle est mise avec une recherche, elle a des parures divines... Où les prend-elle?... Elle est toujours habillée comme si elle avait une femme de chambre, et ses toilettes sont trop élégantes pour ne pas venir de Paris... Quelle est donc là cette femme?... Elle est plus jeune que moi, elle a des manières de princesse, etc., etc.

En une heure elle parcourut un espace immense et s'avança dans la passion de la jalousie, comme jadis dans la belle carrière de l'amour. Lan-

don entra : elle l'épia avec une inquiétude, un soin de mère ; elle regardait ses mouvemens, ses gestes, comme s'il eût tenu le fil de sa vie, et c'était exactement cela.

A cet instant, Landon, ne s'apercevant pas de l'effroi de sa bien-aimée, lui demanda : « Pourquoi Joséphine n'est-elle pas avec toi?..

Chlora tressaillit : — « Notre chambre n'est-elle pas sacrée? répondit-elle.

— Ne la fait-t-elle pas avec toi?

— Oui ; mais elle en sort et n'y rentre plus. » Il y avait de sécheresse de part et d'autre, et cependant tout était naturel. Chlora épouvantée de ces questions qui lui auraient paru toutes simples la veille, vint se mettre à genoux devant Horace, il lui sourit (souvent elle prenait cette at-

titude en se jouant.) — « Horace, dis-moi que tu m'aimes, toujours.

— Folle! répondit Landon, ce sera pour la millionième fois.

— Eh bien, je le veux! répète-moi que tu m'aimes comme au premier jour.

— Mieux! » dit-il avec l'accent du cœur. Elle s'assit sur ses genoux, s'enchaîna à son cou; et, regardant ses yeux — « Que penses-tu de José-phine?.... Il rougit; elle remarqua cette subite rougeur et trembla.

— « Que veux-tu que je dise?... Elle est jolie, elle est bonne... Landon était embarrassé.

— « Sais-tu, reprit-elle, que je vois les taches du soleil?

— « Il y en a répondit-il.

Elle quitta ses genoux, se leva, le regarda. « Que me dis-tu?

— « Qu'il y a des taches au soleil! s'écria-t-il en éclatant de rire, et que tu es folle ce matin... »

—Oui, Horace, oui, traite-moi de folle... Elle se mit à pleurer. Landon la prit dans ses bras et la conjura de lui apprendre le sujet de ses pleurs : elle en était honteuse; cependant elle lui avoua qu'elle doutait de son amour. Horace éclata de rire de si bon cœur et la rassura si bien qu'elle rougit de ses soupçons : mais l'heure de la souffrance avait sonné pour elle.

Le lendemain, cette douce et belle créature travaillant avec Eugénie lui dit : « Croyez-vous, ma petite, que j'ai été assez sotte hier pour vous croire amoureuse de mon Horace. »

Eugénie devint rouge, tremblante, et son cœur palpitait avec une telle force que Chlora l'entendit battre.

— Qui est-ce qui a pu vous faire croire cela?.. répondit-elle.

—Rien, dit Wann-Chlore. Cette fois, la rougeur et la surprise d'Eugénie la convainquirent de la présence du danger.—« S'il ne l'aime pas, se dit-elle, elle l'aime! » Cependant une accusation aussi grave aux yeux de Chlora ne pouvait pas s'établir sur de si faibles indices; elle pouvait être convaincue, mais elle voulait des preuves.

Elle les épia l'un et l'autre avec un soin cruel: les regards, les discours, tout eut une autre signification pour elle. Un tourment perpétuel emprisonna les paroles les plus tendres de Landon et ses baisers et ses caresses.

Elle se surprit à regarder Eugénie avec une expression de haine. L'égoïsme de l'amour se développa chez elle avec une force singulière : elle usa de mille détours, de mille soins pour faire rentrer Eugénie dans un pur état de domesticite ; elle la bannit du salon, sous prétexte qu'elle pouvait entendre les discours de Landon. Eugénie obéit avec joie et passivement ; elle croyait que Chlora ne devenait pas jalouse sans raison. Bientôt Wann-Chlore s'abstint de tous les noms d'amitié qu'elle donnait jadis à Eugénie, et Eugénie, courant au devant de ses vœux, l'appela Madame : enfin, le visage de Chlora prit même une expression sévère ; Eugénie ne lui demanda aucun compte de ce changement de manières ; seulement,

elle se renferma dans la stricte exécution de ses devoirs.

Un matin, elle entra et Wann-Chlore frémit en voyant la recherche et la coquetterie qui avaient présidé à la toilette d'Eugénie. — « Joséphine, lui dit-elle, vous devriez avoir un tablier pour m'aider?..

— J'en portais un le jour que je me présentai chez Madame, répondit Eugénie.

— Eh bien, reprenez-le? » La duchesse obéit et ne quitta plus le costume d'une femme de chambre, mais il était extrêmement élégant.

Ce jour-là, Chlora, en faisant le lit avec Eugénie, acquit une preuve de son malheur. Il ne restait plus à poser que les deux oreillers, et Wann Chlore laissait Joséphine les arranger : Chlora

était devant la cheminée et regardait dans la glace la jeune duchesse. Celle-ci, ne croyant pas être vue, déposa un baiser sur l'oreiller de Landon. Chlora rougit et renvoya Eugénie; quand elle resta seule, elle se mit à pleurer, avec cette bonne foi de sentiment qui ne se trouve que dans l'enfance où nous avons recours aux larmes lorsqu'un autre enfant touche à des objets aimés que l'on croit inviolables. Comme elle pleurait ainsi, songeant au malheur d'avoir un rivale secrète, Nelly entra : dans le désordre où était Wann-Chlore, elle ne songea pas qu'il fallait que Nelly eût une confidence à faire bien importante pour entrer dans un endroit sacré où elle n'avait jamais pénétré.

— « Milady me pardonnera, dit

Nelly, si je viens ici, mais j'ai des choses si importantes à dire à Milady, que...

— Parlez, Nelly, parlez.

— Mais milady, c'est peut-être mal à moi de vous apprendre ce que j'ai surpris....

— Et qu'avez-vous surpris, Nelly?

— Ce que j'en fais, reprit la nourrice, c'est parce que vous êtes tout pour moi; que vous êtes ma fille; car je vous ai nourri de mon lait...

— Mais vous devenez vieille donc, ma pauvra Nelly? allons! parlez sans périphrases?

— Milady, j'ai vu Milord embrasser la main de cette petite Joséphine!..

— Es-tu bien sûre?.. s'écria Chlora en se levant d'un air menaçant.

— Bien sûre!.. Je ne l'ai pas vu

qu'une seule fois!... et, cela dit bien des choses!

— Cela, dit Nelly... Et elle lui serra fortement la main : « Cela annonce la mort!.. c'est ma mort, Nelly! » Wann-Chlore se tordit les mains. — « Je ne suis plus aimée! Non. O douleur!.. » Elle tomba sur sa chaise et y resta immobile.

— Ce n'est pas tout, Milady.

— Eh bien! qu'y a-t-il? Veux tu m'étouffer?

— Nikel, Milady, est d'intelligence avec une petite créature nommée Rosalie, qui demeure en face, et cette Rosalie lui demandait ce matin : « comment va madame la duchesse? »

— Bavardage! Nelly; il n'y a pas de duchesse ici...

— Mais ils parlaient de celle qu'on

nomme Joséphine!..» Nelly eut beau parler encore pendant long-temps, Wann-Chlore n'entendait plus. Nelly se retira.

L'infortunée fut tirée de sa méditation par la voix chérie qui résonnait si doucement pour son oreille; Landon était à ses côtés — « Qu'as-tu, mon amour? lui dit-il, tu es presque rouge

— Et il ne m'aime pas!.. s'écria-t-elle en le voyant. Oh si, si, tu m'aimes!.. Wann-Chlore le pressa fortement sur son cœur.

— Chlora, dit Horace, j'exige que tu m'avoues ce qui te rend si sombre, si inquiète...

— Horace!.. Nelly, t'a vu embrasser la main de Joséphine!..»

Landon se mit à rire, et lui répondit avec une feinte candeur qui en

imposa à Wann-Chlore : « Tu as fait de Joséphine une amie : elle est digne d'être la tienne. » « Ce n'est pas une domestique, m'as-tu dit ; c'est vrai : elle a reçu une brillante éducation ; elle a les manières, les connaissances, le ton d'une femme de bonne compagnie. Je me suis donc conduit avec elle sur ta parole ; et si je lui ai baisé la main l'autre jour, tu me verras toi-même, la lui baiser souvent ainsi ; c'est un usage de pure politesse en France : c'est même une telle marque d'indifférence que, dans les sociétés où cet usage s'est conservé, on ne reconnaît l'amant de la maîtresse de la maison, qu'au refus qu'on lui fait de cette faveur trop banale pour lui.

— Landon, répondit Chlora, abolissons cet usage ici !

— Tu serais jalouse!.. s'écria Horace avec surprise.

— A déchirer une rivale! répliqua Wann-Chlore.

— Veux-tu que je t'apprenne à tirer le pistolet? demanda Horace en riant.

— Comment tout ne se calmerait-il pas en ta présence et avec tes regards, tes paroles, ton sourire!.. dit-elle en l'embrassant; n'es-tu pas mon franc, mon loyal, mon vrai, mon tout adoré maître!

Elle joua de la harpe et déploya tout son génie; elle était en délire : « Oh, non!.. s'écria-t-elle, non, personne ne te charmera comme moi !.. je l'espère du moins!.. ajouta-t-elle en laissant son brillant instrument, et tu ne seras jamais si bien aimé!..

Tout s'était dissipé : son inquiétude, en présence de Landon, ressemblait à ces brouillards qui se forment au lever du soleil, disparaissent quand il brille et reviennent à son coucher. Horace lui frappa doucement sur l'épaule, et lui dit : « Mon amour, nous avons été bien malheureux pour avoir trop cru aux apparences?.. Fie-toi donc, je t'en prie, au cœur d'Horace, il est tout à toi.

— Cher! trop cher! dit-elle en l'embrassant, comme tout devient pur et serein avec toi!

Il avait été décrété qu'elle roulerait de chagrin en chagrin, jusqu'au jour terrible, au jour où ce serait la Mort qui la frapperait en lui disant : « Allons! »

Ce n'était pas encore assez pour

Chlora des paroles si douces, si flatteuses prononcées avec tant d'amour par Landon; la passion qui la dominait est la seule qui soit si exigeante: Wann-Chlore pensa donc à renvoyer Eugénie. Quelques jours après, elle eut soin de se trouver avec elle au salon, seule.

— Ma chère enfant, lui dit-elle après plusieurs propos insignifians, toutes réflexions faites, nous ne vous emmènerons pas en Ecosse, cela vous ferait quitter votre patrie.

— Je la quitterai volontiers, madame : j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire lors que j'entrai à votre service.

— Mais cela ne se peut plus aujourd'hui : écoutez Joséphine : Vous aimez monsieur Landon !.. et, il n'est

pas convenable que vous restiez avec nous. Je suis franche, voilà le véritable motif de ma décision.

Eugénie sentant ses larmes couler, ne put que répondre : « Ah, madame!... »

— Voyons, s'écria Wann-Chlore, dites la vérité? L'aimez-vous?

— Oui, je l'aime répondit Eugénie avec chaleur et en pleurant; oui!

—Eh bien, ma chère Joséphine, vous voyez bien qu'il est important pour vous de nous quitter, car vous savez comme je l'aime?.. Vous seriez malheureuse!... et, votre intention n'est pas de... Elle s'arrêta en regardant Eugénie.

— Eh quoi, s'écria la Comtesse, j'ai demandé si peu, va-t-on me le retirer?... Qu'on me laisse mourir en

paix!... Oui, Madame je l'aime; autant que vous!... — Je sais que vous l'avez adoré la première; aussi, me résigné-je?... mais comment vous!.. qui êtes si belle, si bonne, si grande, généreuse, aimante!.. vous possédez tout enfin... vous êtes riche, vous jouissez... eh bien, comment avez-vous eu l'idée de priver une malheureuse créature de son seul plaisir, de son seul bien?.... Mais les grands n'ont pas le droit d'empêcher les indigens de regarder le soleil? Que vous ai-je fait? Croyez-vous que je puisse vous enlever son cœur? Comparez-vous à moi et jugez... Vous cueillez à pleine main, et vous me défendriez de m'asseoir à la porte de votre palais?... non, vous ne le ferez pas; car vous savez bien qu'un de vos regards détruit toute impres-

sion des autres yeux, il est tout cœur pour vous... Vous voulez donc me tuer! c'est me tuer Madame?. Prenez plutôt une arme et enfoncez-la dans mon cœur! Otez à une pauvre créature comme moi sa vie!.. et vous vous croyez bonne! Oh! que suis-je donc moi?... car vous ne me connaissez pas... fasse le ciel que vous restiez toujours dans cette ignorance!... et je prends le ciel à témoin que jamais je ne troublerai volontairement votre bonheur!.. Ayez pour moi la même bonté : soyez grande, généreuse, seulement comme moi... Enfin j'ai un enfant... ne tuez pas sa mère...

Wann-Chlore resta stupéfaite à ce torrent de prières prononcées de l'aclent le plus touchant, le plus suppliant du monde.

— Pauvre enfant!.. s'écria-t-elle, je frémis.. Oui, je suis bonne.... mais comment comptez vous supporter un tel spectacle?.. je vous donne la mort

— Ceci, dit Eugénie avec un sombre courage, est mon affaire! Vous n'aurez pas à mesurer l'eau de mes pleurs! et je vous jure que jamais je n'attenterai à votre bien... Il est sacré pour moi.. si, ajouta-t-elle, vous me laissez, ici, avec vous...

— Je suis confondue, répondit Chlore, vous parlez comme si vous pouviez détruire mon bonheur...

— Ah, Madame! répliqua Eugénie avec vivacité, je n'ai pas dit cela!

Chlore mit ses deux mains devant son front et dit. « Il me vient trop de pensées, elles m'étouffent! Cessons

cet entretien, il me tue. Nous le reprendrons une autre fois. » Eugénie sortit, elle était suffoquée.

Wann-Chlore, restée seule, frémit en pensant au feu, à l'énergie, à l'amour déployés par Eugénie dans cette scène si cruelle pour elles deux.

— « Cette fille-là, se dit-elle, finira tôt ou tard par être aimée... Je perdrai Horace. » Elle tomba dans une mélancolie profonde et y resta plongée assez long-temps.

Dès-lors, une sourde et profonde terreur règne dans l'âme de Wann-Chlore, comme elle régnait dans l'âme d'Eugénie et de Landon, et ces trois êtres dont les sentimens étaient si purs, si généreux, commencerent à ressentir les malheurs d'une situation aussi féconde en tortures. Leurs

gestes, leurs regards, leurs moindres paroles, tout fut empreint de l'amertume des poisons que le crime de Landon avait amassés, et ce fut alors que le duc remarquant l'affreuse anxieté qui régnait dans leur existence, voulut tout déclarer à Wann-Chlore.

Wann-Chlore parla la première. Toujours dominée par une jalousie qui fesait taire sa bonté, sa grandeur d'âme, elle avait calculé qu'Horace seul pouvait renvoyer Eugénie.

Un matin donc, Chlore, après toutes les caresses dont elle accablait Landon, toutes les fois qu'elle voulait obtenir quelque chose, lui dit : « Horace, j'ai une grâce à te demander...

— Je m'en doutais ! répondit-il en riant ; si toute fois je puis vous ac-

corder des grâces, moi, votre humble esclave!

— Méchant! comme il se moque! Allons, écoutez-moi et ne badinez pas, c'est la chose la plus sérieuse qui se soit jamais agitée entre nous deux.

Il se mit à genoux et, badinant avec une croix noire que Wann portait toujours depuis qu'elle fut le sujet d'une scène divine, il la regarda avec attention.

— Mon ami, Joséphine t'aime!..

— Toujours Joséphine, s'écria Landon en lui lançant un regard où la terreur étouffait tout amour.

— Terrible! dit Wann-Chlore. Mais, reprit-elle, je ne veux pas compromettre mon amour!.. Elle t'aime, te dis-je, je le sais.

— Comment?

— Elle me l'a avoué.

— Eh bien?

— Elle m'a supplié de la laisser ici, j'y ai consenti; mais elle me tue avec son amour! Use donc de ton autorité de maître, congédie-la?.. que demain je ne la voie plus ici, ou je meurs de chagrin...

— La renvoyer!.. s'écria Landon épouvanté; mais, ma chère fleur, Joséphine n'est pas une domestique, et sa fortune...

— Nous lui donnerons tout l'or qu'elle voudra! Qu'elle prenne toute ta fortune!.. tout; mais qu'elle me laisse respirer ton air en liberté! que je puisse te voir à mon aise! Elle m'assassine avec son amour. Elle t'adore... j'ai peur d'elle! elle m'effraye...

Landon fronça les sourcils et plissa son front. Chlore ne lui connaissait pas cette terrible expression : elle resta immobile, le regarda fixement et attendit avec une horrible anxiété.

— Ma chère vie, dit-il en adoucissant graduellement les sons terribles de sa voix, mon ange, Joséphine doit rester avec nous, toujours!... Tu es par trop jalouse?... et, cependant tu as tout mon amour... oui, tout! Deux larmes sillonnèrent ses joues : « Eugénie restera !.. ajouta-t-il d'un air sombre.

— Que dis-tu?

— Joséphine restera! répéta-t-il en rougissant.

— Tu l'aimes! s'écria Wann-Chlore, elle tomba comme morte.

A cette vue, Landon se sentit dé-

faillir : il appela Eugénie, et, ensemble, ils aidèrent l'infortunée à reprendre ses sens. Elle jeta un cri en voyant la duchesse et fit un geste de main pour demander son bannissement. Eugénie obéit.

Les attentions, les soins de Landon ne purent calmer les impatiences et les maux que Wann-Chlore endura depuis ce moment. Eugénie ne se montra plus à ses regards. Jamais Chlore ne fut plus douce, plus aimante, plus soumise; se résignant à son malheur elle redoubla d'amour pour Horace : elle semblait prévoir qu'on le lui arracherait; et, elle s'attachait à lui comme un naufragé à une branche. Elle ne le laissa plus sortir un instant de cette chambre où elle l'enchanta par ses discours et son

son chant; puis, comme une magicienne, elle prit mille formes : tour à tour gaie, folâtre, mutine, exigeante, capricieuse, souveraine, humble, elle essayait de toutes les séductions, de tous les sentimens, rassemblait toutes les perfections; et après avoir épuisé les ressources de son divin caractère: —«Penses-tu à Joséphine,» lui demandait-elle avec la timide soumission de l'amour?

Landon lui prouva par sa constance et son ivresse que son cœur avait peine à soutenir l'éclat d'un tel bonheur. Alors Wann-Chlore, heureuse, et s'étourdissant de sa propre activité, déploya de nouveaux charmes, inventa de nouveaux plaisirs... Elle eût rassasié Landon, si le véritable amour connaissait la sa-

tiété. Enfin la jalouse créature n'avait d'autre ambition que de ne pas laisser à son bien-aimé le temps de penser à Eugénie. Cette longue ivresse fut le chant du cygne.

CHAPITRE XXI.

Après cette semaine, passée au milieu de ce voluptueux enivrement (car Wann-Chlore semblait vouloir étourdir son époux à force d'amour), un soir, Chlora, Eugénie et Landon se trouvèrent réunis pour la première fois depuis le jour où le Malheur se mit entr'eux. Ils étaient tous les trois dans le salon assis devant le feu. Wann-Chlore avait retrouvé sa tranquillité; sa belle figure était calme.

Comme sa conduite, ses discours, ses manières, ses longues extases, et même les talens extraordinaires

qu'elle déploya sur la harpe pendant les huit jours qui s'étaient écoulés, avaient autant participé de l'amour que de la folie, Landon admirait en silence la paix qui régnait dans cette âme de feu agitée si violemment naguère par l'amour et la jalousie. Eugénie avait su par Landon l'état d'irritation dans lequel la syrène avait vécu : et alors la duchesse était décidée à ne plus habiter la maison de Wann-Chlore. Landon et Eugénie se jetèrent un regard d'intelligence pour se féliciter du changement qui s'était opéré si promptement dans son cœur : en effet, Chlora voyait Eugénie sans frémir. Le malheur voulut que ce regard fût surpris par Chlora.

Elle se lèva brusquement et dit à

Eugénie : « Démon, tu veux ma mort! »

A cet accent rauque, Eugénie frissonna; et, se levant à son tour, elle répondit d'une voix douce : « Madame, je ne sais si ce sacrifice n'avancera pas, pour moi, le terme fatal déjà si rapproché!.. Oui, dit-elle à Landon en se retournant vers lui à un geste qu'il fît, je ferai cette dernière offrande au bonheur de mon bien-aimé. Oui, madame, mais écoutez-moi bien?.. Je vais quitter votre maison; oui, je l'abandonne!.. vous ne me verrez plus, et... votre votre bonheur restera pur... »

Wann-Chlore tomba aux genoux de Joséphine; et, l'interrompant, elle dit, comme en délire : « Tu es un dieu sous la forme d'une femme!..

— Oh! vous ne savez pas tout!.. reprit Eugénie en faisant un geste de main pour lui imposer silence; mais, si je vous laisse en paix, vous ne me contrarierez plus. Ainsi, en quelque lieu que vous alliez, vous me souffrirez dans le voisinage, moi et mon fils... Vous ne nous refuserez pas la vue de notre Soleil... Non... Écoutez? je serai comme une âme... j'errerai autour de votre palais, épiant, guettant Horace à son passage. Vous ne me verrez pas... Je ne serai jamais importune à vos plaisirs. Laissez-moi la condition de ces figures que nous voyons dans le feu, elle paraissent et soudain s'éclipsent... Suis-je exigeante?..

— Joséphine, répondit Wann-Chlore en sanglotant, tu vaux mieux

que moi ! mais aussi tu n'as pas goûté le bonheur que ce cher être...

— Oh ! dit Eugénie.

— Tu es un dieu sauveur !.. veux-tu l'être tout-à-fait ?.. « Elle se lèva brusquement. » Pars ce soir, car j'ai peur que l'enfer ne souffle sur ma fleur et ne la ternisse !.. mon bonheur s'envolera ! la mort nous guette peut-être ?.. que sais-je ?.. Accomplis ton dessein avec courage et tu seras sublime ! mille fois plus grande, plus belle que Wann-Chlore !.. — Pars, pars !.. s'écria-t-elle avec une nouvelle force ; et ce mot, dans cette circonstance, avait quelque chose de féroce. Eugénie regardait Landon à travers ses larmes, et la malheureuse ne voyait plus rien.

— Pourquoi donc partirait-elle ?.

s'écria une femme qui ouvrit les portes du salon et s'avança jusqu'à ce groupe de douleur.

Ce cri répandit l'épouvante.

— Oh! voici un spectre que j'ai vu cette nuit! dit Wann-Chlore en tombant sur son divan. Eugénie était stupéfaite, Landon immobile.

Madame d'Arneuse, la tête haute, le visage irrité, l'œil étincelant, entrait tout à coup. Elle aimait, comme on sait, à produire de l'effet par sa présence et y réussissait peu, à cause de la prétention guindée qui détruisait toute impression favorable; mais, à ce moment, le sentiment d'une injure à venger, la gravité des circonstances, tout concourut à donner à son air, à ses traits, à son entrée en scène, une dignité réelle.

Elle apparut comme la tête de Méduse et glaça de terreur : ayant entendu les dernières paroles de Wann-Chlore, elle éclata ainsi avec une violence que rien ne put arrêter.

— « Pourquoi donc partir? Est-ce à elle! est-ce à ma fille à quitter cette maison, si elle appartient à M. le duc de Landon?... » Il y eut un moment de silence.

— « Dans quel état vous retrouvé-je, Eugénie? Êtes-vous donc servante ici?.. Et vous, monsieur, vous, l'auteur de tous ses maux! l'auriez-vous souffert? Pourquoi, malheureux! lui inspirâtes-vous de l'amour? ce fut donc pour perdre d'un souffle sa jeunesse, sa beauté, son innocence? l'œil d'une mère a peine à la reconnaître... N'ayant dans

l'âme rien de fixe, ni d'honnête, pourquoi contracter des liens sacrés? Vous avez été sourd à ce qu'il y a de plus saint parmi les hommes!.. Vous avez semé la mort sur votre passage dans la vie : ma mère est mourante, monsieur, et moi! j'ai séché après la vue de ma fille!.. Enfin, dans l'état où est Eugénie, je l'aimerais mieux morte!.. Pauvre enfant!

Là, frappant fortement ses mains qu'elle élèva comme pour appeler la vengeance du ciel, elle s'avança brusquement vers sa fille qui, plongée dans un état de stupeur, se laissa prendre par sa mère. Madame d'Arneuse la serra vivement dans ses bras, et, la pressant d'une main sur son cœur, elle agita l'autre comme

une prophétesse ; puis trouvant quelques larmes, elle reprit d'un ton lamentable : « Hélas ! j'avais bien dit que cette union serait fatale ! Ma pauvre Eugénie ! » Puis, se tournant vers Landon, elle essaya de l'accabler par ces mots : — « Monsieur, vous êtes un monstre !.. et je rougis de vous parler plus long-temps !.. Dans quel moment vous a-t-on nommé pair de France ? Tenez, voici vos lettres. » Et elle jeta sur la table des papiers que personne n'avait aperçus. « Votre cousin, le duc de V..., vous ayant vainement cherché pour vous annoncer cette faveur royale, s'est enfin adressé à moi et m'a mis ainsi sur vos traces. Est-ce donc ainsi qu'on honore la bassesse !.. »

— Lui ! s'écria Wann-Chlore, lui !

le plus noble, le plus vertueux!.. » et Engénie approuva cet éloge par un signe de tête délirant.

Mais madame d'Arneuse, ne laissant pas la parole à Wann-Chlore, l'interrompit par un regard foudroyant et continua de semer l'horreur. — C'est à vous, madame ou mademoiselle, que je vais parler... Comment avez-vous pu détruire par votre manége le bonheur d'une famille, pour satisfaire une passion d'un jour.

— Pauvre femme! dit Wann-Chlore avec un mouvement de pitié qui fit frémir madame d'Arneuse.

— Ne saviez-vous pas, continua cette dernière encore plus enflammée par le dédain de Chlora, que ma fille était sa femme, sa femme

légitime, à laquelle il avait juré foi et protection, amour et fidélité au pied des autels? vous l'avez rendu, lui, cet homme, plus cruel que le loup, que le tigre : ils n'abandonnent pas leurs sauvages compagnes quand elles enfantent! et lui, il a laissé, pour courir après vous, une femme, un ange! dans les douleurs de l'enfantement... »

Madame d'Arnense, éplorée, tomba sur un fauteuil, et se cacha le visage dans ses mains ; mais elle se releva soudain, et, désignant son gendre par un geste tragique : « Il mériterait l'échafaud !.. et nul de nous ne l'y conduira ! Il le savait bien, le malheureux ! qu'il trahissait des âmes nobles qui sauraient taire son infamie !..

— Sa femme! sa femme! répéta Wann-Chlore avec une profonde terreur. Elle regarda Eugénie... « Oh, madame!.. et moi, moi, que suis-je donc?..»

Madame d'Arneuse se souvint du sourire de mépris que Chlora lui avait lancé; et, se levant avec dignité: — «Ce que vous êtes, madame?.. une de ces malheureuses que les tribunaux enverraient à...

A ces mots, Landon se reveilla ; et, comme ces boulets qui, sur le champ de bataille, semblent morts, mais qui tuent, il s'élança sur sa belle-mère avec la force et les gestes de la folie; puis, grinçant des dents, écumant de rage. — « Veux-tu la tuer, furie? N'as-tu pas assez de ta fille et de moi! » La saisissant alors à travers le corps il l'enleva et l'emporta.

— Voulez-vous m'assassiner parce que je dévoile vos crimes?.. s'écria-t-elle. Landon, sans l'écouter, la transporta dans une chambre et l'y enferma.

Horace n'avait rien entendu jusqu'au moment où madame d'Arneuse prononça cette phrase si insultante pour Chlora, et dont, grâce à son ignorance de nos mœurs, elle ne comprit pas le sens; son réveil avait été terrible, car alors il avait senti tout d'un coup l'étendue de son malheur. En rentrant dans le salon, il aperçut Chlora assise d'un côté de la cheminée et Eugénie de l'autre. Elles étaient immobiles et n'osaient se regarder. Eugénie pleurait, Chlora avait les yeux secs et brûlans, son visage était pourpre. Landon voulut parler, il

se tut; il essaya de les interroger par un regard, et ses yeux restèrent baissés vers la terre; il était immobile et les deux femmes n'osèrent lever les yeux sur lui. Ils étaient là comme des statues de marbre condamnées à rester sur le socle d'une tombe.

Tout à coup Chlora jeta un soupir et, sortant de sa stupeur, se parlant à voix basse, elle dit: « Oui, je suis une malheureuse! oh! bien malheureuse!.. Et moi aussi! je savais que six mois d'un tel bonheur cachait la mort! Je suis frappée!

—Madame, lui dit Eugénie, fuyons! fuyons la France, ce soir même, et nous serons heureuses en quelque contrée lointaine où personne ne viendra nous ravir notre époux. Ne sommes-nous pas deux sœurs?

Ne l'aimons-nous pas de même?..

Chlora regarda fixément Eugénie; elle fit un pas, et, se mettant à genoux : — « Madame, dit-elle avec l'accent que l'on met à une fervente prière, je vous demande pardon... Oh, accordez-le-moi!.. Je vous connais maintenant tout entière... Gardez Horace, il est à vous... Moi! je suis frappée au cœur, cette femme-là m'a tuée d'un mot!..

Elle baisa la main d'Eugénie, qui la releva soudain et elles se pressèrent mutuellement sur leur cœur. — « C'est un legs que je te fais, dit Wann-Chlore, car il était bien à moi! Je ne crois pas qu'une créature ait pu l'aimer avant moi, si ce n'est sa mère; et, au moment où je te serre, Joséphine, que je te le donne, un

instinct me dit que c'est moi qu'il aime !..

— Cruelle !.. je ne le sais que trop ! répondit Eugénie. Alors elles se tournèrent ensemble vers Horace, et le voyant chanceler, elles le retinrent et le portèrent sur le divan où il perdit connaissance. En voyant la souffrance de cet être chéri, la source de leurs maux comme de leur bonheur, elles éprouvèrent de nouvelles peines qui éclipsèrent les autres ; et, rivalisant de soin, elles retrouvèrent le courage de l'amour. Quand Horace eut repris ses sens, il aperçut Wann-Chlore et Eugénie agenouillées devant lui, veillant avec la même sollicitude celui qu'elles aimaient du même amour, absolument sembla-

bles enfin à ces deux âmes dont le Dante a dit (1) :

Quali colombe dal disio chiamate,
Con l'ali aperte, e ferme, al dolce nido
Volan par l'aër dal voler portate.

A cet aspect, plus faible qu'elles, car il semble que dans certaines occasions, la nature donne aux femmes un courage inouï, Landon fondit en larmes; mais tout à coup songeant que son bonheur était détruit, que madame d'Arneuse leur avait ravi toute espérance, la rage sécha ses pleurs; et, se levant avec impétuosité, il courut à la chambre où sa belle-mère était renfermée.

Il s'avança lentement vers elle et avec l'expression d'un froid désespoir : « Sortez, madame, lui dit-il,

sortez d'une maison où votre présence a porté le malheur et la mort... Votre âme sèche et froide ne comprendra jamais les maux que vous avez semés à pleine main... Une fois en votre vie vous aurez produit de l'effet : vous avez assassiné une créature dont l'amour et les vertus imposaient silence aux douleurs de votre fille; vous m'avez tué et votre fille mourra !.. elle mourra, madame, et elle ne sera pas heureuse, carrien ne l'attache plus sur cette terre : votre affreux caractère a étouffé dans son cœur l'amour filial, et, si je l'épousai, ce fut pour la soustraire à votre tyrannie. Que cette terrible leçon ne soit point perdue pour l'avenir ? Sachez adoucir la froideur et la sécheresse qui forment

l'atmosphère de votre cœur pour faire désormais le bonheur des êtres qui vivront auprès de vous? Ne voyez plus de malheur dans les moindres événemens de votre vie; après celui que vous avez ourdi, il n'en est plus au monde... »

Madame d'Arneuse, suffoquée par la colère, était immobile et ses yeux attachés sur le duc de Landon sortaient presque de leur orbite, sa figure avait une teinte bleuâtre et ses traits se contractaient fortement; à ce moment elle jeta un cri rauque, et, d'une voix entrecoupée par la rage, elle s'écria : « Discours digne de votre immoralité, monsieur! Ainsi vous m'attribuez l'effet de vos crimes? C'est moi qui suis peut-être l'auteur du projet honnête que vous

complotiez? et vous ne rougissez pas de l'infamie de votre conduite!.. Il vous plairait assez que ma fille mourût, monsieur, mais son attachement pour vous a sans doute cessé... Je n'ai pas le *cœur* froid, monsieur, car en vous voyant j'ai cru que vous veniez à mes pieds implorer un pardon que déjà dans *mon cœur* je daignais vous accorder; mais... tu n'en est plus digne, être abject! et je vais porter mes justes plaintes aux tribunaux... La Justice vous dira combien de lois vous avez foulées aux pieds. »

Landon, lui lançant un sourire et de pitié et de dédain, marcha vers la porte et l'ouvrit. Madame d'Arneuse se leva avec toute la dignite qu'elle pouvait avoir, et passant, avec lenteur devant son gendre, elle sortit en s'é-

criant : « O ma fille! à quel homme affreux appartiens-tu ?..

Le lendemain, Wann-Chlore ne se leva point; elle se plaignait d une faiblesse générale. Les jours suivans le mal augmenta avec une effrayante rapidité; Landon et Eugénie restèrent constamment à son chevet.

— « Quoique je ne connaisse pas l'ivresse, leur disait-elle d'une voix qui déjà s'affaiblissait, je crois que nos souffrances seraient moins vives si nous étions tous ivres... Oh, ne pleurez pas, ajouta-elle, nous serons mieux qu'ivres, mes amis!.. » Puis regardant la figure altérée de Landon : « Eugénie, dit-elle, voilà donc ce regard flatteur qui nous a perdues!..

Le duc de Landon appela des médecins, il en vint plusieurs; ils exa-

minèrent Chlora; la trouvèrent bien pâle, discutèrent long-temps, tâtèrent son pouls; et, après une longue consultation, ils se retirèrent. L'un d'eux fut chargé de remplir la terrible mission auprès de Landon : « Monsieur, lui dit-il, laissez la malade tranquille, n'appelez plus de médecins et donnez-lui tout ce qu'elle souhaitera... »

Un matin Chlora dit à Landon : « Cécile va venir! » Le soir elle dit : « Voici Cécile. »

A ce moment, sir Charles C... et Cécile entrèrent; elle leur sourit, et, en les apercevant, la joie anima son visage et parut l'éclairer un moment, comme ces feux rapides qui se succèdent dans les débris d'un foyer mourant.

Elle était dans son lit, les mains

jointes, sa chère croix noire au col, et ceux qui ont vu le tableau d'Atala n'ont qu'une imparfaite image de sa pose. Ses deux lèvres, déjà blanches, restaient entr'ouvertes pour laisser passer sa pure et délicieuse haleine, ses cheveux noirs dessinaient les contours de sa blanche figure, et ses yeux d'amour n'étaient point fermés; son âme semblait y trouver un dernier asile: ils scintillaient comme des étoiles à travers ses longs cils... et elle souriait toujours... Selon ses désirs, elle était entourée des fleurs les plus fraîches, les plus belles, les plus odorantes: cette chambre de mort avait toutes les grâces d'un parterre.

Landon, pâle, abattu, les cheveux en désordre, l'air égaré, était immobile au chevet de sa bien-aimée:

leurs mains se joignaient et, sans parler, ils s'entendaient des yeux. Eugénie, sombre et silencieuse, épiait les ordres que donnait son époux et, avec un empressement affreux, avec une merveilleuse dextérité, elle servait les désirs de sa rivale et d'Horace.

Bientôt le jour devint trop vif pour Wann-Chlore, et la lumière douce qui passe à travers la mousseline répandit sur cette scène une molle et mystérieuse langueur de jour. La Mort arriva. Le visage de Wann-Chlore devint radieux, on eût dit qu'elle conversait avec les anges ; ses regards ne furent alors ni troublés ni effrayans comme ceux des mourans en délire. Elle fut gracieuse jusqu'au dernier soupir, et comme un

jeune fruit frappé par un rayon de soleil, elle tomba parmi les fleurs, au sein d'un printemps embaumé.

— Là-haut, dit-elle, nous nous aimerons toujours, et j'espère que nos âmes seront exemptes de cette horrible jalousie qui me tue... Ne me plaignez pas... j'ai vécu cent ans.

Là, ses yeux brillèrent moins, la pâleur de son visage ne jeta plus l'éclat du marbre, elle devint jaunâtre et l'horreur régna. Ils écoutaient des yeux cette douce respiration, maintenant haletante, et qui, au milieu du silence, ressemblait à des coups frappés inégalement dans le lointain.

— Où est-*il*, demanda-t-elle.

— *Ma chère vie*, me voici, je presse tes mains, je te regarde...

— Et je ne *te* vois plus!.. Deux

larmes roulèrent sur ses joues fanées; alors ma mort sera donc amère!... »

Elle saisit les mains de Landon, les mit sur son cœur par un mouvement d'une horrible lenteur; et, quand elle les sentit, elle les y appuya fortement et les garda avec une violence affreuse. Son souffle saccadé devenant plus difficile, elle serra encore davantage les mains d'Horace comme pour l'entraîner avec elle, et, tournant la tête vers lui comme pour saluer son soleil, elle s'endormit.

Au mouvement que fit cette belle tête en roulant dans les sombres espaces de la mort, Eugénie, Cécile, sir Charles C..., Nikel, Gertrude et Rosalie tombèrent à genoux; Landon seul était debout.

Il se retourna vers eux, et, les

yeux fixes, les muscles roidis, il s'écria d'une voix qui glaça le sang de ceux qui l'entendirent. — « Froide!.. morte!.. ô ma vie!.. Il tomba la face sur le lit... Sir Charles n'essaya pas même de le relever... Wann-Chlore ne voyageait pas seule de ce brillant édifice de la Création vers un édifice plus brillant et plus spacieux encore.

FIN.

ANOMALIES FIGURANT DANS L'ÉDITION ORIGINALE.

L'édition originale de *Wann-Chlore* enregistrée à la *Bibliographie de la France* du 3 septembre 1825 a paru anonyme. Il existe cependant, à la Collection Lovenjoul, un exemplaire du *même tirage* dont la couverture et la page de titre portent comme nom d'auteur, Horace de Saint-Aubin, pseudonyme de Balzac. Nous donnons, en page suivante, le fac-similé de la page de titre de cet exemplaire.

Tome quatrième : Page 234 : La note 1 ne figure pas au bas de la page. Elle a sans doute été omise par Balzac. La voici telle qu'il aurait pu la rédiger:

(1) *La Divine Comédie. Enfer.* Chant V, vers 82-84.

Balzac cite inexactement le texte italien. Nous donnons la version correcte de ces vers suivie de la traduction française :

Quali colombe dal disio chiamante,
Con l'ali alzate e ferme, al dolce nido
Vergnon per l'aer dal voler portate.

Telles des colombes poussées par le désir, les ailes déployées et immobiles, viennent à leur doux nid, portées dans l'air frais par leur volonté.

WANN-CHLORE.

PAR M. HORACE DE SAINT-AUBIN,

Auteur de Clotilde de Lusignan, du Vicaire des Ardennes, de Annette et Lubin, ou le Criminel, etc.

Una fides, unus Dominus :
Un même amour, un seul maître.
ST. PAUL, *aux Corinthiens*

TOME PREMIER.

PARIS,

URBAIN CANEL, LIBRAIRE,
Place Saint-André-des-Arts, n° 30 ;
DELONGCHAMPS, LIBRAIRE,
Boulevard Bonne-Nouvelle, n° 3.

M DCCC XXV.

Ce huitième ouvrage de la collection

Le Cabinet Romantique

reproduit en fac-similé l'édition originale de 1825 de *Wann-Chlore*.

Il a été tiré sur vergé antique de Bellegarde et achevé d'imprimer le 25 août 1963 sur les presses de l'imprimerie Genèse à Paris

La reliure identique à celle de l'exemplaire personnel de Balzac conservé à la collection Lovenjoul à Chantilly a été exécutée dans les ateliers d'André Piel relieur à Paris.

Le tirage de cette édition a été limité à mille cinq cent trente exemplaires hors-commerce : mille cinq cents exemplaires numérotés de 1 à 1 500 réservés aux membres de l'Association *Les Bibliophiles de l'Originale* et trente exemplaires numérotés de I à XXX destinés aux animateurs de l'Association. Après ce tirage il a été procédé à la destruction des plaques de cette édition.

EXEMPLAIRE N° 875

LES BIBLIOPHILES DE L'ORIGINALE
6, rue de l'Oratoire. Paris.

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE DIGNOLX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8